A VIE SPIRITUELLE

° 349 Mars 1950

SOMMAIRE

★

IL EST DIFFICILE DE VIEILLIR

e vieillard autrefois était le sage. Seul représentant au milieu d'une
breuse société d'un capital d'expériences de plusieurs générations, il par-
et tout le monde recueillait de sa bouche les bons conseils, les devises,
ecettes de bien vivre et de bonne conduite. Il était considéré.
s enfants au contraire ne « comptaient » pas comme ils comptent aujour-
i. Naguère encore le petit enfant qui venait au monde trouvait si peu de
ection, sa faiblesse était si peu soutenue, que bien souvent il mourait. La
lle ne se survivait que grâce à un grand nombre de naissances. Et les
mes s'habituaient à considérer l'enfant comme une chose fragile et,
ns-le, remplaçable. N'est-ce pas encore la mentalité parmi les populations
itives ? Quant à la jeunesse, n'étant encore qu'à demi « initiée » aux
uves de la vie, elle n'avait droit que d'être enseignée et châtiée.
s rôles sont aujourd'hui renversés.
enfant « vit » le plus souvent. Sa venue au monde pose elle-même toutes
s de problèmes qui ne se posaient pas autrefois et qui, de ce fait, la ren-
plus chère et plus précieuse. Son développement et sa croissance sont les
s merveilleux des progrès de la puériculture et des soins plus attentifs de
ère. Aussi n'est-il pas étonnant que l'enfant soit devenu sinon l'idole de
mille, du moins l'objet d'une « considération » toute nouvelle.
vieillard au contraire a perdu son prestige. Les sciences biologiques ont
né jusqu'au rivage de la vieillesse ceux auxquels leur faible santé n'au-
pas permis autrefois de faire une longue traversée sur l'océan de la vie.
voici maintenant nombreux ! Mais ils ont perdu leurs privilèges. La jeu-
e s'adresse à d'autres maîtres. Ils ne sont plus les conseilleurs ni les sages.
ont nombreux et appauvris.
renversement de situation demande aux vieillards de notre temps des
ités de vie spirituelle et un effort d'adaptation d'autant plus pénible que
ieillesse n'est pas précisément l'âge des adaptations. Mais il appartient
jeunes aussi de prendre conscience de la situation nouvelle faite à nos
lards et de leur venir en aide. Nous sommes les membres les uns des
es. Il n'y a pas d'effort qu'un membre doive faire qui n'appelle la coopé-
n de tous les autres. Nous plaçons sous le signe de la coopération ce nu-
spécial sur les vieillards.

us avons demandé au Dr H. Muller de nous présenter l'état de la ques-
aujourd'hui. Puis, à titre de référence, Dom Duesberg a bien voulu nous

brosser le tableau, qui nous paraît déjà si dépassé, du vieillard dans l'Ancien Testament. Deux religieux, auxquels l'âge donne en cette matière quelque compétence, apportent quelques conseils à la vieillesse. Nous pouvons maintenant dire en passant que l'un d'eux, le P. Masson, tertiaire dominicain, ordonné prêtre l'an dernier, a embrassé la vie de communauté à l'âge de soixante-quatorze ans. Enfin nous publions une chronique sur une institution récente, les Petits Frères des Pauvres, *dont on goûtera l'esprit si évangélique.*

H. MULLER. QUELQUES DONNÉES PRÉALABLES SUR LE PROBLÈME DU VIEILLISSEMENT .....

H. DUESBERG, O. S. B. LE VIEILLARD DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

J. PÉRINELLE, O. P. CONSEILS POUR LA VIEILLESSE .....

A. MASSON. LA VIEILLESSE EST UN AVENT .....

A. MARQUISET. LES PETITS FRÈRES DES PAUVRES .....

LES HOMMES DE DIEU

Mgr M. GRABMANN. LE CHRIST ET LA VIE INTÉRIEURE DE SAINT THOMAS .....

Les traits essentiels de la vie intérieure de saint Thomas d'Aquin, dit regretté Mgr Grabmann, sont : sagesse, charité, paix. On goûtera la sa spirituelle de ces quelques pages qui pourraient servir de belle « lecture » la fête du saint Docteur le 7 mars.

CHRONIQUES

P.-R. REGAMEY, O. P. LE PÈRE LYONNET, S. J. .....

A TRAVERS LES REVUES

Orbis catholicus. — Orate Fratres. — Dublin Review. — Cahiers Ch les de Foucauld, p. 311.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 321

Quelques données préalables sur les problèmes du vieillissement

GULLIVER n'est pas allé seulement à Lilliput chez les nains, à Bronbdignac chez les géants, il fit bien d'autres voyages, moins connus parce que les éditions simplifiées de Swift destinées aux enfants ne les retiennent pas. Et c'est au cours de celui le Laputa qu'il connut, dans l'île de Luggnagg, les Struldruggs qui naissent immortels.

Lorsqu'il apprit leur existence, il fut pris d'un tel enthousiasme et manifesta une telle admiration qu'il se rendit ridicule auprès des naturels du lieu. Et ceux-ci, pour lui faire comprendre son erreur, lui décrivirent ces immortels :

> Après ce préambule, il me fit une description des Struldbruggs, et me dit qu'ils ressemblaient aux mortels et vivaient, comme eux, jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge ils tombaient peu à peu dans une mélancolie noire qui augmentait toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans ; qu'alors ils n'étaient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères et à toutes

les faiblesses de cet âge, mais que l'idée affligeante de l'éter nelle durée de leur misérable caducité les tourmentait à te point que rien ne pouvait les consoler; qu'ils n'étaient pa seulement entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mai qu'ils étaient de plus incapables d'amitié, morts aux plu tendres affections naturelles, qu'ils ne conservaient jamai au delà de la seconde génération. L'envie et les désirs im puissants les dévoraient sans cesse, et les principaux objet de ces sentiments étaient les vices des jeunes mortels et l mort des vieillards. Ils s'affligeaient, en voyant les premiers d'être privés de toute possibilité de jouissances; et, quand il assistaient à des funérailles, ils maudissaient leur sort et s plaignaient amèrement de la nature, qui leur avait refusé l douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse et d'en trer dans un repos éternel. Ils perdaient le souvenir de tou tes choses, et se rappelaient tout au plus ce qu'ils avaient v et appris dans leur jeunesse et dans leur âge moyen, encor était-ce imparfaitement...

Lorsqu'un Struldbrugg, ajouta-t-il, s'est marié à un Struldbrugge, le mariage, selon les lois de l'État, est dis sous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge d quatre-vingts ans. Il est juste, en effet, que de malheureu humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, vivre éternellement, ne soient pas encore, par surcroît d disgrâce, obligés de vivre avec une femme éternelle. Aussitô qu'ils atteignent cet âge fatal, ils sont regardés comme mort civilement. Leurs héritiers s'emparent de leurs biens, et il sont réduits à une simple pension alimentaire. Les pauvre sont entretenus aux dépens du public. Passée cette période ils sont incapables d'occuper aucun emploi de confiance d'exercer aucun métier lucratif ; ils ne peuvent acheter n vendre, ni passer des baux, et leur témoignage n'est pas reçu en justice.

Parvenus à quatre-vingt-dix ans, leurs dents et leurs che veux tombent; ils perdent le goût des aliments et ils boiven et mangent sans aucun plaisir. Les maladies et infirmité auxquelles ils étaient sujets continuent sans augmenter n diminuer. En parlant, ils oublient le nom des choses les plu communes et ceux de leurs amis les plus intimes. Il leur es donc, pour cette raison, impossible de s'amuser à lire, puis que leur mémoire ne leur permet pas de retenir les premier mots d'une phrase jusqu'à ce qu'ils arrivent aux derniers

et cette infirmité les prive de la seule distraction qu'ils pourraient avoir. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les Struldbruggs nés dans un siècle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siècle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie.

... Leur vue était révoltante. Les femmes étaient encore plus horribles que les hommes. Tous joignaient aux difformités ordinaires à l'extrême vieillesse un certain air de spectre plus marqué suivant le nombre de leurs années, et dont l'effet ne peut se décrire. Parmi cinq ou six de ces personnes, je distinguai sans peine les plus âgées, bien qu'il n'y eut guère plus d'un siècle de distance de l'une à l'autre.

... Les lois de ce pays, relatives aux Struldbruggs, me semblèrent parfaitement raisonnables et tout à fait nécessaires en pareil cas. Si l'on n'avait pas pris ces précautions, l'avarice augmentant avec l'âge, ces immortels auraient fini par accaparer les propriétés de toute la nation, et se seraient emparé de toute la puissance civile, laquelle, se trouvant en des mains inhabiles, aurait amené la chute de l'État.

S'il fallut à Gulliver aller jusqu'à l'île de Luggnagg pour découvrir les inconvénients de la vieillesse que seul l'œil perçant de Swift avait vus en Angleterre, de nos jours, nous n'avons qu'à rester sur place. Le vieillard, exception au XVII[e] siècle, est devenu notre commensal habituel et pose, à l'échelon social comme à l'échelon individuel, de graves problèmes.

M. Paul Reynaud qui, si nous ne nous trompons, est orfèvre en la matière, puisqu'il est dans la huitième décade de son existence, en a même beaucoup parlé à l'Assemblée nationale l'année dernière, et c'est un économiste, Jacques Dumontier[1] qui, se fondant sur la statistique générale de la France qui prévoit en 1968 8.175.000 vieillards (contre 6.573.000 en 1948), dont un million de plus de femmes que d'hommes, indiquait rapidement qu'une telle

1. Cf. *La Vie Intellectuelle*, mai 1949, p. 503.

évolution ne pouvait que faire craquer la Sécurité Sociale et amener une révolution psychologique : lutte des générations, adaptation des programmes électoraux et des films de cinéma à une clientèle d'un âge moyen plus élevé. Et il finissait en évoquant les conséquences religieuses de cet état de fait.

> Il n'est jusqu'à la religion, ou tout au moins la manière dont les fidèles la comprendront, qui risque d'en être affectée. Le problème ne sera plus de faire son salut par une vie courte et brûlante, mais de passer le mieux possible le long couloir de la vieillesse pour arriver à la fin de ses jours sans être trop affecté par l'égoïsme qui est, physiquement, le lot de la vieillesse.
>
> On le voit, il n'est que temps de s'adapter. Pour être de son siècle, il faudra penser vieux.

On peut être très bref sur l'origine de ce nouvel état de fait : son origine est médicale. Les progrès considérables qui ont marqué la médecine de ces trois derniers demi siècles ont surtout abouti à une chute verticale de la morbidité et de la mortalité infectieuse, essentiellement celle de l'enfant et de l'adulte, et un nombre considérable d'individus atteignent maintenant la vieillesse.

Pour préciser les indications chiffrées de J. Dumontier nous nous adresserons à l'excellent livre de Jean Daric[2]

L'allongement de la vie humaine.

> La révolution démographique qui caractérise le XIX^e^ siècle, si elle a conduit à une baisse de la natalité dans la plupart des populations occidentales, s'est accompagnée d'une baisse très sensible de la mortalité.

---

2. Jean Daric, Cahier n° 7 de l'I.N.E.D. *Vieillissement de la population et prolongation de la vie active.* Presses Universitaires de France.

La baisse de la mortalité, et singulièrement de la mortalité infantile, s'est traduite par une augmentation de la durée moyenne de la vie. Si, en France, vers 1861-1865, le nombre de survivants sur 1.000 habitants nés vivants était, à 60 ans, de 374 pour le sexe masculin et 396 pour le sexe féminin, les proportions étaient les suivantes pour les années 1928-1933 : 544 pour les hommes et 637 pour les femmes [3]. L'espérance de vie à la naissance (durée moyenne de la vie) qui était, pour les deux sexes réunis, de 40 ans vers 1861-1865 atteignait près de 57 ans en 1928-1933, en augmentation donc de 17 ans. La tendance très nette est donc vers un allongement de la vie humaine. La vie moyenne est d'ailleurs nettement plus longue dans beaucoup de pays étrangers, où les conditions de vie sont comparables aux nôtres; elle était, aux alentours des années 1930 : Pays-Bas, 65,7; Norvège, 63,4; Suède 63,3; Angleterre, 62,9; Allemagne, 62,8; Belgique, 59,8. La Nouvelle-Zélande battait tous les records avec une moyenne de vie approchant 68 ans [4]. Dans l'hypothèse d'une durée moyenne de vie s'ajustant en France à ce qu'elle est en Grande-Bretagne, l'augmentation depuis le milieu du dernier siècle atteindrait presque 23 ans. On reste quelque peu confondu devant ce chiffre.

Empruntons-lui encore le tableau de la répartition par de la population française :

Groupes d'âges	*1851*	*1901*	*1947*
20-39 ans	49,7	47,2	39,5
40-49 ans	35,4	34,7	37,5
60 ans et plus	14,9	18,1	23

Le chiffre essentiel au point de vue économique est évidemment le nombre d'adultes, c'est-à-dire de producteurs

---

A. Landry, *Traité de Démographie*. Payot, 1945, pp. 230 et suiv.

En Suède, pays pour lequel nous possédons des statistiques très anciennes, l'espérance de vie à la naissance était de 35 ans vers 1770, de 42 ans vers 1870, de près de 60 ans en 1940; soit une augmentation de 31 ans en un peu plus d'un siècle et demi.

(20-59 ans), pour un vieillard. Ce chiffre, en France, est
5,4 en 1851; il est passé à 4,3 en 1900, et à 4,0 en 1930,
à 3,3 en 1947. En gros, en cent ans, les producteurs fr
çais doivent entretenir une charge en vieillards qui a d
blé.

Nos lecteurs intéressés par la question suivront dans
livre de Jean Daric les conséquences de ce vieillisseme
La France manque de logements dont la rotation se
plus lente, d'hospices et d'hôpitaux (le vieillard est s
vent malade); son corps électoral a vieilli : d'où la fi
tion des doctrines politiques à des doctrines d'avant 19
l'importance considérable prise par les problèmes de sé
rité des individus par rapport à ceux qui engagent l'a
nir de la nation, le fait que ses contingents militaires,
ritablement efficaces, ne soient pas à l'échelle du chi
apparent de sa population.

Nous signalerons encore l'étude faite par l'auteur de l'
titude de l'opinion publique et de sa réticence vis-à-vis
la solution sociale la plus simple qui vienne à l'esprit :
prolongation de la vie active. Ces réticences sont aussi
ves chez les jeunes (blocage de l'avancement), chez
vieux (qui pensent à leurs droits acquis au repos), chez
employeurs (qui se méfient de la rigidité des vieux qui s
daptent mal au mouvement de la technique). Notons
pendant que le problème de l'emploi des travailleurs â
commence à être scientifiquement étudié et que ces rech
ches ouvrent certains espoirs.

Il était nécessaire de rappeler ces faits. Il convient
bien voir que ni les jeunes ni les vieux n'en ont enc
une claire conscience. Ils se traduisent pour eux par
malaise, par un décalage entre leurs attitudes réelles
celles que prescriraient la morale ambiante et la tradit
sociale.

Nous vivons encore, en effet, sous le signe d'une doctr

du vieillard qui est le mythe du patriarche. Et le rôle politique joué ces dernières années par des hommes comme Hindenburg, Mannerheim, Pétain montre bien que ce mythe est encore sur les foules un mythe payant. On conçoit sans peine comment, à l'époque patriarcale, cette rareté relative qu'était le vieillard a pu justifier le prestige qu'il a gardé.

Seul dépositaire des traditions, archive vivante lorsque l'écrit ne dominait pas les esprits, le capital d'expériences qu'il représentait avait d'autant plus de valeur que l'évolution lente des idées et des techniques rendait moins vite inutilisable son adaptation aux événements. Sa rareté relative évitait de bloquer l'avancement des jeunes. La stabilité monétaire et économique lui permettait, vivant sur le produit accumulé de son épargne, de ne pas être une charge pour les jeunes. A moins d'être chef d'entreprise ou gentleman farmer, la cessation lente de son activité modifie peu le rendement d'affaires immuables tournant par habitude. Certes, il ne faut pas idéaliser le passé. Il y avait des vieux misérables, des « Père Perdrix » (Charles-Louis-Philippe). Mais, d'une part, ils étaient assez rares, plus encore dans les milieux prolétariens, car la durée de vie est plus courte chez les économiquement faibles; d'autre part, leur misère ne tranchait guère sur leur niveau assez bas de prospérité antérieure, enfin leur petit nombre permettait l'efficacité relative de la charité privée, dont l'hospice de vieillards est une des plus anciennes traditions.

Et maintenant? Maintenant, insensiblement, tout a changé. Le vieillard, on le rencontre à chaque pas; il est une charge, car l'épargne n'assure plus la sécurité des vieux jours, la charité privée vit subrepticement du budget public, la Sécurité Sociale ne peut allouer qu'une retraite infime. On ne peut plus ignorer qu'il est plus souvent inutile que bon conseilleur : incapable de comprendre son

temps et plus encore de s'y intéresser. Affaibli mentalement, ne fixant plus dans sa mémoire les faits récents. On est sensible à ses défauts, à sa laideur, à son odeur, à sa crasse, à son égoïsme, à ses infirmités; il ne voit plus ou n'entend plus, ne peut soutenir l'allure de notre promenade. Enfin ne revenons pas sur le portrait poussé au noir de Swift.

Ce décalage entre ce que nous disons et pensons des vieillards et ce que nous voyons d'eux se traduit immanquablement, chez les jeunes, par un refus de cohabitation. On respecte les vieillards, mais on les éloigne, on les mure dans leur solitude, on leur dispute le pain quotidien. Rappelez-vous l'amour filial de l'Étranger de Camus pour sa vieille mère à l'hospice.

Et chez les vieux ? Ce décalage aggrave leur sentiment de frustation, de solitude, de haine pour leur temps; un monde des vieillards se crée peu à peu, monde impossible à vivre parce que des égoïsmes mis côte à côte trouvent difficilement, même dans une haine commune du monde extérieur contemporain, un ciment réel. Au drame de leur décadence rien ne les a préparés. Nous entrons dans la vie comme si elle était une ascension continue, certes, jusqu'à un plafond. Mais ce plafond, nous comptons en jouir longtemps, garder en sortant de l'activité le prestige qui nous y entourait, l'influence que nous y avions acquise, et plus matériellement le niveau de vie que nous y avions atteint. Nous comptons après cet effort pour aller jusqu'au bout de nos possibilités sur des droits acquis, cette traite que nous tirons sur le respect dû à la vieillesse, sur le mythe du patriarche, traite chargée de nous éviter, à partir d'un certain âge, tout nouvel effort pour nous maintenir sur notre plan. Jamais plus nombreux ne furent ceux qui viennent encaisser cette traite et pour apprendre qu'il n'y a plus de provision au compte.

Nous n'avons voulu que poser un problème, que seules
longues années pourront résoudre. Cette nouvelle si-
ation psychologique et sociologique du vieillard n'a pas
nt ans, et depuis des millénaires la situation des vieux
'avait pas changée. Un ruminement, une prise de cons-
ence collective sont nécessaires pour que des solutions
ient trouvées. Nous disons des solutions, non pas une so-
tion. On peut en envisager d'économiques, l'augmenta-
on de la productivité et des richesses totales par une main-
œuvre réduite est techniquement possible; de nationales,
mmigration dans un pays comme le nôtre dont la pyra-
ide des âges est particulièrement déséquilibrée; d'écono-
ico-sociales, recul de l'âge de la retraite, mise au point
chnique des possibilités d'emploi de la main-d'œuvre âgée,
temps partiel, ou avec des normes différentes de la main-
œuvre jeune. On peut en rêver de biologiques : les pro-
ès de l'hygiène et de la médecine ont allongé quantitati-
ment la vie humaine, il n'est pas dit que l'étude scien-
ique de la sénescence ne puisse en améliorer la qualité.

Nous ne voudrions insister que sur un seul aspect de la
estion, l'aspect psychologique. Toutes ces solutions ne
ront viables qu'autant qu'à chaque génération nouvelle
vieillards seront capables de s'y adapter. On se sou-
ent de l'admirable description que Georges Duhamel,
ns les livres où il exprime son expérience chirurgicale de
guerre 1914-1918, a donné du « mauvais malade », celui
i décourage les attentions et l'affection de son entourage.
rmi tous ceux auxquels il faut porter secours, le vieillard
ste le « mauvais sujet », et c'est sans doute parce qu'on
lui a pas appris à vieillir...

Il est trop tard maintenant pour demander à nos anciens
faire cet effort, mais il n'est peut-être pas trop tard pour
e nous, qui sommes encore jeunes, nous le fassions. Et
ons ici que si nous avons été si durs pour les vieillards

d'aujourd'hui, c'est parce que nous pensions à ce que no serions demain. Qu'on ne voit pas là la charge d'une gé nération contre celle qui l'a précédée, qu'on y voie un ess de lucidité devant notre destin. Qu'on ne voit pas dans que nous avons écrit des injures à des êtres humains âg existant aujourd'hui, mais d'avance un jugement sur que nous serons demain si nous n'y prenons pas garde.

« Frère, il faut mourir. » C'était sans doute le dang dont il fallait prévenir son frère, à cette époque où l'é pérance moyenne de vie ne dépassait guère la trentai et c'est évidemment et de tous les temps ce que l'on d dire au chrétien afin que l'heure suprême ne le trouve p sans huile dans sa lampe. Mais sur un plan humain, pl modeste en ce milieu du XX^e^ siècle, un autre avertissemen doit être donné : « Frère, il faut vieillir. » Frère, tu reste dix ans, vingt ans, trente ans un vieillard, y as-tu pens T'es-tu préparé à redescendre du plafond atteint avec ta d'efforts ? Es-tu résigné à continuer à gagner ton pain da des postes inférieurs à ceux que tu as occupés un jour ? à y gagner moins de pain ? Comprends-tu qu'un jour devras laisser à de plus jeunes les responsabilités dont es fier ? qu'on le consultera et non plus toi dans les affair délicates et qu'on aura raison ? Tu as gagné une guerre C'est pour cela que tu dois te retirer des affaires dans prochaine. Tu as ouvert à la chirurgie de ton temps de no velles voies ? Tu tueras tes malades si tu continues à opére Tu avais les meilleurs normes de ton atelier ? Balaie la cou Chaque âge a ses vertus à méditer. C'est la méditation l'humilité qui, un jour, nous restera seule, alors que l médecins ou la chute de nos dents nous interdiront la gou mandise, et que notre luxure ne sera même plus d'imag nation.

H. Muller.

Le vieillard dans l'Ancien Testament

Pour nos ancêtres dans la foi qui vivaient sous la loi mosaïque, la vieillesse était, tout autant que pour nous, le dernier stade de la vie, son automne ou son hiver. Elle avait le visage tourné vers la mort; elle introduisait les hommes dans l'au-delà.

Quelle était la perspective que leurs traditions ouvraient à s vieillards chenus ? L'éternité ? mieux vaudrait dire la rée indéfinie et monotone d'une existence diminuée et orne. En exhalant le dernier soupir, le croyant des temps roïques ne s'élance pas vers la béatitude; son esprit ou uffle vital remonte vers le Créateur, à qui il l'a emprunté; n corps est rangé à côté de ceux de ses pères, dans le sé- lcre familial; son âme descend vers le monde infernal, ndez-vous banal de tous les morts. L'esclave y goûte le os parce que le maître de corvées ne peut plus désormais relancer; le roi d'Assur y savoure l'humiliation d'une ndition égalitaire, commune à tout défunt quel que fût n rang sur la terre, mais ce ne sont là ni châtiment, ni compense à proprement parler. L'atonie de l'existence

après la mort voue le conquérant inlassable à l'insignifian
dans l'oisiveté, procure au corvéable le bénéfice du *fa*
niente; ce n'est pas la damnation, ce n'est pas la béatitud
ce n'est que le contraste plus ou moins agréable d'une v
assoupie avec les agitations d'ici-bas. A peine de quoi ph
losopher sur la vanité des conditions humaines vouées
même néant.

Le vieillard, dans l'Ancien Testament, compte avec
mort, mais non avec l'éternité. Elle n'est qu'un manque
gagner, une absence à tout ce qu'on aime sur cette ter
des vivants, une incapacité totale de connaître, de ché
ceux qu'on laisse derrière soi, voire de rendre à Dieu qu'
a servi de son mieux l'hommage qu'on lui doit :

> Car, au sein de la mort, il n'est plus de Toi nulle souvenan
> dans le monde infernal qui pourrait te louer ?
>
> (Ps. 6, 6.)

La terre des vivants, c'est le sol que le soleil inonde
sa lumière, que la pluie féconde de ses ondées, où se me
vent les troupeaux, où croissent les moissons, où se mu
tiplient les humains, où l'on peut adorer le Dieu des Pèr
en lui présentant les prémices de ses propres dons. Au del
c'est le tombeau et la descente fatale, mais redoutée ve
la terre de l'oubli, le voyage sans retour.

Pareille vue donne à l'existence humaine des proportion
exactes mais limitées, restreintes même, et à la vieilles
l'allure d'un exode qu'il serait triste de manquer. L
anciens ont connu l'inquiétude de vivre pleinement le
portion d'existence; toute épreuve qui l'entamait, maladi
deuil ou incursion ennemie, leur semblait un fléau destru
teur d'occasions propices. C'est le cauchemar de Job : s
vie s'écoule aussi rapide qu'un torrent et elle court vers l
enfers, stérile et décevante. Il n'y a pas de compensation a
temps perdu. Il faut l'utiliser tel qu'il se présente, en ba

nir les tracas de l'ambition, les labeurs de la science, bref toutes les conquêtes qui amusent les hommes et les distraient de l'essentiel :

Va ! mange joyeusement ton pain
et bois ton vin de bon cœur,
puisque, aussi bien, Dieu favorise ton activité.
En toute occasion, revêts-toi de blanc
et n'épargne pas l'huile embaumée à ta chevelure.
Jouis de la vie avec la femme que tu aimes,
tous les jours de vie de ta vanité,
car tel est ton partage dans la vie
et dans l'effort, où tu t'efforces sous le soleil.
Tout ce que ta main rencontre
à entreprendre, grâce à ton énergie, entreprends-le !
Car il n'y a plus d'énergie, ni de projets,
ni de science, ni de sagesse,
dans ce monde infernal où tu te rends !

(Eccl., 9, 7-10.)

Épicurisme, dira-t-on ? Non ! mais religion d'une âme déférente pour les dons de Dieu sans être illuminée au point de les croire éternels. La faveur divine est à mesure humaine, temporelle. Cela nous semble bien court, mais il fallait déjà beaucoup d'esprit de foi pour croire que Dieu préside aux destinées de ce monde cassé, que la bonne fortune ne survient pas par caprice, qu'il convient de réciter ses grâces après un repas, fût-il aussi bref qu'une collation. L'homme n'est pas maître de sa destinée; telle qu'on la lui fit, il la lui faut accepter avec reconnaissance. Or, l'expression première de la gratitude c'est de jouir du bienfait reçu sans disputer sur son insignifiance.

C'est la doctrine que recouvrent les conseils prodigués à Gilgamesh par la cabaretière en guise de consolation funèbre :

O Gilgamesh, pourquoi erres-tu de tous côtés?
La vie que tu poursuis tu ne l'atteindras pas;

lorsque les dieux ont créé le genre humain,
ils lui ont fixé le destin de mourir,
et ils ont gardé l'immortalité entre leurs mains.
Pour toi, ô Gilgamesh, remplis ton ventre;
jour et nuit, fais bombance;
que chaque nuit soit une fête pour toi; jour et nuit satisfais-toi
porte des vêtements brodés,
lave ta tête et baigne-toi;
prends plaisir à regarder ton petit qui se suspend à toi,
réjouis-toi que ton épouse se serre contre toi...

(*Épopée de Gilgamesh*, trad. Conteneau.)

Voilà comme on parlait en Mésopotamie au deuxième millénaire avant Jésus-Christ. La doctrine des fins dernières y était courte comme la vie terrestre et partant désolante. C'était faire preuve de courage que de l'accepter; de courage et de sagesse. On trouvera une pensée semblable chez les écrivains « conservateurs » de l'Ancien Testament.

Ne redoute pas la mort, ta destinée !
Songe que devanciers ou successeurs la partagent avec toi.
car Dieu l'a départie à toute créature.
Pourquoi résisterais-tu au bon plaisir du Très-Haut ?
Dix ou cent ou mille années ?
aux enfers on n'a cure de la vie !

(Sir., 41, 3-4.)

Il ne faut pas cependant se fier aveuglément aux apparences. Les héros de l'Ancien Testament étaient originaires de la Mésopotamie et, jusqu'au père d'Abraham, leurs ancêtres étaient des païens. Cette doctrine des enfers universels, égalitaires, et de la vie limitée au siècle présent, cette croyance à l'inhabilité de l'au-delà pour prolonger ce qui fait tout le charme de l'existence, des esprits profondément pénétrés de la nature de Yahvé, le Dieu du Sinaï, finiraient par s'en lasser.

Deux notions essentielles à la religion d'Israël militaient

tre la tradition babylonienne en faveur d'une discrimi-ion parmi les morts entre justes et pécheurs et en faveur la résurrection de la chair : la fidélité de Yahvé, l'exac-de de sa justice.

importait d'écarter au préalable une question préjudi-le : Yahvé, Dieu des vivants, en bonne théologie cou-te, devrait rester étranger au royaume des morts. Ils ne t pas de sa mouvance; chaque région de l'univers a ses tres et ses législateurs. Mais Yahvé est unique; il n'est itre Seigneur que lui, et l'expérience de l'Histoire Sainte émontré qu'il peut ramener les morts à la vie. Les ré-rections opérées par Élie, Élisée, sont la preuve que le voir de Yahvé s'étend jusqu'au monde infernal, qu'il ranchit les portails pour en retirer qui bon lui semble; *ahvé met à mort et rappelle à la vie* »; les enfers lui sont nis. Aussi n'est-il point de psaume d'action de grâces, me le cantique d'Ézéchias, par exemple, où le mori-d ne se félicite d'avoir été ramené à la vie dans le mo-t même qu'elle lui échappait.

la mort doit céder à la voix de Yahvé, c'est qu'elle t pas une puissance indépendante de lui. Pas davantage t-elle sa créature; elle ne figure pas dans l'œuvre des ours. A la veille de l'ère chrétienne, l'auteur de la Sa-ce nous enseignera qu'elle n'a jamais été qu'un pis , une suite lamentable des errements de l'idolâtrie, la des corruptions, et qu'avec les faux dieux elle dispa-a, car « *Dieu n'a pas fait la mort!* » Mais c'est là une aule saisissante que les anciens eussent mal comprise. l'admettre, il fallait tout d'abord que l'esprit se lais-pprivoiser par cette double idée que la justice de Yahvé eut être suspendue par le trépas des méchants ou des s, et que son intimité avec ses fidèles ne peut être rom-par la mort.

l est le ferment qui éliminera petit à petit la croyance

traditionnelle. Elle n'avait qu'une valeur usurpée; elle é
l'expression de la sagesse des anciens, la mesure de
ambition et de leur résignation; encore une fois elle éta
l'échelle humaine. En se faisant plus intime, le comm
des hommes avec Dieu leur révéla que Yahvé les app
à une béatitude à échelle divine. Des psalmistes, dans
psaumes 16, 49, 72, dépassèrent non seulement les h
zons coutumiers mais les déductions de la théologie. I
foi emporta leur espérance jusqu'à l'éternité, tandis qu
chapitre douzième de Daniel annonçait la résurrection
morts et leur jugement.

Mais on doit convenir que la doctrine courante de l'
cien Testament ne s'exprime pas encore avec autant de
diesse. La raison en est que cette conquête devait veni
Dieu lui-même, instruisant son peuple. La solution s
pliste pour Israël eût été d'emprunter à l'Égypte les m
tères osiriens; il aurait fait l'acquisition, sans grande pe
d'une doctrine en somme fort morale. Mais l'immort
heureuse est un don divin; il n'était pas séant de la sol
ter d'un dieu étranger, c'est-à-dire postiche. Les Hébr
restèrent imperméables à des influences qui eussent ab
au syncrétisme religieux; leurs pédagogues les leur aura
reprochées comme une apostasie, un adultère spirituel.
vécurent et moururent donc, des siècles durant, dans l
confort d'une religion où Dieu était unique et infini,
promesses magnifiques, sa grâce sans défaillance, mais s
avoir su traduire tout de suite en langage d'éternité
avances de la Divinité.

Il importe de s'en souvenir en décrivant ce que fu
condition des vieillards dans l'Ancien Testament. Leur b
temps est derrière eux; la mort les guette et ce qui l
reste à vivre n'a plus les charmes des premiers jours :

> Des jours de ta jeunesse
> tandis que ne sont pas encore survenus les mauvais jours

et que sont encore lointaines les années dont tu diras : je n'y ai plus de plaisir !

(Eccl., 12, 1.)

Et pourtant ! douce est la lumière !
Et c'est une jouissance pour les yeux de contempler le soleil !
Même si l'homme arrive à vivre de nombreuses années,
qu'il tire sa joie de chacune d'elles
et qu'il tienne compte des jours sombres.
Tout ce qui advient est vanité !

(Eccl., 11, 7-8.)

La somme du bonheur pour un vieillard de ces temps-là, est d'avoir vécu et bien vécu, hors des atteintes de l'adversité qui multiplie les deuils, fait échouer les entreprises, avilit les réputations, isole ses victimes de leurs amis, de leurs proches et les prive de leurs soutiens naturels.

La vieillesse est la conclusion de la vie; elle réclame la longévité. L'Ecclésiaste en déplorait les contrastes qui l'opposaient à la jeunesse, et c'est vrai que le sort du vieillard est pénible de toutes les restrictions que la décrépitude lui impose. Il a perdu la puissance avec la vigueur et, partant, l'indépendance. Il peut tout redouter de ses entours et de ses initiatives :

A fils ou épouse, à frère ou ami,
n'accorde aucun pouvoir sur toi, ta vie durant !
A personne n'abandonne ton bien,
crainte de devoir solliciter en retour.
Tant que tu vis, tant qu'il te reste un souffle,
à nulle créature ne laisse pouvoir sur toi,
car mieux vaut que tes enfants t'implorent,
que de tourner tes regards vers des mains filiales...
La fin de tes jours venue,
sur le temps de mourir tu distribueras ton héritage.

(Sir., 33, 19-23; 30, 28-32.)

C'est une grande ressource de conserver la haute mai sur ses biens et par conséquent sur ses héritiers. Mais en core faut-il savoir se défendre :

> Ne me rejette pas au temps de la vieillesse;
> quand ma force s'épuise, ne m'abandonne pas,
> quand mes ennemis, contre moi, s'embusquent...
>
> (Ps. 71, 9-10.)

L'on peut se trouver si démuni sur la fin de ses jou et si caduc! La vie paraît brève, mais l'issue en est si pén ble que le dégoût en vient avant la satiété :

> ... nos jours décroissent;
> nos ans sont consumés dans le temps d'un soupir.
> Leur point le plus haut serait vers les soixante-dix ans,
> et le sommet suprême : quatre-vingts années;
> mais ce maximum n'est plus que peine et déception,
> car on passe hâtivement, puis nous envolons !
>
> (Ps. 90, 9-10.)

Cependant la compassion pour les « vieux » n'est p un thème habituel dans l'Ancien Testament. Tout au moi si on le compare aux écrits moralisateurs de l'Égypte, où revient sans cesse. Dans les Écritures, la veuve et l'orphel ont la préférence. Une fois à peine : « *En présence d'u tête chenue, debout! honore la personne du vieillard.* (Lév., 19, 32.) Mais il s'agit d'égards et de révérence, n de secours ou de bons services. Nous verrons de quel re pect on entoure les anciens; pour ce qui est de leur subsi tance, il semble qu'on les abandonnait à leurs proches... à la bonté divine qu'implorait le psalmiste.

C'est que la vieillesse, si elle est pesante, l'emporte to de même sur la mort : « *Mieux vaut chien en vie que li*

revé! » dit l'Ecclésiaste en veine d'optimisme (9, 4). Et il 'en explique :

> Car pour les vivants, ils savent qu'ils mourront;
> mais pour les morts, nul d'entre eux ne sait plus rien,
> et il n'y a plus pour eux de salaire,
> car leur souvenir est oublié.
> Même leur affection, même leur aversion, même leur jalousie
> ont déjà péri !
> Pour eux plus aucune part, jusqu'à jamais,
> de tout ce qui se fait sous le soleil !
>
> (Eccl., 9, 4-6.)

C'est pitié de mourir jeune, avant que d'avoir mûri, et ui s'en va se juge toujours frappé prématurément. Quel ge pouvait avoir Job avec sept fils dans la force de âge ? Pourtant il déplore sa fin prochaine comme une atastrophe brutale : « *Ne disais-je pas : En mon nid j'ex-irerai; comme le sable se multiplieront mes jours ?* » 9, 18).

Pour le convertir à de meilleurs sentiments, son ami liphaz lui avait proposé un avenir riant, tout semblable u passé trop tôt évanoui, et au bout d'une vie longue utant qu'heureuse : « *Tu t'en iras encore vert au tombeau; l qu'une gerbe enlevée en son temps* » (5, 26).

Mourir par violence, même si l'on est parvenu à un âge vancé, est également une disgrâce. Joab ou Séméi furent xécutés par Salomon en conformité avec les dernières ins-uctions de David expirant : « *Tu ne laisseras pas son ont chenu descendre en paix vers les enfers!* » (1 Rg., 2, et 9). Ce qui signifie que tu le souilleras de son propre ng. Mort tragique, amenée par les excès de ces person-ages; mort dont on peut répéter ce que David chantait à ropos du trépas d'Abner assassiné par ce même Joab : *Fallait-il qu'à la façon dont meurt une brute, Abner mou-ût ?* (2 Sam., 3, 33).

L'idéal est de mourir au soir d'une longue vie; c'est une bénédiction divine promise par le Décalogue : « *Honore ton père et ta mère selon le commandement de Yahvé, ton Dieu, pour que soient prolongées tes années...* » (Deut., 5, 16; et Ex., 20, 12; Lév., 20, 9). Nous verrons qu'une vieillesse heureuse est le fruit d'une jeunesse sage; or qu'est-il de plus conforme à la sagesse sinon d'honorer père et mère ?

Les anciens Grecs assuraient que ceux-là meurent jeunes que chérissent les dieux. Dans l'Ancien Testament, l'on considérait autrement les choses, et pourtant le jour vint et dès avant les paradoxes du Sermon sur la montagne, où un auteur inspiré chanta l'enviable fortune du Juste moissonné dans sa fleur :

... Le juste, même si la mort le prévient,
sera en repos. Car le grand âge est honorable en lui-même et
non parce qu'il se prolonge;
il ne doit pas être estimé au nombre des années, car c'est
la sagesse qui, pour les gens, tient lieu d'une tête chenue
comme de vieillesse une existence sans tache.
Celui-ci sut plaire à Dieu qui le chérit,
et, comme il vivait parmi les pécheurs, on le transféra;
on le ravit de peur que la malice n'altérât son entendement
ou qu'un artifice n'enseignât son âme.
De fait l'ensorcellement de l'ingénuité offusque le bien,
et le tourbillon de la convoitise mine un esprit simple.
Mûri en peu de temps,
il a rempli une longue période.
Son âme en effet était agréable au Seigneur;
c'est pourquoi il s'empressa de le retirer de la dépravation
ambiante.
La foule cependant regarde sans comprendre,
et sans prendre garde qu'il octroie faveur et pitié à ses élus
et que, au profit de ses saints, il intervient.
Mais le juste gisant condamne les impies demeurés en vie
comme une jeunesse tôt terminée, la longue vieillesse du
méchant.

Ils verront en effet la fin du sage,
mais sans comprendre ce que le Seigneur méditait à son sujet,
et pour quelle fin il l'a mis en sûreté.
Ils regarderont sans en faire cas,
mais le Seigneur se gaussera d'eux;
et pour finir ils deviendront un cadavre déshonoré,
puis, parmi les morts, un objet d'outrage pour l'éternité.
(Sap., 4, 7-19.)

areil langage, en Israël, redonde de néologismes et ses sers sont révolutionnaires. C'est que les progrès de la élation se sont opérés aux dépens des vieilles routines s'estimaient véridiques parce que respectables, et res- ables parce que coutumières. Les sadducéens n'admet- nt que la Loi; ils rejetaient l'idée d'une résurrection morts au nom de la religion traditionnelle. Les phari- s faisaient sa part au progrès dogmatique; en dépit de haine, ils étaient capables de faire momentanément nce avec Saul de Tarse quand il se réclamait pour cher le Nazaréen « *de l'espérance dans la promesse par Dieu à nos pères* », et qu'illustre la résurrection ésus (A., 23, 6; 26, 6). Aux yeux de l'auteur de la Sa- ce, rien ne sert de vieillir si l'on a vécu dans l'im- é; à la mort, il reste de l'octogénaire prévaricateur un vre qui pourrit, et cela le psaume 73 s'en était avisé , mais encore une âme tourmentée pour ses crimes s l'au-delà. Le juste, au contraire, a suffisamment vécu l'une vie abrégée, il est transféré dans le repos éternel, n'est plus la torpeur des enfers, mais la poursuite de phorie promise aux incorruptibles enfants de Dieu. Car ıstice préserve de la mort.

uis l'espoir des Juifs, abandonné à lui-même, enfermé la Tradition, préférait s'attarder aux perspectives e vie longue à souhait. Demeurer ici-bas, fût-ce au des incommodités qui font cortège au grand âge, leur

paraissait plus normal et plus sûr. Le sort de Rachel, exp
rant sur le chemin, loin du tombeau familial, en donna
le jour au « *fils de sa douleur* », était jugé sinistre. Jac
ne s'en consola jamais. Si Onan mourut jeune, c'est q
Yahvé le frappa pour son vice; si Absalon, si l'exquis J
nathas tombèrent sur le champ de bataille, c'est que Yah
s'était désintéressé de leur fortune. Il semble que la m
reçoive pour consigne de ne toucher point à ceux que ch
rit Yahvé. « *Précieuse aux yeux de Yahvé — est la m
de ses dévôts!* » (Ps. 116, 15.) Précieuse! et par conséque
rare, consentie à regret, décrétée sans hâte, sur le tard,
fin bout de leur course.

Le juste, en Israël, expire « *rassasié de jours* ». En f
de vitalité, il a pourtant les dents longues! « *Les jours
mon pèlerinage se montent à cent trente années; rares
durs ont été les jours de mon temps de vie; ils n'atteigne
pas les années de vie de mes pères...* » Ainsi s'exprime J
cob résumant son existence en présence de Pharaon (Ge
47, 9), et il dit deux choses : que sa vie aura été fort cour
en dépit du nombre des ans, et qu'elle fut remplie de d
boires, alors qu'à cette heure même il vient de retrouv
Joseph. C'est avouer qu'il a pour la vie le goût décidé d
bûcheron de La Fontaine : « Plutôt souffrir que mourir!

La mort des amis de Dieu, dans l'Ancien Testament, e
un événement auguste, rempli de consolations. Ils s'e
vont par « *la voie commune à toute chair* », après avo
fourni une longue carrière. Judith, par exemple, s'endo
mit à l'âge de cent cinq ans. Mais cette veuve obstinéme
fidèle s'en allait seule, escortée par le peuple de Béthul
sans doute, mais privée d'enfants. Cet isolement était au
tère et singulier. Le patriarche, s'il meurt heureux, vo
autour de sa couche funèbre ses fils et les petits-fils de s
fils. Ainsi fit Jacob : auprès de lui se tenaient les Douze a
complet, et par conséquent Joseph, le fils chéri jusqu

la partialité, l'enfant perdu, pleuré comme mort et miraculeusement retrouvé au faîte des honneurs. Avant de s'engager sur les sentiers de la mort, Jacob pouvait dire à la vue de Joseph : « *Que je meure, cette fois! après avoir revu ton visage et que tu vis encore!* » (Gen., 46, 30.) Et dans l'instant fatal, il adopta les fils de Joseph et bénit cette énorme postérité de soixante-dix personnes qui l'avaient suivi en Égypte.

Tobie l'Ancien avait goûté consolation semblable, et son fils également. Sara, Abraham, Isaac, Joseph, Moyse, Samuel, David moururent au soir d'une longue existence pour être déposés dans un tombeau choisi.

Car la « *maison d'éternité* » où reposerait la dépouille funèbre à l'abri des bêtes fauves, des oiseaux rapaces, des larrons violateurs de sépultures, demeurait le grand souci de ces vieillards sur leur déclin. Hébron contient la nécropole de Sara que rejoignirent Abraham, Isaac, Rébecca, Lia, Jacob. Rachel en demeure absente par une cruauté du sort; Joseph repose en Sichem. Josué fut enterré dans la montagne d'Éphraïm, et c'est pour obéir à un destin mystérieux que Moyse gît en un endroit secret. Mais David et sa descendance furent réunis tous ensemble dans la nécropole royale de Sion. Demeurer sans sépulture, étendu sur le champ de bataille, à la merci des outrages, des ennemis ou des bêtes, c'est un sort affreux. David se félicita qu'il eût été épargné à Saül; il fut contraint d'y soumettre les derniers survivants de sa race.

Au vieillard moribond, la présence de rejetons vivaces procure cette dernière consolation, de laisser derrière lui les continuateurs de son œuvre. Ainsi mourut Mathathias : les jours difficiles de la persécution syrienne étaient advenus; le soulèvement des dévôts contre la persécution ne faisait que de naître, et les ressources des insurgés étaient précaires; Mathathias mourait trop tard ou trop tôt; il avait

vu éclater le conflit, il n'en connaîtrait pas l'issue. Mais il laissait cinq fils vigoureux et vaillants; l'un d'eux avait l'étoffe d'un homme d'État, Simon. Quoi qu'il advînt, la partie restait belle à jouer. Mathathias ne mourait pas tout entier!

Il est d'autres moyens encore de se survivre que dans ses enfants : le vieillard riche d'expérience doit laisser derrière lui le souvenir d'une profonde sagesse, d'une vertu bien assise, d'exemples précieux pour les générations à venir, bref « *un nom* », c'est-à-dire une renommée qui confine à la gloire. La longévité bien portée est source de vénération. La vieillesse a droit au respect pour les services qu'elle peut rendre.

Le grand âge a ses charismes propres qui font du vieillard l'ornement de la cité, l'appui de la religion, le gardien des institutions, l'ami naturel des jeunes gens.

Un ancien est témoin du passé, du passé qui fut « son » temps, et qui fut le temps de son père, et que son père lui raconta en y ajoutant ce qu'il avait appris de son père à lui. La chaîne est indéfinie que remonte avec aisance la mémoire du vieillard. Il puise à volonté dans ce répertoire de coutumes dont il sait par ouï dire comment elles naquirent, quelle nécessité les fit surgir, quelle circonstance les modifia. C'est que le legs des ancêtres est chose intangible; nul ne peut imaginer, s'il est de sens rassis, qu'on puisse y porter atteinte sans témérité ni sacrilège. Ce qui fut bon jadis l'est encore aujourd'hui; le changement n'a pas de valeur en soi; le progrès est un mot vide de sens; ce qui a fait ses preuves, ce que les générations passées ont approuvé, voilà ce qu'il importe de conserver. L'immobilité dans la tradition, où les âges passent ainsi que les individus en laissant derrière eux le monde comme ils l'a-

ient trouvé, tel est l'idéal de vie des auteurs de sagesse
ns l'Ancien Testament.

Eh ! je t'en prie ! interroge la génération précédente,
et pénètre-toi de l'expérience de leurs pères;
car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien !
car nos jours sont une ombre sur cette terre !
Ne vont-ils pas t'instruire et t'informer ?
Et du fond de leur cœur extraire des exhortations ?

C'est ainsi que Baldad, l'homme des traditions, cherche ramener Job dans le droit chemin (Job, 8, 8-10). C'est ıe, sur son fumier, l'homme d'Idumée tient des propos volutionnaires; et le pire c'est qu'il a raison. Ses épreuves l'ont conduit à découvrir que le juste peut être frappé ns qu'il y ait de sa faute. Cette vue est subversive des tions établies sur la doctrine du Deutéronome. Nous merons ici la valeur réelle de la tradition; l'auteur de Job mme l'Ecclésiaste, comme le pseudo-Salomon sont des ovateurs; c'est pour cela qu'ils tiennent en grande révénce la sagesse des anciens. Ils la déclarent intangible our la mettre mieux au point.

On ne change les usages reçus que si on les connaît à nd. Quand on sait exactement d'où ils viennent, la surstition du passé fait place à une religion éclairée. Les eillards qui ont beaucoup vécu, beaucoup entendu, beauup réfléchi sont seuls capables de porter la main sur vieux usages dont ils ont pris la mesure. Toutes choses ales d'ailleurs, l'on peut espérer qu'ils sont plus désinressés que les jeunes gens, qu'ils dominent plus aisément urs passions, qu'ils gardent mieux leur sang-froid.

« *Rien de neuf sous le soleil!* » c'est la devise de qui a it le tour des choses. L'expérience prémunit contre les rprises les béjaunes qui se croient toujours en face du it-unique-dans-l'histoire, comme disent les journaux en nonçant leurs faits divers. C'est un jeu de démontrer que

tout se répète et que l'homme est éternel, hélas! dans se comportements. Qui est devenu vieux, c'est qu'il a véc longtemps, c'est-à-dire esquivé la mort, les médecins, coup mortel des passions violentes et l'usure des habitud perverses. C'est qu'il a saisi, à maintes reprises, la chan au vol. Cela donne le droit de se poser en modèle vis-à-v des jeunes qui jouent leur vie à quitte ou double. A cour les filles on perd fortune et santé, à faire l'adultère on ri que les coups mortels et le tribunal, à se porter cautio au petit bonheur on s'expose à la ruine, à répliquer tro vite on se trahit. Voilà ce que redisent à l'envi les scrib des Proverbes et le Ben-Sirah. Comment donc sont-ils te lement sûrs de ce qu'ils affirment? Parce qu'ils l'ont v de leurs yeux. Soyons discrets! Ne leur demandons pas c'est du fait de leur propre expérience. Ils donnent leur av et point ne se confessent!

L'avantage des vieux sur les jeunes, c'est qu'ils so apaisés par l'âge. Les choses n'agissent plus sur leurs se émoussés. Sans doute est-ce l'avantage de cadets sur leu aînés quand il s'agit de gagner les cœurs; ils ont conserv leur ligne et leur feu : « *Sois bénie de Yahvé, ma fille! car tu n'as pas couru derrière les gâs vigoureux, qu'ils fusse pauvres ou riches!* » dit Booz, le vieillard, à Ruth quan elle lui demande sa protection, c'est-à-dire le mariag (Ruth., 3, 10). Ce barbon se savait moins désirable pou une jeune femme qu'un garçon en âge de porter les arme Tel est l'avantage des jeunes sur les vieux.

Mais ceux-ci se rattrapent quand il s'agit de gouverne leur cœur; pas toujours, sans doute; il est de douloureus exceptions : cela fend le cœur au Ben-Sirah de rencontre des êtres aussi mal assortis qu'un gueux insolent, un r chard voleur, un vieillard paillard. Il en est, dont les plu célèbres furent les deux forcenés adorateurs de Suzanne mais à l'accoutumée on peut espérer que leurs appétits s

onforment au refroidissement de leur sang, et cultivent la mpérance :

> Barzellaï était fort vieux; il était octogénaire... Il répondit donc à David : j'ai aujourd'hui quatre-vingts ans ! Puis-je encore reconnaître ce qui est bon, ce qui est mauvais? Ton serviteur peut-il encore savourer ce qu'il mange ou ce qu'il boit ? Sais-je écouter encore la voix des chanteurs et des chanteuses ? Que ferait à la cour de Jérusalem le vieux Barzellaï, sinon embarrasser tout le monde? Pourquoi s'en irait-il loin du tombeau ancestral, l'ultime demeure qui l'attende encore? C'était sagesse, et digne de passer en récit.
>
> (II Sam., 19, 36 sq.)

La vieillesse est là, voici venir la stérilité !
Le corps s'abîme, c'est la décrépitude !
Les forces déclinent, car le cœur fonctionne mal;
faute de mots, la bouche est muette;
les yeux baissent, les oreilles se font dures;
dolent, le cœur s'engourdit;
l'intelligence oublie, et ne se rappelle plus la veille;
les os pâtissent du grand âge;
le nez bouché n'a plus de flair;
ce qui était bon est insipide;
toute saveur s'est évaporée.
Telle est l'œuvre de la vieillesse chez l'homme,
que tout aille en empirant !

Tel est le portrait que fait de lui-même Ptah-hetep, au ours du troisième millénaire avant Jésus-Christ. Il en onclut comme nous que l'heure de la retraite est venue, nais aussi qu'il va faire son testament spirituel et former on successeur! N'est-il pas riche d'expérience et dépouillé lésormais de toute visée personnelle ? Il s'en va! C'est le noment où jamais d'écouter cet homme qui dit adieu à la ie et la juge avec un complet détachement.

« *Malheur au pays dont le roi est un jouvenceau!* » dit 'Ecclésiaste, se souvenant sans doute qu'il a pris le masque le Salomon dont le successeur fut le trop juvénile Roboam.

Ces jeunes princes brûlaient d'ardeurs néfastes; Adonia
le beau sportif, faisait courir ses chars et visait à la royaut
il ourdit à la légère une conjuration contre Salomon et
mère Bethsabée. Que pouvait ce souriceau contre la vieil
sultane rompue aux intrigues de la cour ? Il est vrai que
frileuse vieillesse de David prouve que la réflexion d
septuagénaires peut se changer en apathie, et les livre
plus décidé. Mais le fait reste que ses fils, par leurs empo
tements, lui causèrent mille soucis cruels : Amon qui vio
Thamar et Absalon qui la vengea.

Quant à Roboam, il fut incapable de comprendre qu
héritage obéré lui laissait Salomon. Le roi très sage s'éta
endormi « désenchanté » (Sir., 47, 23), dit de lui Ben-Sira
qui songe au livre de l'Ecclésiaste; son peuple était exaspé
par les corvées; il voulut imposer à l'héritier présompt
une sorte de pacte inaugural de son règne, le renoncemer
aux façons despotiques du grand disparu. Les vieillard
« *qui s'étaient tenus devant Salomon pendant sa vie* »,
qui savaient par le menu le compte de leurs propres exa
tions, conseillaient de jeter du lest; « *les jeunes gens, q
avaient grandi avec lui* », prônèrent la mise au pas de cet
canaille. Il en advint la ruine de l'œuvre dynastique qu
Salomon avait âprement poursuivie. (1 Rg., 12, 6-11).

Rare est la sagesse chez les jeunes; l'Ancien Testament
tient pour un prodige, un don singulier de Yahvé. Il en fu
ainsi de Joseph et de Salomon lui-même; ce n'était qu'u
« gamin » — il avait trente ans —, et sans doute avait-
appris à se contenir au milieu de ses frères et des femm
de David; il savait bien dissimuler. Mais encore fallait-
à présent travailler en roi, rendre la justice, inculquer a
peuple les sentiments qui font les sujets loyaux, leur do
ner la conviction qu'ils étaient bien gouvernés, partan
heureux. Yahvé lui octroya cette sagesse paradoxale pou
son âge, et dans un degré tel qu'il en devint le modèle pou

les siècles à venir. Heureux! trois fois heureux! s'il eût connu le secret de dominer également ses sens! Mais il avait trente ans à peine. Il reste qu'il sollicita candidement de Yahvé la sagesse de préférence à tout autre don :

> Ainsi donc je décidai d'en faire la compagne de ma vie, sachant qu'elle serait ma conseillère dans le bonheur, mon encouragement au milieu des soucis et des peines. Grâce à elle, en public, j'aurais de la réputation, et, quoique jeune encore, je serais en honneur auprès des vieillards. Au tribunal, on me trouverait pénétrant; aux yeux des princes, je serais un objet d'admiration. Si je me tais, ils attendront; si je prends la parole, ils seront attentifs; si je discoure à loisir, ils mettront la main sur la bouche. Grâce à elle j'aurai l'immortalité; je laisserai à la postérité un souvenir éternel. Je régirai mes peuples et je soumettrai à mon autorité les nations...
>
> (Sap., 8, 9-14.)

Daniel aussi, encore enfant, jugea des vieillards, mais il était prophète. Tandis que l'art de rendre la justice, de conduire les peuples est le fruit d'une longue expérience, le charisme prophétique est soudain, arbitraire et se saisit de préférence des jeunes gens : Jérémie, Amos et Daniel lui-même. L'Esprit souffle où il veut; il improvise ses messagers pour manifester mieux son action par les paradoxes de son choix souverain.

Élisée à sa charrue, Matthieu à son comptoir entendent l'appel : « *Suis-moi!* », et tout aussitôt ils obéissent à la voix qui les presse d'évangéliser ou de prophétiser. Les pédagogues usent d'une autre formule : « Écoute-moi! », ils réclament une docilité plus patiente, moins primesautière, et leur titre à être respectueusement écoutés c'est leur expérience fruit de leur grand âge. « J'ai vu! », voilà leur refrain; l'Ecclésiaste a fait le tour de toutes les jouissances, il a passé en revue toutes les incohérences de la vie sociale, il a jugé en connaissance de cause, au bout d'une enquête

prolongée qu'il a menée jusqu'aux confins de la sottise. Le maître du prologue des Proverbes évoque lui aussi ses souvenirs et rappelle en passant que dès sa jeunesse il fut sage. Le Ben-Sirah ne parle pas autrement. Les professeurs de sagesse ne se targuent d'aucune divination, d'aucune intuition; ils ont les pieds rivés au terre-à-terre de l'expérience.

C'est elle qui leur donne la vocation de conseillers des princes ou de juges du peuple. Moyse choisit les siens parmi les anciens (Num., 12, 16 sq.). Formés par la vie, ils sont capables de dire la coutume et le droit sans se laisser prendre aux beaux discours des plaideurs; fatigués d'avoir vécu, ils doivent être inaccessibles à la sollicitation, à la bonne main, et c'est là garantie d'impartialité.

« J'ai vu! », encore y faut-il la manière. On peut vivre d'interminables années sans rien discerner, les yeux clos par les préjugés, offusqués par les passions.

« *J'ai été jeune et me voilà vieux, — mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, — ni sa progéniture quêtant son pain!* » (Ps., 37, 25).

C'est l'appel à l'expérience pour étayer une théologie de la vie. Pareille affirmation toutefois suppose un *a priori* que Job, aux prises avec son injustifiable souffrance, démentirait. L'on voit qu'il ne suffit pas d'énoncer des faits, ou de les arranger pour être sage et capable de guider les autres. Il faut avoir acquis de surcroît un sens religieux sans lequel on serait un diseur sentencieux, un bavard, voire un raseur. Job ne l'envoyait pas dire à ses conseillers intempestifs; toute leur connaissance de la vie tournait court devant le pari de Yahvé avec Satan. Leur manuel de théologie n'avait pas prévu pareille anecdote; mais avaient-ils jamais levé le nez de dessus leur manuel ? On peut rester enfant à blanchir sur les livres.

On dira que Job était aigri par la souffrance et peu enclin à tolérer des consolations platoniques. Mais le Ben-Sirah

raint à son tour les dissertations creuses où les vieux se
mplaisent quand chacun ne demande qu'à passer joyeu-
ment son temps :

Disserte, vieillard ! car cela t'appartient;
avec une sagesse modérée ! et sans empêcher le chant.
Ne te répands pas en propos quand on chante,
ne fais pas montre de ta sagesse à contre-temps.

(Sir., 32, 35, 3-4.)

Mais le bavardage ou le radotage d'un ancien reste inof-
nsif; ce qui est le plus grave, c'est que l'expérience d'une
ngue vie l'ait rendu retors, que la formule : « J'ai vu! »
i ait enseigné des recettes de fourberie et qu'il tombe
ns la casuistique criminelle :

Science du mal n'est pas sagesse;
ni prudence, le conseil du pécheur.
Il est un savoir-faire exécrable;
il est une ingénuité qui ne pèche que légèrement :
mieux vaut une crainte de Dieu indigente de sagesse,
que violer la Loi avec une vaste intelligence.
Il est un savoir-faire délié, mais criminel,
et tel, pour démontrer sa droiture, se conduit en roué.

(Sir., 19, 20-25.)

S'étonnera-t-on, dès lors, de ce conseil tempéré d'un
ger doute ? « *Tiens-toi dans l'assemblée des vieillards, —
s'il est un sage, attache-toi à lui.* » (Sir., 6, 34). Les che-
ux blancs ne suffisent pas pour attester la vertu d'un
mme; il en est qui sont « *adultères et fols* »; en fait, c'est
jeunesse qui prépare la vieillesse; celui qui a manqué
n temps d'apprentissage n'apprendra rien sur le tard.
expérience ni la vertu ne s'improvisent :

Tu n'amassais rien durant ta jeunesse !
comment trouverais-tu au temps de la vieillesse ?

Que le discernement sied bien à une tête chenue !
la science du conseil aux vieillards !...
Des vieillards, la couronne est une riche expérience;
la crainte du Seigneur fait leur gloire.

(Sir., 25, 3, 4, 6.)

Pauvre cigale frileuse qui a chanté tout l'été pour êt
surprise par l'hiver! Que pourrait enseigner ce pauv
vieux dépourvu de la crainte de Dieu? Quoi donc? Sino
qu'il ne faut pas l'imiter. Le « J'ai vu! » dans ce cas, d
vient une pénible confession dépourvue d'efficace. L
style pédagogique n'admet que de bons exemples; les fai
lis de l'existence, on les montre du doigt, mais on ne le
donne pas la parole. La respectabilité est indispensable a
maître.

Mais normalement il y a tout profit pour les jeunes
entendre leurs anciens. C'est ainsi qu'ils peuvent mûrir e
peu de temps et acquérir la science expérimentale de l
vie qui s'ouvre devant eux :

Ne néglige pas les propos de sages;
aiguise-toi sur leurs énigmes.
... Ne méprise pas les traditions des anciens,
qu'ils tiennent de leurs pères;
par elles tu acquerras l'esprit de finesse,
pour renvoyer, en cas de nécessité, la réplique.

(Sir., 8, 8-9.)

Nous revenons aux propos de Baldad. C'est la limite d
toute science traditionnelle qui vaut pour l'ordinaire de l
vie et fait défaut dans le cas singulier de Job. « J'ai vu! »
l'argument semble irréfutable, mais les prophètes q
étaient jeunes « voyaient » eux aussi. L'expérience ne se
à guider l'action que dans la mesure où elle est assez sou
ple pour s'adapter. C'est la doctrine de l'Ancien Test
ment. Il fait parler les vieillards, il les laisse parler, de

ésor qu'ils ont accumulé à force d'études, d'attention, de
ocilité, de prévoyance, mais leur sagesse est incapable
'emprisonner dans ses formules l'Esprit de Dieu. Quand
lui plaît, il rajeunit par de nouvelles expériences l'em-
irisme des anciens. Vin nouveau, nouvelles outres.

Pour se former à la sagesse, les vieillards ont regardé
itour d'eux, ils ont observé leurs maîtres. Ils ont su voir,
lais il faut ajouter qu'ils ont su lire. « J'ai lu! » tel est le
econd titre sur lequel dans l'Ancien Testament se fonde
ur autorité.

Il est un livre qui condense toute sagesse, parce qu'il est
code où Dieu même a inscrit les préceptes qui modèlent
homme selon son cœur. C'est la loi. Moyse la reçut de
ahvé, au sommet du Sinaï, après un jeûne de quarante
ours. Il fut admis à deux reprises en présence de Dieu,
dans ces audiences intimes, où le serviteur et le Maître
parlaient face à face, sur le ton amical, le législateur des
ébreux fut instruit des volontés divines. De ce tête-à-tête
onnant, il revint nanti d'une science incomparable sur
s voies de Yahvé, ses vues sur Israël, son idéal de justice
de perfection, qu'il put codifier à loisir dans le Livre.
epuis lors, des générations de prêtres, de doctes, de scri-
es ont exploré les richesses enfouies dans ces lignes où,
oir sur blanc, se trouvaient retracées les ordonnances du
ieu d'Israël.

Elles sont elles-mêmes une expérience, car elles consa-
rent ce que Dieu a voulu conserver des us et coutumes de
on peuple tel qu'il les pratiquait dès avant la rencon-
re du Sinaï. Le droit écrit suit l'évolution des institutions
t cherche à les fixer. Cette « postériorité » de la *torah*
st commune à tous les codes; dans la pensée des scribes,
le était sanctionnée par Dieu.

La Loi est expérimentale encore dans son histoire. A

vivre en conformité avec ses préceptes, Israël devait y trou
ver le bonheur. L'épreuve ne pouvait naître de la docilit
du peuple; il fallait lui chercher une autre explication
Toute la doctrine du Deutéronome sur les châtiments pur
gatifs est sortie de la réflexion des docteurs inspirés. C'es
une jurisprudence divine de la fidélité du Législateur e
des errements de ses sujets.

Enfin chacun des apprentis de cette loi bienfaisante y
devait trouver des moyens éprouvés de pratiquer la justice
c'est-à-dire de mettre son cœur à l'unisson de la volont
divine. Elle était expérimentale à la manière des borne
d'un champ, des clauses d'un contrat. Jamais nation n'a
vait possédé un Dieu aussi proche de soi que le peuple d'Is
raël. Il s'était incarné dans un texte; il était accessibl
comme un texte; il pouvait être sollicité comme un texte
La volonté de Dieu, se faisant texte légal, se soumettait au
traitement que des juristes au sens droit n'infligent pas à
un texte, mais lui proposent pour en retirer l'esprit.

Chercher l'esprit sous la lettre. Telle était la quête entre
prise par les scribes et le but de leur lecture assidue de la
Loi. Pour y parvenir il fallait débuter dès l'adolescence
Le chantre du psaume 119 est jeune, légèrement mépris
même à cause de cet âge tendre où il apparaît dépourvu
de ruse, de fourberie. Ses contradicteurs le traitent comme
un Eliacin; mais leur fureur, qui va jusqu'aux désirs ho
micides, montre bien que sa candeur même leur en im
pose. Où donc a-t-il acquis cette solidité, cette réflexion
sûre, ce sang-froid en face de leur hostilité ? sinon dans
l'étude de la Loi. Il y a dépensé ses veilles, devançant la
minuit, se crevant les yeux sur le texte bien-aimé pour y
trouver des motifs de tenir bon, d'être fidèle, d'espérer. Ce
n'est plus l'étude de la lettre cela, de la lettre qui défend de
manger du vautour ou du lièvre, de toucher à la chair de
porc, c'est l'esprit, et c'est en esprit de fidélité que de pau-

res gens mourront dans les supplices plutôt que de for-faire aux interdictions alimentaires.

Mais commencée dès le jeune âge, la carrière de scribe doit se poursuivre sa vie durant. Ce n'est pas trop d'une existence humaine pour savoir lire, c'est-à-dire expliquer la Loi aux générations suivantes. On blanchit sur les textes, mais on en reçoit la lumière pour sa propre conduite et pour servir d'exemple aux autres. De conseiller disert, de pédagogue, bavard parfois, de narrateur complaisant des choses qu'on a vues, l'on devient l'homme de la Loi qui la lit et la pratique tout ensemble.

Ainsi Eléazar, ce beau vieillard, à la science incontestable, à l'allure si noble. Qui donc eut l'idée de le servir en lui proposant de trahir la Loi par de faux semblants ? Ce n'était là que de la casuistique, et les textes en ont si souvent besoin pour devenir tolérables aux humains! Être en règle! n'est-ce pas là le fin du fin en matière de jurisprudence? Avoir l'air de manger du porc, tout en n'en mangeant pas; rester fidèle tout en paraissant trahir. Eléazar jugea que les apparences mêmes étaient trahison des consciences, et par conséquent prévarication de la loi divine! Il mourut!

« *Voilà quatre-vingt-six ans que je sers le Christ, et il ne m'a jamais fait aucun mal!* » C'est en ces termes que Polycarpe confessait son Maître devant le peuple de Smyrne. Il proclamait la fidélité divine envers Polycarpe, mais il convenait par le fait de la fidélité de Polycarpe envers son Dieu. C'est un beau testament que tout chrétien serait heureux d'oser signer à sa suite.

Un vieillard est un homme arrivé au terme d'un long voyage semé d'écueils. Pour l'évêque de Smyrne, c'était le jour natal; il allait vivre enfin pour toujours auprès du Maître qu'il avait servi. Son espérance armait son courage

et l'aidait à braver l'épreuve du feu. Encore fallait-il ass de sens de l'éternel pour passer par-dessus cette heure freuse.

Dans l'Ancien Testament, la mort est l'adieu à la v heureuse, le sommeil pesant qui engourdit l'âme. vieillesse était conditionnée par cette absence de perspe tive; elle regardait en arrière. Mais ce qui est admirab c'est qu'avec si peu de consolations, nos ancêtres, da l'espérance qui nous est commune, n'aient pas douté Dieu ni maudit l'âge amer où « *l'on ne trouve plus de pl sir* ». Ils l'ont fait aussi beau que possible; ils l'ont ju digne d'être préparé par une jeunesse d'études austères de vertus, ils en ont fait un âge utile pour la cité, ils l'o orienté vers Dieu.

Tous sont-ils morts sans que nul d'entre eux n'a éprouvé le frisson de gagner l'au-delà sans espoir de r tour ? Il suffit de relire les plaintes de Job pour compre dre que le monde infernal leur faisait horreur. Nul d'ent eux n'a-t-il malgré tout songé que Yahvé forcerait les e trées des enfers pour consoler une âme fidèle ? Il n'y qu'à relire les psaumes 73 et 49 ou les cris d'espoir de J pour saisir que leur religion demeurait insatisfaite fau d'éternité.

Mais ils furent grands dans leur fidélité que payait u salaire temporel, qui nous semble effroyablement minc une duperie presque. La sérénité des vieillards dans l'A cien Testament est une chose admirable, car, de ce qu'i savaient, de ce que Dieu leur avait appris, ils ont tiré maximum de confiance et de résignation.

H. Duesberg.

Conseils pour la vieillesse

I. — LE PROBLÈME SPIRITUEL

Le problème de la vieillesse se pose à l'heure actuelle avec une force toute nouvelle. Depuis un siècle, grâce surtout aux progrès de la médecine, la moyenne d'âge s'est élevée en France de 38 à 61 ans[1], et les plus de soixante ans forment 16 % de la population totale de notre pays, 22 % de sa population adulte.

Ce problème offre de multiples aspects. L'un, très douloureux, est d'ordre matériel : beaucoup de ces vieux manquent du nécessaire.

Ne parlons pas de leurs rentes. Se fussent-ils, il y a vingt ans, retirés avec un million, ce capital leur fournirait comme revenu 33 francs par jour, à peine le prix d'un paquet de tabac.

Malgré les efforts législatifs, réels mais insuffisants (allocation aux vieux travailleurs, assistance aux vieillards), il en est encore en assez grand nombre qui meurent de faim dans des mansardes sans feu ou bien qui, las de souffrir une agonie sans espoir, s'y suicident[2].

---

1. Elle est de 64 ans aux États-Unis, de 65 en Suède, de 68 aux Pays-Bas.
2. En un seul mois de l'été 1948, à l'heure même où Paris multipliait ses fêtes pour accueillir les riches étrangers, on y compta soixante et un suicides pour cause de misère.

Cette question matérielle est difficile à résoudre. Mais sa difficulté même nous fait un devoir, à nous chrétiens, de la regarder en face et de travailler à sa solution. L'Assemblée des Cardinaux et Archevêques d'octobre 1948 nous y a invités.

Notre effort peut prendre des formes variées : nous instruire des données précises du problème, agir sur l'opinion publique et susciter l'amélioration des lois et règlements; aider nous mêmes quelques vieillards (il est mille manières de le faire, de beaucoup ne demandent guère d'argent, mais seulement un peu de cœur); organiser cette entr'aide autour de nous; découvrir et soutenir les œuvres créées au profit de la vieillesse [3].

Profitant de cette variété possible, faisons tous quelque chose et quelque chose d'utile. Nous sommes tous solidaires de ces vieux pauvres, nos frères en humanité, nos frères dans le Christ. Jeunes aujourd'hui, demain nous serons vieux à notre tour; vieux sans soucis d'argent, le privilège de la fortune nous crée des obligations envers nos frères d'âge.

Ayons soin de les aider non de haut et en prenant des allures protectrices, mais de plain-pied et avec une cordiale amitié. Les vieux sans ressources sont souvent fiers. Ils ont raison : un honnête homme qui a travaillé toute sa vie a droit à ne pas manquer de pain en ses derniers jours.

Ce n'est point toutefois cette question des vieillards pauvres, si importante qu'elle soit, que nous étudierons en cet article, mais le problème spirituel que pose la vieillesse à tous ceux qui y atteignent.

Elle est d'une façon certaine la dernière étape de leur pèlerinage terrestre. S'ouvrant directement et certainement sur leur éternité, elle doit les y préparer avec un soin particulier. Or, elle s'accompagne d'un fléchissement des forces naturelles.

A vrai dire, ce fléchissement ne se produit pas chez tous et une mesure égale.

---

3. Tout le monde connaît les admirables Petites Sœurs des Pauvres et leurs œuvres d'assistance auprès des vieillards. On ne lira pas sans émotion aussi l'article consacré dans ce numéro aux Petits Frères des Pauvres.

Les uns, jusqu'à un âge fort avancé, semblent y échapper en grande partie. Leur taille reste droite, leur démarche souple, et aucune maladie n'arrête leur activité. En ceux-là même cependant diminue la vie : la vue devient moins perçante, l'ouïe moins fine, les mains moins adroites, les jambes moins solides; le cœur, les poumons et les autres organes intérieurs demandent plus de soins et se fatiguent plus vite; la mémoire perd de sa précision, l'intelligence de son mordant et de sa promptitude. Cet amoindrissement ne leur est pas très gênant encore, mais les infirmités les guettent et peu y échapperont.

D'autres, leurs contemporains, n'ont pas le privilège de ce cursis. La maladie les atteint plus tôt, souvent douloureuse, parfois humiliante. Elle les tient longtemps en son pouvoir et ils la savent incurable.

En ce déclin, ils perdent, en outre, un bien qui leur était cher, leur liberté. Ils ne se suffisent plus à eux-mêmes, dépendent des autres, du bon plaisir des autres, et ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent ni quand ils le veulent. « *Quand tu étais jeune*, dit Jésus à Pierre, *tu te ceignais et tu allais où tu voulais. Lorsque tu auras vieilli, un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas* » (Jn, 21, 18). Cette sujétion, par où Jésus prédisait à Pierre son martyre, est une des souffrances communes de la vieillesse.

Pour certains la solitude l'aggrave : « A cause de celle-ci, la maladie n'obtient pas les soins qu'elle nécessiterait; l'infirmité ne trouve pas le soutien qui permettrait encore un minimum d'activité; la vue affaiblie ou perdue n'est pas suppléée par le secours d'autres yeux, et les mille difficultés que pose la vie ne peuvent que se transformer en problèmes insolubles. Ces conséquences matérielles de la solitude sont encore peu de chose auprès des souffrances morales : quelles joies peuvent-ils attendre? quelle diversion peuvent-ils espérer à la monotonie des jours sans soleil? quel but peuvent-ils se fixer pour mettre un intérêt dans leur vie[4]? »

---

4. A.-M. Couvreur, *L'oblation du soir*, Bonne Presse, 1948, p. 48. — Nous avons utilisé les réflexions de ce livre en plusieurs passages.

Ces maux enfin tendent à s'aggraver de jour en jour et conduiront à la mort.

Tout cela constitue une lourde épreuve. « C'est une chose horrible, a écrit Pascal, de sentir s'écouler tout ce qu'on possède. Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais [5]. »

Ce fléchissement des forces naturelles peut conduire à certains vices.

On cherchera à soutenir l'organisme en buvant. Sans aller peut-être jusqu'à l'ivresse, on deviendra alcoolique. « *Dis aux vieillards d'être sobres* », recommandait déjà saint Paul à Tite (2, 2).

Par réaction contre le fait que tout échappe, on devient avare. Le personnage d'Harpagon est classique autant que ridicule. « Les vieillards dont les forces diminuent, remarque saint Thomas, recherchent avec plus d'ardeur l'assistance que peuvent leur prêter les biens extérieurs, comme tout indigent est en quête de ce qui peut suppléer à son indigence [6]. »

On s'installera dans l'égoïsme. Ce seront alors des plaintes continuelles : on ne parlera que de soi et de ses maux. Certains sans infirmités douloureuses, à l'abri de la misère matérielle, ayant autour d'eux une famille dévouée, se croiront et se diront sans cesse les plus malheureux des hommes. D'autres mettront tout leur entourage à contribution par leurs exigences indiscrètes. A chaque instant il faudra satisfaire le moindre de leurs désirs, voire de leurs caprices, et ils n'en auront aucune gratitude. Alors que le budget familial est plus difficile à équilibrer qu'il y a vingt ou trente ans et qu'on a souvent réduit ou même supprimé la domesticité, ils ne veulent pas en tenir compte et s'irritent dès qu'ils souffrent un peu de ces restrictions nécessaires.

---

5. *Pensées*, édit. Brunschvigg, nn. 210 et 212.
6. *Somme théologique*, II^{a}-II^{ae}, q. 118, a. 1, ad 3^{um}.

Or ce n'est pas à ces vices que doit conduire la vieillesse. Elle st au contraire, pour tous ceux qui y atteignent, une étape vou- ue de Dieu et qui doit contribuer à leur bien spirituel.

Ne vieillit pas qui veut. Rappelons-nous la parole du Christ : *Qui de vous pourrait à force de soucis ajouter une coudée à la urée de sa vie*[7]. » Nos jours, longs ou brefs, sont mesurés par a Providence, qui est le vrai nom des Parques. Les progrès ctuels de la médecine entrent dans son plan et accomplissent es vouloirs. Et d'une façon mystérieuse, si mystérieuse que nous ommes obligés de nous cramponner à notre foi pour l'admettre, a méchanceté des hommes et les tueries même des guerres ne euvent y faire obstacle.

Chacun de nous a sa destinée particulière, l'un de retourner n sa jeunesse à la maison du Père, l'autre de demeurer ici- as jusqu'à un âge avancé. Et chacun au cours de son pèlerinage errestre reçoit des grâces appropriées à la durée de ce pèlerinage t adaptées à l'étape qu'il est en train d'en parcourir. Cette daptation est parfaite. Un Dieu unique tient en ses mains ces râces, la durée de notre vie et les événements extérieurs de otre existence. Il est le Tout-Puissant, l'infinie Sagesse; il est 'Amour, un amour qui a été jusqu'à la folie du Calvaire. Dès à, comment pourrait-il se faire que nos grâces ne fussent pas arfaitement assorties à nos besoins ? Nous oublions parfois cet justement parfait et raisonnons comme si nous étions soumis à eux puissances divines indépendantes l'une de l'autre et ne 'accordant pas, l'une gouvernant l'extérieur de notre destinée, 'autre l'intérieur de notre âme. Ne nous laissons pas prendre à et inconscient dualisme. Faisons nôtre l'affirmation de saint 'aul : « *Nous savons qu'en toutes choses Dieu collabore au bien le ceux qui l'aiment, de ceux-là qui sont ses élus par son libre lessein* » (Rom., 8, 28). Si nous atteignons un âge avancé, nous avons à notre disposition les secours divins qui conviennent à et âge et à ses difficultés particulières, et ces secours nous per- nettent d'y continuer notre ascension spirituelle et, si besoin est,

7. Mat., 6, 27. Tel semble bien être le sens de ce texte.

de nous convertir. Notre vieillesse est pour nous un temps d grâce[8]. Chacun de nous y est appelé par Dieu à réaliser le pr grès intime que saint Paul déclare sentir en soi-même dans deuxième lettre aux Corinthiens (4, 16) : « *Bien qu'en m l'homme extérieur s'en aille en ruine, l'homme intérieur prer chaque jour de nouvelles forces.* »

Le grand Apôtre avait sans doute un peu plus de cinquan

---

8. On doit ajouter que, dans la tradition religieuse judéo-chrétienne pri en son ensemble, le fait de parvenir à un âge avancé est déjà regardé comm étant en soi une bénédiction du Seigneur. Telle était, le P. Duesberg l'a ra pelé plus haut, la doctrine courante de l'Ancien Testament. Elle s'accorde a cette croyance énoncée au début même de la Genèse : la mort de l'homme la punition du péché. Une longue vie peut donc apparaître comme un su sis à cette condamnation, comme une grâce. Le Décalogue considère officiel ment cette longue vie comme une récompense de la vertu et tout spécial ment du respect des parents. « *Honore ton père et ta mère,* ordonne le liv de l'Exode (20, 12), *afin que tes jours soient longs dans le pays que Di t'a donné.* » Et le Deutéronome (5, 16) : « *Honore ton père et ta mèr comme Yahveh ton Dieu te l'a ordonné, afin que tes jours soient prolong et que tu sois heureux sur la terre que Yahveh ton Dieu t'a donnée.* »

Même après que dans la Loi nouvelle, le ciel fut devenu notre vraie ter promise, saint Paul rappela cette récompense terrestre du respect des p rents : « *Honore ton père et ta mère* (*c'est le premier commandement accor pagné d'une promesse*) *afin que tu sois heureux et que tu vives longtem sur la terre* » (Eph., 6, 2). De même, le texte courant du quatrième com mandement de Dieu est longtemps demeuré pour nous :

Tes père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

Le catéchisme du Concile de Trente (ch. 32) a de ce texte un beau com mentaire : « Quand le pasteur aura exposé successivement les différents poin que nous venons de traiter (sur le devoir d'honorer les parents), il ne man quera pas de faire remarquer combien est belle et convenable la récompens réservée à ceux qui observent ce quatrième commandement de Dieu. Le pr mier fruit de leur obéissance, c'est une longue vie. On mérite en effet jouir très longtemps d'un bienfait dont on garde fidèlement la mémoir Ceux donc qui honorent leurs parents et qui leur témoignent une vive reco naissance pour le bienfait de la vie et de la lumière, ont droit à jouir de la v jusqu'à la plus grande vieillesse. »

Ainsi encore dans la bénédiction qu'il donne aux époux à la messe d mariage, le prêtre fait pour eux cette prière : « Que tous deux voient le enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, qu'ils arrivent à une heureuse vieillesse. »

s lorsqu'il écrivit ces lignes. Il sentait déjà ses forces décliner. noi d'étonnant après les tribulations qu'il avait déjà endurées ur le Christ : « *Cinq fois j'ai reçu des Juifs les trente-neuf ups de fouet; trois fois j'ai été flagellé; une fois lapidé; trois fois ui fait naufrage. J'ai même passé un jour et une nuit sur l'a- me ! Voyages sans nombre, dangers des rivières, dangers des igands, dangers de mes compatriotes, dangers des Gentils, dan- rs de la ville, dangers du désert, dangers de la mer, dan- rs des faux frères ! Labeur et fatigue, veilles fréquentes, faim et if, jeûnes répétés, froid et nudité ! Et sans parler du reste, mon deau quotidien, le souci de toutes les Églises ! Qui est faible, e je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me dé- re ?* » (11, 24-29).

Il vécut cependant plus de dix ans encore, poursuivit ses voya- s, fut emprisonné. « *C'est moi qui vais parler*, écrit-il à ce oment à Philémon (1, 10), *moi, Paul, le vieux Paul, et qui us est maintenant le prisonnier du Christ Jésus.* » Il aspire alors mourir, mais demeure prêt à travailler encore. « *Pour moi, tes, la Vie, c'est le Christ, et mourir représente un gain. Cepen- nt, si la vie dans cette chair doit me permettre encore un fé- id travail, j'hésite à faire un choix* » (Phil., 1, 21-22). Relâché, reprend son inlassable labeur. Enfin, arrêté de nouveau, sait qu'il a fini sa tâche. « *L'heure de mon départ est proche. i combattu le bon combat, poursuivi ma course, gardé la fidé- é. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne des justes que, s du grand Jour, me donnera le Seigneur, le juste Juge, et non ulement à moi, mais à tous ceux qui auront attendu sa Manifes- ion avec amour* » (2 Tim., 4, 6-8). Quelle admirable vieillesse !

Ainsi en tous les vieillards, chacun selon sa place dans le rps mystique du Christ (et la plus humble est déjà pleine de ndeur), l'homme intérieur peut chaque jour prendre de nou- les forces : Dieu leur en offre la grâce.

es conseils qui suivent, inspirés par la foi et par l'expérience, rront peut-être aider certains à en bien profiter.

II. — VIE EXTÉRIEURE

Santé.

Votre santé est plus fragile qu'autrefois et vous avez à en tenir compte. Soignez-vous, mais évitez d'être constamment et avec anxiété à vous tâter le pouls ou à consulter le thermomètre de votre chambre.

Vos forces ont diminué : restreignez votre activité. Évitez les trop grands efforts et prenez des repos plus complets et plus longs que jadis. Un sommeil moins bon, une faim ou une soif exagérées, des troubles digestifs habituels, la difficulté à garder la sérénité d'humeur ou même, après un effort, un bien-être général accompagné d'une légère excitation et en contradiction avec la fatigue que vous devriez normalement ressentir, vous indiqueront la nécessité de ces réductions.

Ayez une vie régulière.

Gardez de l'activité physique. Si, exerçant une profession sédentaire, vous avez pris l'habitude d'un peu de gymnastique à votre lever, conservez-la, éliminant seulement les mouvements qui exigeraient de vous une trop grande dépense musculaire. Tant que vous le pourrez, marchez un peu tous les jours, d'une marche sans lenteur. N'allez pas toutefois jusqu'à l'épuisement de vos forces, à cause de la difficulté où vous êtes de les réparer.

Ayez une bonne hygiène. Vous êtes plus frileux que jadis et vos bronches sont plus délicates : ne soyez donc point imprudent sur ce point, et couvrez-vous un peu plus. Mais ne vous calfeutrez pas dans un appartement confiné. Aimez le grand air.

Ne négligez pas l'hydrothérapie; mais tiédissez vos ablutions, car la réaction de votre organisme est plus difficile.

Restez sur votre appétit. Mangez lentement et ne chargez pas votre estomac de choses lourdes, même si vous les aimez : la gourmandise est pour vous une ennemie sournoise. Peut-être pour réparer vos forces avez-vous la tentation d'avoir recours

s excitants, au vin, à de fortes doses de café, voire à l'alcool. auvais remède qui vous intoxique.

Faites tout cela non par une peur pusillanime de la mort, mais in de pouvoir plus longtemps servir et d'éviter un délabrement ysique pénible aux vôtres.

Puis, lorsque malgré tout viendront la maladie et les infirmi-s, accueillez-les en souriant comme signes avant-coureurs de ppel du Seigneur. Défendez-vous contre elles avec le secours un bon praticien. Et acceptez paisiblement d'être à la fin incu par elles, car leur victoire n'est que passagère. « Les édecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est oi qui guéris et rends le corps immortel [9]. »

Travail.

En votre travail, exploitez avec vaillance et sagesse toutes les ossibilités, petites ou grandes, que Dieu vous laisse.

Continuez à travailler d'un vrai travail et qui soit autre chose n'un passe-temps. Conservez le plus possible une besogne à ire et tous les matins, même si cela vous coûte, remettez-vous- sans traîner. Peut-être votre cerveau ou vos bras se fatiguent- vite et ne gardent-ils leur vigueur que quelques heures. Ne spillez pas ces heures et ne les perdez pas en vaines flâneries : us elles sont brèves, plus vous devez les économiser. Remettez rès votre déjeuner de lire à loisir votre journal. Il est bon que soir vous sentiez la fatigue comme la sentent les enfants et liez vous coucher avec joie.

Peut-être n'êtes-vous pas, grâce à vos revenus, obligés à ce oeur. Même alors ne vous dérobez pas à la loi divine du travail. reste en notre société, au service de la cité et des organismes ligieux et professionnels, des tâches utiles et qui ne sont pas tribuées ou le sont à peine. Cherchez-en sérieusement une qui it de votre compétence, et accomplissez-la.

---

9. Pascal, *Le Mystère de Jésus.*

Si, au contraire, parvenu à l'âge de la retraite et aspirant au repos, vous devez continuer à travailler pour vivre, faites-le de bon cœur, songeant à tant de pauvres vieux, vos frères en âge, qui auraient besoin comme vous de gagner leur pain quotidien et ne trouvent plus d'embauche. Si vous êtes chrétien, pensez à tant de vieux curés de nos campagnes qui, attendant en vain une relève que leur évêque ne peut leur envoyer, continuent tout bronchiteux et rhumatisants, à dire la messe dans leur église glaciale, vont par tous les temps administrer les malades de leurs multiples paroisses, et mourront à la tâche après avoir une dernière fois, sous la bise, conduit un mort au cimetière.

Tant que vous le pourrez, travaillez ainsi chaque jour et ayez en vue pour le lendemain une besogne à faire. Vieux fermiers qui achevez vos labours d'hiver, songez aux semailles du printemps; vieux écrivains qui terminez un livre, ayez déjà commencé le suivant.

En ce bel effort persistant, veillez toutefois à ne pas vous obstiner en des tâches que vous ne pouvez plus remplir. Sachez les abandonner à temps, non pour vous démettre de tout labeur, mais pour vous employer en des activités où vous pourrez servir encore.

— Mais comment saurai-je que je dois ainsi me réduire?

— Un sentiment intime d'impuissance, des échecs, les avis voilés de vos amis vous l'indiqueront.

Alors, n'hésitez pas.

Si vous êtes curé-doyen d'un bourg important et que vous ne puissiez plus en assurer tous les services, acceptez la suggestion de votre évêque qui vous propose une petite aumônerie ou même allez au-devant de cette suggestion : en vous cramponnant à votre paroisse vous en compromettriez le bien spirituel.

Si vous êtes à la tête d'une grosse industrie et que vous ne dominiez plus la complication des affaires, passez les rênes à votre fils, quitte à l'aider, si vous pouvez le faire sans le gêner dans une tâche subalterne : en voulant conserver la direction de votre usine, vous risqueriez de la conduire à sa ruine.

Et ainsi dans les cas analogues.

Ce détachement est toujours un peu douloureux. Non seulement il amène souvent une diminution des ressources matérielles, mais

tout il met fin à une autorité devenue douce par l'habitude. ez-en le courage et consentez après avoir été chef à devenir ıple conseiller.

Gardez-vous bien ensuite d'imposer vos conseils. Faites les sirer par votre discrétion à les donner et admettez sans récri- nation qu'on ne les suive pas toujours, puis, le temps conti- ant sa marche, qu'on ne vous en demande plus guère. Accep- d'être ainsi mis de côté. Vous en souffrirez sans doute, mais e ce soit sans amertume.

elations.

Peut-être, bien que leur nombre diminue peu à peu, avez-vous core quelques amis de votre jeunesse? Tant que vous le pour- , continuez d'aller les voir. A votre âge, et il faut vous y igner, on ne fait plus de nouvelles amitiés. L'amitié est un re qu'il faut avoir planté de bonne heure si l'on veut cueillir fruits. Mais les fruits les plus doux sont peut-être ceux que ı cueille en sa vieillesse. Alors les différends qui ont pu diviser esprits s'estompent et il reste seulement l'union des cœurs [10]. Plus grande encore, si elle vous demeure, est la douceur de re foyer. Vous avez traversé la vie avec celui ou celle à qui, ingt ans, vous avez donné votre cœur. Vous vous êtes inlas- lement soutenus l'un l'autre par votre tendresse. Et mainte- nt qu'arrive le temps de vos noces d'or, vous éprouvez la joie mense d'avoir contribué mutuellement à votre bonheur, à re ascension vers Dieu, et jamais vous ne vous êtes mieux nés.

Un jour cependant la mort mettra fin à cette intimité. Elle brisera pas le lien qui vous unit; le cher disparu, retourné Dieu, vous demeurera aussi proche et secourable, et à certains rs son aide vous sera sensible. Malgré tout, sa présence visible a cessé et avec elle la grande joie de votre cœur. Plus le lien

---

0. Mgr Baunard, *Le vieillard*, p. 256.

était fort, plus l'intimité était profonde, plus vous sentirez f
tement la brisure. En votre tristesse gardez un réconfort : v
vous retrouverez au paradis, et là, compagnons d'éternité, v
vous aimerez profondément, d'un amour qui ressemblera, m
plus heureux encore, au tendre et chaste amour de vos fi
çailles.

Ainsi fidèles au passé ne vous enfermez pas en lui, si cher q
vous soit. Donnez-vous aux générations qui montent. Provid
tiellement vous devez être un joint, un pont. A mesure que
générations se succèdent doit progresser dans l'humanité
Corps mystique du Christ. Dans ce progrès, nous sommes t
solidaires les uns des autres. « Une âme qui s'élève élève
monde. » Ceux qui meurent jeunes ne sont solidaires que d'u
génération. Vous, vous l'êtes de deux, celle où vous avez gra
et vécu en votre âge mûr, celle où vous vieillissez. Vous a
à faire profiter le présent du passé, non pour qu'il le reprodu
servilement, mais pour qu'appuyé sur lui il puisse le dépass

Pour remplir cette tâche magnifique, vous apportez au prés
votre expérience. C'est une grande richesse, une richesse irr
plaçable. Les jeunes sont enclins à en sous-estimer la vale
dans le dynamisme qui les pousse en avant et le bouillonnem
de vie qu'ils portent en eux, ils croient pouvoir s'en passer s
dommage. Ils ont tort. Faites un constant effort pour gar
contact avec eux et vaincre leur défiance.

Pour cela, n'opposez pas intransigeance à intransigeance. F
tes un tri dans vos traditions. Les unes ont une valeur per
nente : la foi éclairée, la pitié pour les misérables, le détac
ment de la richesse, la loyauté, la pureté des mœurs, le sens
Dieu. Vous avez à les transmettre et par votre exemple à les fa
aimer. Les autres correspondent à une forme passagère et
partie disparue de civilisation et d'organisation sociale. Le mon
depuis trente ans, s'est profondément modifié. Vous pouvez
souffrir; vous n'avez pas le droit en ces matières contingen
d'imposer des façons de voir qui ne répondent ni aux aspirati
ni aux besoins de l'heure. Les jeunes filles d'aujourd'hui p
fèrent les sports aux arts d'agrément; elles fréquentent les u
versités, souhaitent avoir dans les mains un métier; certai

ment le jazz et la peinture de Picasso ou de Matisse. Ne leur emandez pas de revenir aux goûts d'autrefois.

En négligeant cette distinction entre l'essentiel et le contin-ent, vous perdriez tout crédit auprès de ceux que vous avez le evoir d'aider et facilement vous leur seriez à charge. Chateau-riand, écrivant les *Mémoires d'outre-tombe*, disait déjà, en par-nt du temps où vivait sa grand'mère : « En ce temps-là, la eillesse était une dignité, aujourd'hui elle est une charge [11]. » ue dirait-il à notre époque où les guerres, les progrès des scien-es, la rapidité des communications et la profondeur des boule-ersements sociaux ont rendu les fils si différents de leurs pères?

Imitez l'Église. Elle garde sans altération les vérités doctrinales les lois morales et les enseigne sans compromission; mais elle plie avec bienveillance aux civilisations successives comme aux entalités diverses des différents peuples. A mesure que le onde marche, elle marche avec lui afin de pouvoir continuer le sanctifier. Faites de même.

Soyez d'aujourd'hui et de demain autant que d'hier. Demeurez uverts; tenez-vous au courant des idées et des techniques nou-elles; intéressez-vous à tout ce qui vit autour de vous, à tout qui se passe dans le monde. Ne soyez étrangers à rien. Pour la, tant que vous le pourrez, donnez du temps à la lecture. eut-être en votre âge mûr n'avez-vous eu que peu de loisir pour ous y appliquer. Profitez maintenant de la réduction de votre tivité. Choisissez des livres qui élèvent et élargissent votre prit et lisez-les posément, sans hâte.

N'apportez pas à ce regard sur le présent une humeur cha-ine, mais une humeur bienveillante. Ne dites pas : « De mon mps tout allait mieux. » Mais non. Tous les temps sont mêlés bien et de mal; tous ont besoin de la Rédemption du Christ sont travaillés par la grâce; tous sont gouvernés par la Provi-nce. Ne soyez pas des détracteurs de toute nouveauté. Admirez belles choses de notre époque sans être dupes de ses fols gouements. Malgré le poids si lourd à ses épaules des misères

---

11. *Mémoires d'outre-tombe*, Ire partie, l. I, n. 5, édit. Levaillant, 1949, t. I, 36.

du monde, Pie XII ne vous en donne-t-il pas un magnifiq exemple ?

Il est deux milieux où, par suite du coude à coude plus étr et plus continuel des personnes, votre devoir d'être d'aujou d'hui et de demain prend une importance particulière : le mili de la vie religieuse et celui de la vie familiale. Là surtout, vo avez à vous donner aux jeunes avec une intelligente discréti et un dévouement inlassable.

Vous êtes en votre couvent un ancien ou une ancienne. Vo y êtes depuis quarante, depuis cinquante ans et avez passé c années à l'écart du monde. Vous y avez paisiblement grandi amour de Dieu et en vertu. Or voici que maintenant Dieu atti à votre monastère, à votre ordre, à votre congrégation, pour s sanctifier à leur tour et y continuer votre œuvre, des jeunes ass différents de ce que vous fûtes vous-même. Ils ont d'autres goût d'autres besoins, peut-être aussi, avouons-le, des défauts pl visibles.

Dès là dans leur action sur eux deux dangers vous menacer

Le premier serait de ne pas faire confiance à leur grâce et, so le faux prétexte qu'ils n'en sont pas capables, de ne pas le imposer les renoncements essentiels à toute vie religieuse vra Ne tombez pas en cette erreur. Exigez d'eux avec fermeté le d total d'eux-mêmes. Ils y aspirent et il n'y a pas de vie religieu au rabais.

Le second serait de vouloir les mener exactement par les mêm chemins que vous avez suivis vous-même, en leur refusant qui est nécessaire à l'épanouissement de leur grâce sans l'avo été peut-être à l'épanouissement de la vôtre : quelques détente une vie liturgique authentique, une atmosphère de chaude affe tion fraternelle et de confiance... Donnez-leur tout cela sa hésiter. Laissez-les aussi préférer la lecture de saint Paul à cel de Rodriguez ou de Louis de Grenade, voire de l'*Imitation Jésus-Christ*. Plus tard aussi, quand ils seront devenus vos co laborateurs actifs, ne leur imposez pas de suivre en tout v méthodes d'éducation et d'apostolat. Guidez-les, mais laissez-le de l'initiative : ils sentent mieux que vous sur certains points l besoins de l'heure.

Vous n'êtes pas religieux ou religieuse, mais grand-père ou
and'mère. Plus qu'en aucune autre situation vous devez être
lien.

Vous êtes le témoin et le gardien des traditions d'honneur et
vertu de vos ancêtres. Incarnez ces traditions en tout votre
e et par votre exemple rendez-les aimables. Rappelez les
ands souvenirs de votre famille; faites revivre ses grands dis-
rus et que le respect et l'amour que vous leur portez rattache
eux votre descendance.

De vous dépend aussi pour une large part la persistance de
nion familiale. Que votre maison demeure un centre; que vos
fants, sans y être amenés par aucune contrainte, aiment à s'y
nir. Et pour cela demeurez très accueillant.

Vous n'avez pas autorité directe sur vos petits-enfants. A leur
ard demeurez toujours au second plan, tout en sachant vous
re respecter. Complétez doucement au besoin l'éducation que
r donnent leurs parents, mais sans jamais critiquer devant
x les décisions de ceux-ci. Acceptez qu'on vous les confie quel-
efois et supportez alors leur perpétuelle agitation.

Intéressez-vous aux travaux de vos gendres, aux soucis de vos
is, aux succès de vos petits-fils, aux rêves de vos petites-filles.
rtagez leurs joies, partagez surtout leurs peines, et s'ils vien-
nt un jour vous faire confidence d'une faiblesse ou d'une mi-
e de leur âme, écoutez-les avec indulgence, redonnez-leur cou-
ge et aidez-les à se relever.

Sachez vieillir. Sauf si votre profession vous en fait une néces-
é, ne cherchez pas à paraître plus jeune que vous ne l'êtes.
s vieilles coquettes sont ridicules et plus encore les vieux beaux.
ez seulement jusqu'à la fin le souci d'une mise seyante, par
arité pour votre entourage.

Grand'mère, soyez prête à assister vos filles et vos brus dans
périodes difficiles de leur vie, fatigues, maladies, maternités
uvelles. Dépouillez-vous aussi assez tôt de vos bijoux pour
'elles ou au moins vos petites-filles puissent s'en parer en leur
nesse. Quel plus bel emploi pourriez-vous en faire?

III. — GRACES INTIMES

Dieu, qui aime les enfants parce qu'ils sont petits, a une pr
dilection pour les vieillards parce qu'ils sont faibles. Il le
offre d'abondantes grâces et, s'ils y sont fidèles, fait de leur v
fléchissante une vie montante. Bien entendu, pour progresse
ainsi en nos dernières années, il nous faut loyauté et prièr
Dieu même alors a trop le respect de notre liberté pour s'in
poser, mais il frappe plus fort à la porte de notre cœur. Comm
au soir de Pâques le Christ se fit le compagnon de route d
deux disciples d'Emmaüs, ainsi en ce soir de notre vie se fai
il le nôtre. Comme il se pencha sur leurs hésitations, leur tri
tesse et leur découragement, ainsi se penche-t-il sur les nôtres
Comme il les instruisit du vrai sens des Écritures, ainsi travaill
t-il à nous éclairer, à nous réconforter, à réchauffer notre cœu
Comme il demeura avec eux, ainsi demeure-t-il avec nous.

Le progrès spirituel que nous sommes ainsi appelés à réalise
a deux faces : le détachement du monde et le sens de l'éternit

Détachement du monde.

Le monde passe; pour nous il est déjà passé. Notre santé s'al
tère, nos forces diminuent, notre activité se réduit, l'autorit
nous échappe, nos compagnons de jeunesse disparaissent e
autour de nous se fait la solitude. Cette diminution et cet isole
ment favorisent nos réflexions.

Peut-être n'avons-nous jamais connu Dieu : élevés sans reli
gion, l'activité de notre vie nous a caché ce vide. Peut-être
élevés chrétiennement, avons-nous dans la griserie de nos ving
ans abandonné la pratique religieuse ou même, nous le croyon
du moins, perdu la foi. Voici que maintenant nous avons d
loisir et que notre vie terrestre est près de s'achever. Posons-nou
ou reposons-nous le problème religieux. La mort sera-t-elle vra

nt pour nous la fin de tout? Sommes-nous sûrs que Dieu xiste pas? L'Église catholique n'est-elle pas la vérité? Le rist est-il un imposteur? Étudions sérieusement toutes ces estions : elles en valent la peine. Et joignons à cette étude une ère : « Mon Dieu, si vous existez, donnez-moi la lumière. » Peut-être, tout en restant chrétiens, nous sommes-nous contés d'une religion toute extérieure et avons-nous en réalité u uniquement pour les biens de la terre. Or maintenant ceux-nous échappent. Que nous en reste-il? Que nous en restera-t-il nain? Ne sommes-nous point faits pour un bonheur plus ble?

Ainsi sommes-nous amenés à juger le monde et à nous déta-r de lui.

ugeons-nous en même temps nous-mêmes. Reconnaissons les tes graves de notre vie, s'il y en a eu, et, en tout cas, ce d trouble que nous portons en nous et la poussière qui ternit sque toutes nos bonnes actions. Ne cherchons pas à biaiser c notre conscience.

Regrettons tous ces péchés. D'un repentir vrai, sincère et plein confiance en la miséricorde du Seigneur. Quelles qu'aient été s misères, son pardon, d'avance, nous est acquis. Pour nous convaincre relisons en saint Luc la parabole de l'enfant pro-ue : « *Un homme avait deux fils. Et le plus jeune dit à son e : père, donne-moi la part de fortune qui me revient. Et il r partagea son bien...* » Méditons ce mot du Christ, déconcer-t pour notre courte sagesse : « *Il y a plus de joie dans le ciel ur un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes n'ont pas besoin de pénitence.* »

En toutes choses, ainsi, mettons toute notre confiance en u.

Nous sentons notre pauvreté. Tant d'années passées ici-bas, l de grâces reçues, et de si pauvres réponses! Nos mains sont es. Dieu, gratuitement, nous comblera de ses richesses.

Nous sentons notre faiblesse. Notre corps se dérobe à nos vou-rs et nous refuse ses services. Dieu est notre force et ne nous ndonnera jamais.

Nous sentons notre impuissance à faire le bien, notre igno-

rance même du bien à faire. Dieu sait tout, Dieu peut tout, D
nous aime.

Nous souffrons. « *Mais nos afflictions produiront pour no
au delà de toute mesure, un poids éternel de gloire* » (2 Cor.,
17).

Sens de l'éternité.

De cette éternité les promesses sont merveilleuses. C'est, p
delà la mort,

une vie sans déclin et sans séparation,

la vision et la possession de Dieu,

la conscience de notre union au Christ,

l'entrée dans l'extase d'amour qui lie entre elles les tr
Personnes divines,

une gloire où nos corps eux-mêmes, maintenant sans beau
infirmes et douloureux, trouveront un jour l'éclat radieux d'u
perpétuelle jeunesse.

Ce bonheur est maintenant tout proche. Tout proche est
jour où le Christ viendra nous prendre pour nous y faire entr
et la diminution de nos forces est le signe avant-coureur de
venue.

Vivons en cette espérance. Établissons-nous en cette atten
Une attente très ferme.

Et en même temps très humble.

A vingt ans, nous avons pu croire en nos propres forces po
faire notre bonheur; maintenant nous ne le pouvons plus.
nous savons bien que l'avenir superbe qui nous est promis se
un pur don de la bonté divine et que nous n'avons rien fait,
réalité, qui pût nous le mériter.

En cette humilité devenons plus doux et plus indulgents a
autres.

En cette humilité sentons le besoin de prier davantage.

Notre activité diminuée nous laisse plus de temps et plus
liberté d'esprit pour la prière. Profitons-en.

Tant que nous le pouvons, assistons souvent à la messe. Co

mémoration de la pâque du Christ, elle a pour nous, à la veille e notre passage à Dieu, une valeur spéciale. En union avec le alvaire, offrons-y les derniers jours de notre vie terrestre, nos ouffrances et notre mort. Demandons la patience de supporter os maux.

Puis, en toute notre journée, faisons de la prière une atmos-hère où baigne notre âme pacifiée. Prions pour nous; prions our le monde, assurés que par là nous le servons utilement ncore; louons et adorons Dieu en union avec les bienheureux du iel.

Soyons ainsi toujours prêts à recevoir le Christ, lorsqu'il vien-ra nous chercher. Nous ne savons ni le jour ni l'heure, et sa enue, soudaine comme celle d'un voleur, nous surprendra tou-ours. Il a pris soin lui-même de nous en avertir [12].

Malgré notre horreur naturelle de la mort, n'en redoutons as les déchirements : ils nous aidera lui-même à les faire. egardons-la comme la route par où il nous mènera en notre ernité bienheureuse; confions-nous à lui pour en fixer à son ré la date; souhaitons, s'il lui plaît, qu'elle ne tarde pas trop d'avance remettons notre esprit entre ses mains.

Ainsi demeurerons-nous en paix.

Et par la grâce divine, la joie grandira-t-elle peut-être douce-ent en notre cœur et y dominera-t-elle tout autre sentiment.

Car notre attente de la venue du Christ ne peut plus être lon-ue.

Bientôt sera la réalisation de nos longs espoirs.

---

12. « *Soyez prêts, car vous ne savez à quelle heure le Fils de l'homme it venir* » (Lc, 12, 40; et passages parallèles de Marc et de Matthieu). Sur devoir de nous tenir toujours prêts, méditons aussi la parabole des vierges udentes et des vierges imprudentes : « *Le royaume des cieux sera sembla-e à dix vierges qui prirent leurs lampes et sortirent à la rencontre de l'é-oux...* » (Mat., 25). — En vertu de cet avertissement, convenons d'avance ec notre confesseur ou un ami sûr qu'on devra nous administrer l'extrême-nction dès que nous en aurons le droit, c'est-à-dire dès que nous serons de ands malades, et affirmons que cela ne nous effrayera nullement. Beau-up de bons chrétiens, de prêtres ou de religieux même meurent privés du cours de ce sacrement pour avoir négligé cette précaution.

Bientôt la possession après les longs désirs.
Bientôt la rencontre après la longue recherche.
Tout s'en va, mais Dieu vient.
Venez, Seigneur Jésus, venez!

Ainsi vieillit Notre-Dame, témoin du mystère de l'Incarnation pour l'Église naissante, jusqu'au jour où l'Amour divin détacha son âme de son corps et la porta au paradis.

Ainsi vieillit saint Jean. Les autres apôtres étaient morts. Lui demeurait, témoin de la vie du Christ pour l'Église grandissante. Il lui donna dans l'Apocalypse un message d'espérance. Il la fit pénétrer plus avant, dans son Évangile et ses Épîtres, dans le mystère de la vie divine. Enfin, presque centenaire, unissant en sa tendresse Dieu et ses frères, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Ainsi, au cours des siècles, vieillirent tant de chrétiens fidèles. Qu'ils soient nos modèles.

Fr. J. Perinelle, O. P.

La Vieillesse est un Avent

Vieillir étant le seul procédé que les hommes aient trouvé jusqu'ici pour ne pas mourir, la vieillesse apparaît à beaucoup, malgré ses inconvénients, comme éminemment désirable. Quand nous voulons faire plaisir à quelqu'un, nous lui souhaitons une longue vie, c'est-à-e que nous lui souhaitons de devenir vieux. « *Ad multos nos* », disaient les Romains; et l'Ancien Testament est plein de ıhaits ou de promesses de ce genre. Pour ne citer qu'un exem-, le psaume 90 met dans la bouche du Seigneur, à l'adresse celui qui croit en son nom, ces paroles : « *Longitudine die-n replebo eum* — je le rassasierai de longs jours. »

L'Antiquité entourait le vieillard d'un grand respect. Le même ot grec « *Presbus* » s'employait pour désigner le vieillard, omme important et respectable, l'ambassadeur choisi pour e négociation en raison de son expérience. De ce mot nous ons dérivé non seulement « prêtre » et « presbytère », mais ssi « presbyte », pour désigner une déformation de la vue ısée par l'âge, déformation à la suite de laquelle on voit mieux loin que de près. N'y a-t-il pas là un symbole? Du haut de ses is quarts de siècle, la vue du vieillard s'étend plus loin. Il t les choses de plus haut. Il acquiert ainsi — c'était du moins ›inion des anciens — une pondération et une indulgence qui, ntes à son expérience, lui permettent de donner des avis par-ılièrement autorisés.

l nous appartient, mes chers contemporains, de justifier ce

jugement favorable et de ne pas nous ranger dans la catégor haïssable — mais moins nombreuse, après tout, qu'on ne le c parfois — des vieillards grincheux, « *laudatores temporis acti* dont la principale préoccupation semble être de soigner leu rhumatismes et d'éviter les courants d'air.

Mais nous avons à faire davantage : nous avons à utiliser mieux, pour notre profit spirituel, les années de grâce qui no sont accordées au delà du terme moyen de la vie humaine.

Le vieillard, dit-on souvent, vit de souvenirs. C'est une nou riture peu substantielle. On lui prête aussi, volontiers, plus regrets que d'espérances, ce qui ne saurait s'appliquer au chr tien conscient de ses fins dernières. Mais entre les souvenirs, q sont notre passé, et les espérances qui sont notre avenir, il y des devoirs qui sont notre présent.

Essayons de préciser ces devoirs.

Chacun sait que le diable, devenu vieux, se fait ermite. Quan commence à se profiler l'ombre de la mort, qui viendra comm un voleur, on comprend mieux cette inscription qui figure s le cadran solaire d'un village des Alpes : « Il est plus tard q vous ne pensez. » Même l'incroyant se met alors à penser à l'a delà. Au fond, bien peu d'hommes ne croient absolument à rie ou plutôt ne croient qu'au néant qui, d'après eux, suivra leur mo La plupart se demandent involontairement ce qui arrivera à moment. Un jour, à New-York, j'ai vu sur un foyer destiné au marins une immense banderole portant ces mots : « Où alle vous passer votre éternité? » Cette question est posée à chacu de nous — inexorablement posée.

Même pour ceux qui n'ont pas été des « diables », l'approc de l'échéance fatale incite à la réflexion. Nous savons qu'a moment de notre mort nos péchés passés nous apparaîtront so un tout autre jour qu'au moment où nous les avons commi Plus de circonstances atténuantes, plus de mauvaises excuses le tableau sera effrayant. Comme le dit Bernanos, « le premi regard du juge, au delà de la mort, fera voler en éclats ce pe sonnage d'artifice et de fraude... dont nous sommes nous-mêm dupes aussi souvent qu'autrui » — et ce personnage, c'est not propre individu. Eh bien ! à mesure que nous avançons en âg

processus de cette découverte s'accomplit peu à peu et nous cablerait si, en face de la conscience grandissante de nos fau-s, nous ne pouvions placer une confiance grandissante en la iséricorde divine.

Cette miséricorde divine, il faut la mériter. Nous avons donc progresser spirituellement, et cela nous est toujours possible nt que le Seigneur nous accorde les moyens psychologiques cessaires. Il n'est jamais trop tard, ni pour nous repentir — ppelons-nous le bon Larron — ni pour travailler à notre sanc-ication — nous savons que l'ouvrier de la dernière heure evra le même salaire que celui de la première, car il n'y a 'une même récompense pour tous les élus. L'immense amour Dieu pour ses créatures nous y aidera. Saint Augustin nous crit cet amour dans une de ses *Méditations*; s'adressant à Dieu, dit : « Si je fais pénitence, vous me pardonnez; si je retourne vous, vous me recevez; si je diffère de m'approcher de vous, us me donnez des preuves de votre patience; vous me rappelez sque je m'éloigne de vous; vous m'attirez lorsque je vous iste; vous m'attendez lorsque je tarde trop à venir et vous embrassez lorsque jej reviens à vous. »

l doit nous être d'autant plus facile de nous occuper de notre e que nous disposons de loisirs accrus. Que nous soyons re-ités ou non, l'âge limite forcément nos occupations temporel-. Nous avons ainsi plus de temps pour penser à Dieu, pour us recueillir, pour méditer. La possibilité nous est offerte pprofondir notre religion, que nous connaissons souvent si parfaitement. Nous pouvons assister à des offices auxquels, qu'ici, nous étions demeurés étrangers. Nous pouvons décou-r les richesses insoupçonnées de la liturgie — beaucoup seront t surpris de ce qu'ils apprendront ainsi.

n jetant un regard en arrière sur notre vie passée, nous nous nanderons si nous avons fait fructifier pour la gloire de Dieu « talents » qu'il nous a confiés, ou si nous les avons utilisés quement pour notre propre avantage. Nous nous dirons peut-e : je n'ai fait de mal à personne. Oui, mais avons-nous fait

du bien? Avons-nous satisfait à toutes les exigences de la cha
chrétienne vis-à-vis du prochain — partie intégrante du prem
et plus grand commandement donné par le Christ? Et n
nous apercevrons peut-être que nous avons plus ou moins li
ralement distribué des secours et subventionné des œuvres, m
que nous ne nous sommes pas donnés nous-mêmes, que n
n'avons pas payé de notre personne. Nous n'en avons pas eu
temps? Maintenant rien ne nous en empêche, c'est le mom
de réparer ce qui est réparable. Le contact personnel avec
malheur et la misère, par les Conférences de Saint-Vincent-
Paul ou d'autres œuvres analogues, nous donnera la joie de p
pager l'amour du Christ et nous fera souvent connaître, cl
les malheureux, des âmes plus belles que la nôtre — salut
sujet de méditation. Et s'il arrive que nous soyons éprouvés
le chagrin, l'exercice de la charité sera le meilleur antid
Rappelons-nous ce mot d'un poète : « Mets une bonne actio
côté de ta tristesse, elle la dévorera. »

Vous allez me dire sans doute que la vieillesse amène avec
des infirmités et des souffrances qui constituent autant d'ob
cles à notre sanctification. Est-il bien sûr que ce soient des o
tacles? Et ces obstacles ne sont-ils pas en réalité des chemi
comme le disait le P. Sertillanges. Comprendre le sens de
souffrance est la grande tâche et doit être la grande conqu
de la vieillesse. La souffrance, c'est notre croix, que nous dev
porter comme notre Sauveur a porté la sienne, et en union a
lui. Se révolter contre la croix, chercher à la rejeter est inu
et n'aboutit qu'à nous écorcher l'épaule et à rendre notre f
deau plus pesant. L'accepter avec philosophie comme un n
inévitable est déjà mieux, mais ne porte pas non plus de fr
De négative, il faut rendre la souffrance positive, s'en faire
mérite par une humble acceptation, un filial abandon à la volo
de Dieu. Un religieux qui souffrait beaucoup me dit un jou
« Dieu est bon, il nous envoie la monnaie pour payer notre ent
au ciel. » Au Grand Livre de notre Dette privée, où s'inscriv
nos actions, nous savons, hélas! qu'il y a beaucoup d'écritu
à notre débit et bien peu à notre crédit. Voilà l'occasion
tâcher de niveler un peu les deux colonnes.

Enfin, il faut nous familiariser avec l'idée de la mort. Elle ne oit plus être pour nous un spectre horrible, comme pour le ûcheron de La Fontaine. Comprenons qu'elle n'est pas une nnemie qui nous guette, mais une bonne conseillère que nous evons écouter. Pour une âme simplifiée, purifiée, sublimée, elle rendra son véritable sens et apparaîtra comme un examen de assage auquel il faut se préparer avec soin, sans impatience i fébrilité.

Mieux encore : puisque le Dieu terrible de l'Ancien Testament t devenu le Dieu d'amour de la Nouvelle Alliance; puisque, ndis que saint Jean-Baptiste ne parle que de pénitence, saint an l'apôtre, le disciple que Jésus aimait, ne parle dans son vangile que de charité, pénétrons-nous du message d'amour que Christ nous a laissé. Dieu, qui nous a aimés le premier, nous mande de l'aimer à notre tour. Même, et surtout, si nous ons conscience de ne pas l'aimer autant que nous le voudrions, isons de notre mort une oblation volontaire, un acte d'amour vers lui.

Heureux ceux qui, à la suite de circonstances fortuites ou événements douloureux, ont la liberté et la possibilité de faire vantage : de consacrer au service exclusif de Dieu les restes une vie qui, étant déjà longue, ne peut plus l'être encore beauup. Certes, c'est un bien médiocre sacrifice que l'offrande ainsi te au Seigneur, comparé à celui des jeunes, quand ils renonnt à tout ce que la vie du monde peut leur apporter de joies légines; mais le Seigneur est si paternel que même cette pauvre rande lui est acceptable.

Pour me résumer, je dirais volontiers, vieillards, mes frères, e la vieillesse est un Avent. L'Avent liturgique exprime un oir et se termine par une naissance. Toutes les prophéties oliques respirent l'immense espérance messianique. Notre épote si troublée, si pleine de drames effroyables et de lourdes occupations d'avenir est particulièrement propre à nous faire nprendre les espérances des Juifs, espérances qui, par une connaissance complète du rôle du Messie, se situaient sur le

plan temporel. Nous qui savons que le Messie est venu, et qu
son royaume n'est pas de ce monde; nous qui le possédons dé
dans l'Eucharistie, nous l'espérons cependant encore parce qu
nous ne serons pleinement satisfaits que quand nous le contempl
rons autrement que sous des voiles. Ce moment est proche po
les vieillards : « *Prope es tu, Domine.* » Que nos cœurs se go
flent de cet espoir magnifique.

L'Avent liturgique se termine par la naissance du Christ. No
Avent personnel doit également se terminer par une naissanc
Comment cela ?

Dans sa conversation nocturne avec Nicodème, Jésus lui
que l'homme, pour voir le Royaume de Dieu, doit renaître u
seconde fois. Nicodème, surpris, demande comment un enfa
peut retourner dans le sein de sa mère. Question enfantine
c'est le cas de le dire — et qui vaut à son auteur de voir s
nom employé encore aujourd'hui familièrement pour désigi
un homme lent à comprendre. La deuxième naissance dont pa
le Christ, c'est notre baptême, par lequel nous entrons dans
vie chrétienne et sommes incorporés à l'Église. Dans ce se
chacun de nous doit être *re-natus*, re-né. Combien de chrétie
portant le prénom de René se doutent-ils de sa belle signifi
tion ?

Mais cette deuxième naissance n'est pas la dernière : il en fa
une troisième, et cette troisième, c'est notre mort. Ouvrons,
effet, le Martyrologe : nous y verrons que l'Église célèbre
Natalitia des martyrs. Il ne s'agit pas du jour de leur naissan
qui d'ailleurs est presque toujours inconnu, mais de celui c
par le sacrifice de leur vie, ils sont nés à l'éternelle béatitude,
notre véritable vie, notre vie définitive, dont notre existence t
restre n'est que le pâle prélude.

De sorte que notre vie chrétienne est, en réalité, le parcou
de notre seconde à notre troisième naissance. Notre mort phy
que nous apparaît ainsi, non comme une fin, mais comme
commencement. Un commencement plein de promesses, pl
des promesses du Christ à ceux qui lui sont fidèles. Bien pl
si nous sommes vraiment fidèles, si nous avons conscience
marcher sans défaillance dans la voie qui nous est trac

s aurons le sentiment d'une véritable certitude qui nous nera une paix et une sérénité intérieures que rien autre au nde ne peut nous procurer et que rien au monde ne peut s enlever.

lors c'est avec une inébranlable confiance que nous dirons que jour : Seigneur, c'est peut-être aujourd'hui que vous le dessein de m'appeler à la vie éternelle — « *paratus sum on sum turbatus* » — je suis prêt et ne suis pas troublé, je ets mon âme entre vos mains.

A. Masson.

Les Petits Frères des Pauvres

Avec cette guerre, la baisse rapide du pouvoir d'achat en France a terriblement bouleversé les conditions de vie de ceux qui, ayant toujours travaillé, avaient mis de côté des économies pour leurs vieux jours. Ces économies ont fondu comme neige au soleil. Les vieux jours arrivent : il ne reste rien.

Les économies sont remplacées, pas toujours, par l'aide de l'État.

Mensuellement :

Le plus grand nombre reçoit :

L'allocation aux Vieux Travailleurs, soit : 3.500 francs.

Pour beaucoup d'autres :

L'assistance obligatoire ou 1.600 francs.

L'aide aux économiquement faibles : 1.600 francs.

Certains vieux étrangers, dont beaucoup habitent la France depuis des dizaines d'années, ne reçoivent que 700 francs par mois ou ne reçoivent rien. Il leur équilibrer un budget avec sommes, payer : loyer, gaz, tricité, charbon. Il ne leur pas grand'chose pour mang

Le but premier des Petits res est de leur épargner « goisse de vivre » qui étreint grand nombre d'entre eux.

« Avec vous on est sûr d pas mourir de faim », disa un Petit Frère une ancienne riste de quatre-vingt-trois an elle ajoutait : « Voyez-vous, qu'à ce que je vous connaiss dormais très mal, parce qu nuit, quand je me réveillai faisais des calculs pour équili mon budget, et que, n'y arri pas, je ne pouvais me rendor depuis que je vous connais, me réveille la nuit, je me dors. »

Quelle que soit la situation vieillards, ce qui les caractéri peu près tous, c'est qu'ils lent mourir « chez eux » ont une nette terreur de l'

. Certains vieillards dont l'é-
pourrait être amélioré par
e opération préfèrent souffrir
ez eux que d'aller « mourir à
ôpital ». Quel que soit le ca-
e qui les entoure, c'est leur ca-
, c'est là qu'ils ont souffert ou
heureux, c'est là souvent que
ait un être cher qui n'est plus;
st là, chez eux, qu'ils veulent
urir.

C'est donc chez eux, ayant un
pect infini de leurs désirs, que
Petits Frères ont décidé de
servir.

C'est parce que chaque jour
êtres terminent leur vie,
ls, pauvres et sans espérance
e quelques hommes se sont
nis pour secourir la très gran-
détresse de ces vieillards et
r apporter un peu de la joie
ils ne connaissent plus. En
enant les « Petits Frères des
vres » il ont résolu de don-
une partie de leur vie ou
me leur vie entière pour ser-
le Christ dans ses pauvres.

ncouragés, accueillis et logés
l'abbé Audoin, curé de Saint-
broise, ils ont commencé à
ues 1946 en prenant en charge
trentaine de vieillards. Ils
ent trois. Aujourd'hui ils sont
s de trente et s'occupent de
s cents vieillards dont la plus
nde partie dans le XI^e^ et le
arrondissement, mais aussi
s tout Paris. Pourtant ces
lards sont tous servis à domi-

es Petits Frères (quand ils parlent d'eux ils ne disent que les Petits Frères) apportent à la plupart de ces vieillards de deux à six repas chauds à domicile par semaine, suivant les cas. Ces repas sont copieux. Les menus sont étudiés soigneusement afin d'être à la fois nutritifs et agréables à ceux qui les reçoivent. Il y a toujours : une entrée ou fromage, un plat de viande, un plat de légumes et un dessert.

Pour ceux qui habitent les quartiers éloignés, les repas sont remplacés par des colis hebdomadaires ou mensuels.

Les Petits Frères s'occupent, par ailleurs, de leurs démarches, défendent leurs faibles droits, tâchent de faire les travaux et réparations, remettent à neuf les intérieurs trop poussiéreux, envoient à la campagne pendant l'été ceux qui en ont le plus besoin. Trois Petits Frères médecins les soignent chez eux ou les font hospitaliser, avec beaucoup de mal, si c'est indispensable.

D'une manière générale, les Petits Frères essayent d'apporter à chacun ce dont il a besoin. Les pauvres étant le Christ, il n'y a rien de trop beau pour eux.

La veille de Noël au soir, les Petits Frères leur apportent un réveillon : aspic de foie gras, dinde rôtie aux marrons, bûche de Noël et un beau colis composé d'une quinzaine de denrées rares et appréciées des vieillards (riz, sucre, café, chocolat, lait concentré, gâteaux, bonbons, fruits

secs, conserves, etc.), plus un objet vestimentaire.

L'an dernier, on avait signalé peu avant Noël une « nouvelle ».

Les Petits Frères décidèrent d'y aller pour la première fois le 24 décembre. Comme le colis et le réveillon sont volumineux et que ce jour-là il y a terriblement à faire, un Petit Frère va d'abord porter le repas et trouve la vieille dame déjà couchée. Un peu plus tard, un autre Petit Frère part avec le colis et trouve la vieille dame ahurie mangeant les marrons parce que « la viande (c'est le Petit Frère qui lui apprend que c'est de la dinde), elle la mangera le lendemain ». Elle lui demande qu'est-ce qui se passe, et pourquoi on lui apporte tout cela. Le Petit Frère lui dit : « C'est Noël. — Noël ! Ah ! je ne savais pas. » Et elle ajoute : « Quatre-vingt-cinq ans de ma vie j'ai attendu pour voir une chose pareille ! »

C'est aussi parce qu'il n'y a rien de trop beau pour « Eux » — pour Lui — que l'an dernier les Petits Frères, ayant appris qu'un de leurs ménages : quatre-vingt-un et quatre-vingt-six ans, fêtait, quatre jours plus tard, ses noces de diamant, décidèrent d'apporter non seulement le festin — normal en un tel jour —, non seulement une belle corbeille de roses rouges, mais aussi à madame M. une petite broche en diamant, puisque ce serait le souvenir le plus approprié de ses « noces de diamant ». Des an des Petits Frères ont fait u quête spéciale à cet occasion, joaillier généreux a fourni des p tits diamants au prix d'ava guerre, s'est levé deux heu plus tôt chaque matin pour e cuter sa broche (deux cœurs e lacés) pour qu'elle soit pr au jour voulu. La quête a r porté cinq mille francs de p que n'a coûté la broche. Le meux jour venu, après av donné, le matin, la corbeille roses rouges à la sortie de messe anniversaire, trois Pe Frères triomphants arrivèrent v midi chez les heureux époux porter le festin, la broche de mants et bien entendu les c mille francs.

Un an a passé, monsieur vient de tomber, il s'est cassé col du fémur; hôpital, opérati il est mort deux jours après. des trois Petits Frères qui avai apporté un an avant les cade des noces de diamants était abs de Paris lors du décès de m sieur M. Dès son retour, il précipita chez sa veuve. Cell tomba dans ses bras et lui dit parlant de son mari : « Oh ! pauvre petit », puis après moment elle lui dit : « Vous r pelez-vous les cinq mille fra que vous m'aviez apporté p nos noces de diamants, je n'a jamais voulu y toucher. Ils servi pour l'enterrement et le metière. »

Les Petits Frères veulent av

ıt rendre témoignage d'amour, c'est pourquoi ils ont pris saint ançois d'Assise comme saint tron. Ils reçoivent d'ailleurs leurs vieux amis des « mots ımour merveilleux ». Un jour, n d'entre eux était chez une cienne couturière de quatre-ıgt-neuf ans qui a sujet de se ıindre, car elle est sourde et esque aveugle. C'était en no-nbre, il pleuvait, il faisait id; à l'arrivée du Petit Frère, e lui dit : « Oh ! ça ne va pas, ne va pas du tout avec un ıps pareil. Je ne peux plus du ıt travailler, moi qui aimais ıt travailler, et puis, ne pas en-ıdre ! Oh ! que je suis donc lheureuse ! » Et tout d'un ıp elle s'arrête net, met sa in sur le bras du Petit Frère lui dit : « Oh ! mon petit, nment est-ce que je peux dire e chose pareille ! Vous êtes là le soleil inonde ma pièce. » En août dernier, une femme avait perdu son mari récem-nt et qui avait eu deux opéra-ıs ce printemps avait écrit aux its Frères qu'elle était épui-leur demandant s'ils pour-ent lui permettre d'aller dans petit hôtel au bord de la mer s amis lui prenant un prix très). Ceux-ci lui répondirent aus-t évidemment et lui envoyè-t les quinze mille francs néces-es au séjour et au voyage. Ils ırent d'elle la lettre suivante : e voudrais que vous me croyiez je vous dis que votre lettre, tout intérêt mis à part, a été pour moi une immense consolation. Ce chapitre 13 de la Première aux Corinthiens, que je ne peux jamais relire sans un certain petit spasme d'émotion, est devenu pour moi une réalité vivante et si proche. Je ne peux pas vous dire « merci », car ce mot ne me semble pas avoir beaucoup de rapport avec ce que j'ai ressenti en lisant vos lignes, et je ne trouve aucun autre mot pour le remplacer. Peut-être n'en existe-t-il pas. Je garderai donc cette lettre, et lorsque je sentirai à nouveau une de ces bouffées de désespoir qui me plongent dans un noir sans issue, je la relirai. »

Depuis la châtelaine ruinée jusqu'au vieil artisan, en passant par les grands dignitaires des cours défuntes, la marchande retirée de persil à la sauvette, les Marie-Madeleine fanées ou le vieux sauveteur en mer, les Petits Frères ont une gamme variée qui fait très « vieille Europe contemporaine », quoique la très grande majorité se compose de Français. Les Petits Frères ne s'occupent, bien entendu, ni de la nationalité ni de la religion de ceux vers qui ils vont. Le seul titre de noblesse qu'ils demandent — et il est international — est la Pauvreté.

Bien entendu, ils la servent sans contre-partie aucune, par amour d'elle et de ceux qu'elle honore.

Les Petits Frères, eux, viennent de tous les horizons sociaux; qu'ils soient ouvriers, professeurs de philo, gars de la S.N.C.F. ou que leurs aïeux aient chevauché avec Godefroy de Bouillon, le même lien les unit fraternellement, plus fraternellement de jour en jour : le service des pauvres, l'amour des pauvres.

L'un est venu parce qu'on lui a dit : « Vas-y, c'est sympa »; un autre parce que c'est le devoir; un troisième parce qu'il croyait au marxisme, que la charité catholique désintéressée, ça n'existait pas, qu'étonné il a dit : « Maintenant je me tairai », est parti et est revenu trois mois plus tard en disant : « Donnez-moi la tournée la plus longue et la plus dure »; un quatrième parce qu'il adore bricoler chez les autres.

Tous s'y sont mis avec plus ou moins d'ardeur, puis un beau jour, différent pour tous et chaque fois un visage différent, Il leur est apparu.

Comme le disait un jour un Petit Frère qui venait déjà depuis deux ans, et la première année assez rarement : « Oui, moi, c'est depuis un an environ que je suis mordu. »

Ils donnent le temps qu'ils peuvent. La plupart viennent deux ou trois fois par semaine servir les repas.

Quelques-uns ont tout quitté pour se consacrer entièrement au service des vieillards. C'est un jeune ouvrier de dix-neuf ans q a quitté son métier de typogr phe pour fonder la filiale des P tits Frères à Casablanca, par que, « après tout, c'est plus int ressant de s'occuper des pauvr de Dieu que de faire tourner u machine ». Et il l'a si rondeme mise en marche qu'un an pl tard il y avait cent vieillar régulièrement pris en charge Casa.

On ne demande aux apprent Petits Frères que d'avoir la ch rité dans le cœur et de bien se vir les vieillards, car c'est pr gressivement (comme le disa l'un d'entre eux, un jour : « L vieux, je ne puis plus m'en pa ser. ») qu'ils entrent dans la f mille des Petits Frères.

Le premier vœu qu'on suggèr s'il le veut, au Petit Frère q s'est consacré entièrement au se vice des pauvres, est le vœu d charité [1]. Le service des pauvr est exigeant. Pourquoi s'en étor ner ? Les pauvres sont les ma tres et les Petits Frères les se viteurs. Les vieillards ont pr l'habitude de ce que l'un d'eu appelait : les repas du bon Die Il ne peut pas être question d ne pas continuer ce qui a é commencé, et cela nécessite d

1. Il ne s'agit pas de l'acte int rieur de charité qui ne peut fai l'objet d'un vœu, étant la fin de to les vœux, mais des actes extérieurs ici précisément du service des pa vres. — N.D.L.R.

nuels efforts. Les Petits Frè-
nt un budget annuel de plu-
s millions (les seules jour-
de Noël et de Pâques coû-
un million). Il faut les trou-
et ceci est aussi le sujet
erpétuelles recherches. Avec
de Dieu ils y sont arrivés
'ont encore jamais refusé
nne.
mment refuserait-on quand
ive — et c'est une histoire
te — une femme envoyée
'assistante sociale de la mai-
rie et qui leur dit : « Je n'ai rien, ne touche rien, la mairie établit mon dossier. Je travaillais, mon ami travaillait; il est mort, je suis malade, je ne peux plus travailler, je suis seule au monde. »

Que peut faire d'autre le Petit Frère que de prendre ses mains dans les siennes et de lui dire avec toute la tendresse possible : « Mais non, madame, vous n'êtes pas seule au monde ! »

ARMAND MARQUISET.

Le Christ et la vie intérieure de saint Thoma

SAPIENTIA, *caritas*, *pax* : sagesse, charité, paix. Les actes
procès de canonisation de saint Thomas d'Aquin, a
bien que ses écrits, font vivement ressortir ces ve
comme les traits essentiels de sa vie intérieure. Au f
le plus intime de cette âme et de ce caractère brill
doux éclat, paisible et profond, de la sagesse, de l'amour et
la paix de Jésus-Christ lui-même. Nous ne pouvons avoir
compréhension profonde de la vie intérieure de saint Thor
comme de celle des autres saints, que si nous la saisissons d
son rapport intime, de vie et d'amour, avec Jésus-Christ. G
laume de Tocco a inséré dans sa vie de saint Thomas le r
bien connu de l'expérience mystique faite par le saint dan
chapelle de saint Nicolas en l'église des Dominicains, San Do
nico Maggiore, à Naples. Le sacristain, un frère convers nom
Dominique de Caserta, aperçoit saint Thomas en extase de

---

* Mgr Martin GRABMANN, mort en janvier 1949, était un des meilleurs
naisseurs du Moyen-Age, de la scolastique et du thomisme que notre t
ait produits. Il avait en même temps pour saint Thomas la plus fer
dévotion, qui s'exprime dans un petit livre qu'il publia en 1924 sur *L*
intérieure de saint Thomas d'Aquin (*Das Seelenleben des heiligen Th*
von Aquin, 3e éd., Fribourg-en-Suisse, Paulusverlag, 1949). Nous donnons
traduction du troisième chapitre : « Le Christ dans la vie intérieure de
Thomas d'Aquin ».

'image du Christ en croix; et il entend de la bouche du véné-
able crucifix ces mots : « Thomas, tu as bien parlé de moi, quelle
écompense attends-tu en retour? » Et il perçoit en même temps
a réponse du saint : « Nulle autre que toi, Seigneur. » Et Tocco
joute cette remarque : « Alors Thomas écrivait précisément la
roisième partie de la *Somme Théologique*, et il traitait de la
ort et de la résurrection du Christ. »

Le Christ est, pour saint Thomas, la source et l'essence de
oute sagesse. Aucun des grands théologiens du moyen âge n'a,
lus profondément que saint Thomas, parlé de l'infinie sagesse
ivine du Verbe éternel et de la sagesse de l'âme au Christ, hy-
ostatiquement unie au Verbe. Le chapitre 216 du *Compendium*
héologiae : « De la plénitude de la sagesse du Christ », ramasse
n une image lumineuse, avec une clarté et une profondeur iné-
alables, les exposés les plus détaillés des grandes œuvres théo-
ogiques sur l'activité du Christ. Dans l'Incarnation de Jésus-
hrist, Thomas considère et admire la grandeur de la sagesse
e Dieu, et, de toute l'énergie de sa pensée et de tout l'amour
e son cœur, il essaie de pénétrer la théologie de ce mystère.
e qu'il a écrit dans ses deux *Sommes* sur les convenances de
Incarnation est à la fois spéculation et contemplation, scolasti-
ue et mystique. Le magnifique exposé du chapitre 54 du IV^e^ li-
re de la *Somme contre les Gentils* commence par ces mots sortis
e l'expérience la plus personnelle du saint : « Qui considère
vec attention et piété les mystères de l'Incarnation y trouvera
ne profondeur de sagesse telle qu'elle dépasse toute connais-
ance humaine, selon le mot de l'Apôtre : « *Ce qui est folie de
ieu est plus sage que la sagesse des hommes* » (1 Cor., 1, 25).
ussi, à celui qui le considère avec piété, apparaissent de plus
n plus les admirables convenances (*rationes*) de ce mystère. »
Le Christ est pour saint Thomas la source de toute sagesse.
'union avec le Christ nous fait participer à sa sagesse et nous
end véritablement sages. Après avoir commenté ce passage de
Épître aux Colossiens (2, 3) : « *Dans le Christ sont cachés tous
s trésors de la sagesse et de la science* », Thomas conclut par
es conséquences pratiques : « Aussi on ne peut chercher la
agesse ailleurs que dans le Christ. S'il y avait un livre où se

trouvât contenue toute la sagesse, je ne devrais pas chercher autre chose qu'à connaître ce livre; ainsi nous ne devons pas chercher autre chose que le Christ. » Autant Thomas estimait les connaissances naturelles et profanes, au point de consacrer une grande partie de son activité littéraire à l'explication des écrits d'Aristote, autant il partageait peu la raideur et l'opposition à la philosophie et aux sciences humaines des théologiens étroits et inquiets, ses prédécesseurs et ses contemporains, autant par ailleurs il plaçait au-dessus de toute science et sagesse humaine la vérité que nous a révélée le Christ. Il écrit au début de son commentaire du *Credo* : « Aucun des philosophes qui ont vécu avant le Christ ne pouvait, avec tout l'effort de sa pensée, en savoir sur Dieu et sur les choses nécessaires à la vie éternelle, autant qu'après la venue de Jésus-Christ n'en sait par la foi une simple vieille femme. » Dans un sermon prononcé vers 1270 devant l'Université de Paris, il s'exprime en termes analogues : « Maintenant, une simple vieille femme en sait plus sur la foi qu'autrefois tous les philosophes. »

S'enfoncer dans l'humanité de Jésus-Christ est le chemin qui conduit à la connaissance de la divinité. Nous retrouvons vivante chez saint Thomas la pensée de saint Augustin : « *Per Christum hominem ad Christum Deum*[1]. » Dans son *Compendium Theologiae*, il écrit ces mots décisifs : « L'humanité du Christ est le chemin par lequel nous parvenons à la divinité » (ch. 2). C'est ici la pensée fondamentale de la mystique du Christ telle qu'Henri Suzo par exemple, dans son *Petit livre de la Sagesse*, la met dans la bouche de la Sagesse éternelle : « Si tu veux me contempler dans ma divinité incréée, tu dois apprendre à me connaître et à m'aimer dans les souffrances de mon humanité. » Dans son petit livre *De l'union à Dieu*[2] aussi bien que dans l'opuscule encore inédit, encore plus beau et plus profond, *De la lumière incréée*, le mystique bénédictin bavarois Jean de Castel, qui se meut tout à fait dans la pensée de saint Thomas, a pénétré, exprimé, senti

1. *In Joann.*, tr. 13; n. 4.

2. Mgr Grabmann a montré que ce petit livre, souvent attribué à saint Albert le Grand, est de Jean de Castel.

vec une particulière profondeur cette pensée que la lumière réée de l'humanité du Christ doit conduire notre âme, libérée ıtant que possible de toute attache terrestre, jusqu'à la con-mplation la plus haute qui soit accessible à l'homme, la con-mplation aimante et vivante de la lumière incréée de la divinité.

Pour saint Thomas, c'est particulièrement la croix du Seigneur ui a été la source de la sagesse, et aussi le foyer brûlant de amour pour Dieu et pour le Christ. Ici nous passons à une ıtre considération : le second trait de la vie intérieure de saint nomas, la charité, ne se peut comprendre que dans le don ı'il fait de lui-même au Christ. Connaissance et amour sont i étroitement liés.

La croix du Sauveur, écrit si bien A. Touron, fut son premier livre, le grand objet de ses méditations, la règle de toute sa vie. C'est au pied de la croix qu'il humilioit son esprit, pour mériter l'intelligence des mystères, et qu'il purifioit son cœur, pour se rendre capable de la recevoir. Là il apprenoit le secret d'entrer dans la vérité par la charité, et de rapporter toutes ses connoissances à celles de Jésus-Christ, de soi-même et de son salut. Là, ces distractions importunes, qui nous font si souvent gémir, ... n'interrompoient presque jamais cet heureux commerce, où son cœur se répandait en action de grâces, et où son âme, toujours attentive à la voix de Dieu, écoutoit dans le silence ce que la parole éternelle vouloit lui faire entendre. Cette divine sagesse, que l'Apôtre avoit apprise dans le troisième ciel, le Disciple bien-aimé sur la poitrine du Sauveur, saint Augustin dans les Écritures, saint Thomas l'apprenoit au pied du crucifix. Les playes de Jésus-Christ étoient les maîtres qu'il consultoit dans ses doutes et qu'il écoutoit dans ses difficultés... C'est de cette source qu'il tiroit les principes de sa science, l'abondance et la pureté de sa doctrine [3].

---

3. A. Touron, O. P., *La vie de saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1737, pp. 420-1. — Grabmann estime que Touron, dont le grand ouvrage repose sur une es large connaissance des sources, a plus exactement et plus profondément e personne décrit l'âme et le caractère du saint (*Das Seelenleben des hl. homas*, p. 10).

Dans la croix, saint Thomas apercevait « la perfection de tout la loi et tout l'art de bien vivre » (*In Ep. ad Gal.*, c. 6, lect. 4

La considération des mystères et des événements de la sain humanité de Jésus-Christ éveille aussi la piété et enflamm l'amour. De soi, continue le Docteur Angélique, la considératio de la divinité, avec tout ce qui se rapporte à elle, est souverain ment capable d'enflammer notre amour et d'exciter notre dév tion, parce que Dieu doit être aimé par-dessus tout. Mais faiblesse de l'esprit humain fait que, pour l'amour de Di comme pour la connaissance de la divinité, nous avons beso de trouver un appui et un guide dans les êtres qui tombent so les sens. Et c'est l'humanité de Jésus-Christ qui se présen d'abord à nos regards, comme le dit la Préface de Noël : *Ut du visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amore rapiamur*. Aussi, tout ce qui se rapporte à l'humanité de Jésu Christ est tout particulièrement capable de nous prendre po ainsi dire par la main, et de nous conduire à l'intimité de dévotion et de l'amour, bien que, de soi, le premier objet notre piété soit ce qui se rapporte immédiatement à la divini (II[a]-II[ae], q. 82, a. 3, ad 2).

C'est aussi en pénétrant dans l'âme très sainte de Jésus-Chri que saint Thomas a trouvé la paix de son âme à lui, paix q jaillit de l'imitation du Christ dans l'exercice harmonieux d vertus chrétiennes illuminées et réchauffées par l'amour. S commentaires scripturaires et les questions si profondes de *III[a] Pars*, qui traitent des mystères de la vie, de la souffrance, la mort et de la glorification de Jésus-Christ, recèlent un trés de précieuses réflexions sur les exemples de vertu, incompar blement élevés et inexprimablement beaux, que nous donne Dieu-homme, et sur l'imitation pratique du Christ. Le saint fixé le regard de sa considération et de sa contemplation s chacun des traits comme sur l'image d'ensemble de la vie et d vertus du Sauveur, et trouve une joie particulière dans l'ha monie de cette sainte âme, où il n'y a ni ombre ni fausse no

Omnis Christi actio est nostra instructio; toute action d

hrist est pour nous une instruction; c'est là une pensée souvent épétée chez saint Thomas. Dans l'agir divin du Christ, il voit un nodèle de l'action en nous de la grâce divine; l'activité de la ainte humanité de Jésus nous montre ce que doit être notre oopération à la grâce de Dieu. Le saint insiste particulièrement ur le modèle de l'imitation de l'obéissance de Jésus-Christ, qui est nort par obéissance à son Père céleste et par amour pour nous. « Le hrist nous donne l'exemple en soumettant sa volonté humaine à volonté divine. Ainsi devons-nous soumettre entièrement notre olonté à Dieu et aux hommes qui, comme serviteurs de Dieu, ont nos supérieurs » (*De perf. vit. spir.*, 10). La description de vie vertueuse de Jésus présente chez Thomas les lignes nettes es grands principes dogmatiques. La psychologie de Jésus-hrist, telle que Thomas la dépeint avec les couleurs que lui onnent l'Écriture sainte et les Pères, met en lumière le dogme e l'union hypostatique, qu'il a si profondément compris. La narmante imagination créatrice, qui dans la mystique du Christ e l'école bonaventurienne a inspiré par exemple les *Méditations ur la vie de Jésus* de Jean des Choux, n'apparaît pas, ou très eu, dans l'image du Christ que présente l'*Aquinate*.

Dans certains de ses écrits mineurs, où il présente l'exemple es vertus du divin Sauveur, apparaît de façon très attirante le aractère intérieur et pieux du saint. Nous y sentons tout ce ue, dans son étude et sa réflexion, et aussi dans sa prière, il pensé et senti du Christ, et ce qu'il en a retiré pour la forma-on de sa propre vie intérieure. Je pense que certains exemples e cette mystique thomiste du Christ et de la Passion peuvent ous introduire plus profondément dans la pensée et les senti-ents de cette vie intérieure toute pénétrée par le Christ.

Dans son riche commentaire du *Credo*, Thomas souligne l'im-ortance, pour la vie pratique de chacun, des articles de foi. Ainsi e la doctrine de foi sur le Verbe Fils unique, consubstantiel au ère, il tire des conséquences pratiques *ad consolationem nos-am*, selon son expression. Puisque la Parole de Dieu est le Fils e Dieu, et que toutes les autres paroles de Dieu ou de la révéla-on divine sont des imitations de ce Verbe éternel et Fils unique. ous devons donc écouter volontiers et avec joie la parole de ieu, croire à la parole de Dieu, à l'exemple de Marie méditer

et considérer sans cesse la parole de Dieu, par l'exhortation
la prédication enflammer et enthousiasmer les autres pour
parole de Dieu, enfin faire passer dans nos actes la parole
Dieu. De l'Incarnation du Fils de Dieu, *Homo factus est*, le sai
Docteur tire aussi des applications pratiques, *ad eruditionem.*
mystère affermit notre foi, fortifie notre espérance, enflamn
notre charité. En pensant à la dignité départie par l'Incarnati
à la nature humaine, nous sommes poussés à garder notre ân
pure. En considérant l'Incarnation du Fils de Dieu, nous sero
finalement remplis du saint désir de parvenir jusqu'au Chris
La représentation des exemples de vertu que nous donne Jés
en sa Passion et sa mort est extraordinairement belle. Cherche
tu un exemple d'amour? Il n'y a pas de plus grand amour q
de donner sa vie pour ses amis. Voilà ce que Jésus a fait à
croix. S'il a donné sa vie, il ne doit pas nous être difficile
supporter pour lui toutes sortes de maux. Cherches-tu un modè
de patience? Tu trouves le plus haut exemple de patience s
la croix, où Jésus a pris sur lui librement et avec la plus gran
patience les plus grandes souffrances. Cherches-tu un exemp
d'humilité? Regarde encore le Crucifié. Dieu voulut être co
damné et mourir sous Ponce Pilate, le Maître a voulu mou
pour l'esclave, celui qui est la vie des anges mourir pour
hommes. Cherches-tu un exemple d'obéissance? Suis celui qui
été obéissant à son Père jusqu'à la croix. Cherches-tu un exer
ple de mépris des choses terrestres? Suis celui qui est le Roi d
rois, le Seigneur des seigneurs, en qui sont tous les trésors de
sagesse et de la science, et regarde comment, pendu à la croi
il meurt nu, moqué, couvert de crachats, frappé de verges, co
ronné d'épines, abreuvé de fiel et de vinaigre. Ne t'attache do
pas aux vêtements et aux richesses, puisqu'ils se sont parta
mes vêtements. N'aspire pas aux honneurs, puisque j'ai suppor
les outrages et les coups. Ne réclame pas les dignités, puisqu'
ont tressé une couronne d'épines et me l'ont enfoncée sur
tête. Ne mets pas ta joie dans les plaisirs des sens, puisque da
ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre.

Ces pensées sur la mystique du Christ et de la Passion
retrouvent dans d'autres opuscules de saint Thomas. L'opusc
écrit en 1270 contre Nicolas de Lisieux, *Contre la doctrine pes*

lentielle qui détourne les hommes d'entrer en religion, commence par exposer l'idée de l'imitation de Jésus humble et pauvre. Le but de la religion chrétienne, déclare le saint Docteur, paraît consister principalement en ceci que les hommes se détachent des choses terrestres pour s'attacher aux réalités spirituelles et surnaturelles. Aussi nous comprenons pourquoi Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, a, dès son entrée dans le monde, montré aux croyants, par ses paroles et ses actes, le mépris des choses du monde. Né d'une mère qui l'avait conçu sans le contact d'un homme et qui, demeurant vierge et sans tache, était néanmoins l'épouse d'un charpentier, Jésus a éteint tout l'éclat d'une origine charnelle illustre. Né dans la ville de Bethléem, qui était petite parmi toutes les villes de Juda, il ne voulait pas que personne se glorifiât de la grandeur et de la distinction d'une ville terrestre. Lui, à qui tout appartient et par qui tout a été créé, il s'est fait pauvre, et par là il a manifesté sa volonté qu'aucun de ceux qui croiraient en lui ne s'élève à cause des richesses terrestres. Il ne voulut pas que les hommes le fissent roi, parce qu'il montrait le chemin de l'humilité. Lui qui nourrit tous les êtres, il eut faim; lui qui a créé toutes les boissons, il eut soif; lui qui s'est fait notre chemin vers le ciel, il a été fatigué par la route; lui qui a mis fin à nos peines, il a été crucifié pour nous; lui qui a ressuscité les morts, il est mort pour nous.

L'opuscule *Des raisons de la foi*, qui fut traduit en grec, est un véritable joyau par la beauté et la force lumineuse de la pensée théologique de saint Thomas; il est aussi très riche en belles et profondes pensées sur les vertus et les exemples de la vie très sainte de Jésus, et surtout sur l'importance ascétique et mystique du dogme de l'Incarnation. Du riche contenu de ce petit livre vraiment d'or, je tire seulement quelques pensées, prises dans le cinquième chapitre, sur les souffrances et la mort de Jésus :

> Si quelqu'un, écrit le saint, considère avec le regard de la piété les convenances de la souffrance et de la mort du Christ, il y trouve une telle profondeur de sagesse que, plus il y réfléchit, plus il y voit briller de riches et grandes vérités. En premier lieu, il faut considérer que le Christ a pris la nature humaine

pour réparer la chute et le péché des hommes. Aussi le Christ devait-il, en sa nature humaine, souffrir et faire ce qui pouvait servir de remède au péché. Le péché de l'homme consiste en ce qu'il s'attache aux choses corporelles et laisse de côté les biens spirituels. Pour cela il convenait que le Christ, par les actions et les souffrances de sa nature corporelle, montrât aux hommes, par ses enseignements et ses exemples, qu'ils doivent tenir pour rien les biens et les maux qui passent, pour ne pas se laisser arrêter dans leur recherche des biens spirituels par des affections désordonnées. Le Christ a choisi des parents pauvres, mais d'une vertu consommée, pour que nous n'allions pas nous glorifier de la distinction de notre origine et de la richesse de nos parents. Il a choisi une vie pauvre pour nous apprendre à mépriser les richesses. Il a choisi une vie sans honneurs ni dignités pour éloigner les hommes du désir désordonné des honneurs. Il a supporté la fatigue, la faim, la soif, les coups de fouet, pour que les hommes ne s'abandonnent pas aux jouissances et aux plaisirs et ne se laissent pas écarter de la vertu par les difficultés de la vie. Enfin il a souffert la mort pour que personne ne renie la vérité par crainte de la mort. Et pour que personne ne craigne de souffrir une mort méprisable pour la vérité, Jésus a choisi le genre de mort le plus honteux, la mort sur la croix. Il convenait donc que le Fils de Dieu fait homme souffrît la mort pour que ses exemples excitent l'homme à la vertu.

Le salut de l'homme ne réclame pas seulement une vie vertueuse, mais aussi la connaissance de la vérité. Le Fils de Dieu fait homme a fait connaître aux hommes la science de la vérité divine, et par le nombre de ses miracles, il a montré que c'était vraiment une science et une vérité divines. Et c'est précisément dans la pauvreté, l'humilité et l'anéantissement de Jésus que saint Thomas trouve une confirmation de la puissance démonstrative de ses miracles. Si Jésus avait vécu dans la richesse, la puissance et les honneurs, on aurait pu croire que sa doctrine et ses miracles auraient trouvé audience grâce à la faveur et à la puissance humaines. Mais pour que l'œuvre de la puissance divine pût se manifester ouvertement et sans doute possible, Jésus a choisi pour lui tout ce qu'il y a de méprisable et de bas dans le monde, une mère pauvre et une vie besogneuse, des apôtres

des disciples sans instruction; c'est pourquoi il s'est laissé
eter par les grands et les puissants du monde et condamner
nort. De cette façon, il était clair qu'il ne fallait pas attribuer
ne puissance humaine le succès de sa doctrine et de ses
racles, mais bien à la puissance divine. C'est pourquoi aussi
s la vie et les souffrances de Jésus l'infirmité humaine et la
ndeur et la puissance divines sont toujours liées l'une à l'au-
. A sa naissance il est enveloppé de langes et couché dans la
che, mais il est aussi loué par les anges et adoré par les mages
conduit une étoile miraculeuse. Il est tenté par le diable,
is en même temps servi par les anges. Il vit pauvrement et
umônes, mais il ressuscite les morts et rend la vue aux aveu-
s. Il meurt attaché à la croix, mais à sa mort le soleil s'obscur-
la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ou-
nt, et les corps des morts ressuscitent. Si maintenant quel-
un, voyant comment ces germes et ces commencements ont
né un si grand fruit, la conversion au Christ du monde
ier, réclame cependant pour pouvoir croire d'autres preuves et
utres miracles, celui-là est plus dur qu'une pierre, puisqu'à
mort de Jésus les rochers eux-mêmes se sont ouverts.

Ainsi la dévotion de saint Thomas au Christ, sa vie intérieure
t illuminée par le dogme profondément scruté de l'Homme-
eu et de son œuvre rédemptrice, ses efforts et sa volonté la
s profonde entraînée par l'amour le plus intime pour le Christ,
vie et toute sa conduite formée et éclairée par l'imitation pra-
ue du Christ, bref sa vie dans le Christ est le fondement le
s profond de la sagesse, de l'amour et de la paix qui sont les
its essentiels de la vie intérieure de saint Thomas.
Toute la vie spirituelle de saint Thomas est orientée et com-
ndée d'en haut. Des hauteurs du ciel, vers lesquelles se por-
t le désir et la foi de son regard intérieur, il espère et implore
don de la vraie sagesse, et c'est là-haut aussi qu'il s'élève
les ailes d'un amour tendu vers Dieu et épris de Dieu, de
naut que s'écoule en son âme cette paix que le monde ne
t pas donner, que le Christ a apportée au monde et qui se
and d'en haut dans son âme toute donnée à Lui. On a re-
uvé le discours de réception par lequel saint Thomas a inau-

guré sa carrière de Maître à l'Université de Paris en 1256. mots du psaume 103 lui servent à exprimer avec sa force sa c ception idéale de sa tâche universitaire et scientifique : « *D haut tu arroses les montagnes; la terre est remplie du fruit de œuvres.* » Comme les montagnes s'élèvent au-dessus de la te et sont proches du ciel, les maîtres en vérité divine doivent au s'élever au-dessus de toutes les choses terrestres, et tendre s tout vers le ciel. Comme les montagnes sont les premières être illuminées par les rayons du soleil, les maîtres en scie sacrée reçoivent aussi les premiers la lumière de l'Esprit : *m tium splendorem primo recipiunt.* Leur vie spirituelle s'él jusqu'à l'éternité : *qui sunt in participatione aeternitatis.* E termine cette leçon inaugurale si profonde par une pensée bi que : Dieu donne libéralement la sagesse à quiconque la mande, — et il ajoute enfin : *Oremus, nobis Christus conced Amen.*

M. Grabmann.

Trad. P. Camelot, O.

LE PÈRE LYONNET, S. J.

(mort le 22 janvier 1949)

UNE chance nous a mis entre les mains une brochure : *Le Père Lyonnet, témoignages spirituels* [1]. C'est le numéro de juin 49 du Bulletin trimestriel du llège Saint-Michel de Saint-ienne. Des extraits de lettres, sermons, de causeries, de notes d'articles, éclairés de vivantes otos, une précise relation des rnières heures, bref un petit ueil intime destiné à ceux qui t aimé le Père. Mais nous qui vions même pas entendu son m, qui faisons ici sa connaisnce, nous voilà pris du besoin ttirer l'attention sur ce dosr modeste; à peine l'avons-nous ermé que c'est une *obligation* périeuse pour nous de contrier à sa diffusion.

Comme il nous change de ces os volumes, où des familles spirituelles vantent leurs belles âmes ! Ici tout est dru et ferme, et aéré, et chantant. Tout est tonique. La pâte est du meilleur blé humain, devenu indiscernable de la Parole vivifiante. On sent la bonne race jusque dans ces riens d'un homme qui écrivait par exemple : « Le plus adapté d'entre nous, le plus d'emblée accepté dans tous les milieux, c'est celui qui porte authentiquement le Christ et rayonne de sa charité », — en un temps où la fausseté de l'esprit gauchit habituellement le langage en l'affreux : « rayonne sa charité ». A plus forte raison est-on plein de gratitude pour le prêtre qui, bénissant des mariages, eut ces cris : « Comprenez-vous à quel point nous avons besoin que vous vous aimiez beaucoup ! » « Le monde veut réapprendre à être fraternel. Il vous regarde ce matin avec nostalgie. » « Nous serons

. 72 pp.; 200 fr.

terriblement exigeants pour vous. Nous ne vous laisserons pas la paix que vous ne nous ayez tout donné. » Voilà les intuitions d'un cœur qui avait *accepté en lui l'irruption de la souffrance du monde*, et que *l'habitude joyeuse du sacrifice* avait rendu humain avec autant de délicatesse, disons même de tendresse, que de violence.

> Croyez-le, écrivait-il à de jeunes religieux, ce qui manque le plus au prêtre, c'est d'être humain; mais pour être humain, il faut avoir été longtemps silencieux, caché, il faut avoir beaucoup souffert, renoncé à beaucoup de valeurs humaines, il faut être pauvre et nu. Alors tout vous est rendu au centuple, et la richesse, même humaine, ni n'éblouit ni ne rend égoïste; on ne sait plus que donner. On est libre, on est sûr de Dieu. » Son secret dernier, il le livre évidemment en certains mots comme ceux-ci : « Qui peut reprocher à un jeune Jésuite toutes les audaces apostoliques, toutes les trouvailles d'imagination, tous les contacts de véritable amour des autres ?... Il faut creuser profond, profond. Mais il faut croire aussi que l'Esprit-Saint souffle en tempête : ce n'est pas une petite brise, mais un cyclone, *et il faut tâcher de se mettre au bon endroit pour être emporté.* »

Le P. Lyonnet s'est si parfaitement mis au bon endroit qu'il fut emporté jusques et y compris la mort prématurée.

Jusqu'à quels extrêmes du sens chrétien il s'est laissé emporter, en combien de directions ? la p
tite brochure nous en livre d
traces admirables. Ce sont d
vues sur l'Action catholique, s
le sacerdoce :

> Le prêtre est l'homme qui
> tombe en prière dès qu'il pe
> — Etre prêtre, c'est offrir à Dieu
> souffrance du monde, et comm
> l'offrir sans la porter, et la por
> sans en être écrasé ? — Av
> assez de lumière pour voir
> Christ dans tout homme qui m'
> proche, être prêt à mourir po
> n'importe qui,

sur la vie religieuse, sur l
mour fraternel :

> Dieu est exigeant surtout par
> autres, et la présence des autres
> encore plus redoutable que la p
> sence du Dieu saint sur l'autel. I
> autres, pour lesquels il faut à ch
> que instant être prêt à tout do
> ner, même sa vie,

sur l'esprit selon lequel il fa
travailler à l'unité de l'Église :

> Que l'Église catholique seule
> gardé en authentique et infaillib
> tradition vivante la tradition ap
> tolique porteuse de la pensée et
> l'enseignement du Christ, ce
> affirmation, il ne s'agit pas de
> prouver, mais de la vivre. Au d
> sident : C'est pour *toi* que m
> Église te désire. *Elle ne t'attire*
> *jamais du dehors*,

sur l'amour humain :

> Vous avez risqué chacun votre
> sur celle de l'autre. — Tout
> effort pour n'être plus qu'un,

vous dépasse dans la puissance de son élan, il va aux autres; il va vous rendre capables, tous deux qui ne faites plus qu'un, de renoncer à ces goûts que vous avez su faire communs pour... comprendre tout le monde... vous mettre à la place de tout homme, servir tout homme qui vous appellera,

ur l'égoïsme bourgeois et l'amour de l'argent, sur la pauvreté :

Il y a deux obstacles au rapprochement des classes; l'argent et la dureté de cœur, et j'en meurs... j'en meurs... j'en meurs... j'en meurs,

ur l'éducation selon le Christ ;

la question qui angoissait ce supérieur d'un collège était celle-ci :

> Formons-nous des chrétiens ? Respectons-nous dans les enfants l'image de Dieu ? — Nous estimons manquée une éducation qui ne rendrait pas nos enfants bienheureux selon l'Évangile. — Nous voulons former des enfants qui puissent sans mentir s'agenouiller à Bethléem, à Nazareth et au Calvaire,

sur le sacrifice...

Tout mériterait d'être cité de cet ouvrage, car tout rend un son parfaitement juste et plein [2]. Tout est à la hauteur de la mort, fort comme elle, doué de la vertu

2. Il y a deux points cependant sur lesquels nous devons faire des réserves.

1° Le P. Lyonnet est entraîné trop loin par le sens admirable qu'il a du *risque* qu'un homme et une femme courent en engageant chacun sa vie en celle de l'autre. Il va jusqu'à dire aux époux : « Votre foi en Dieu dépend de votre foi en l'autre. »

2° « Obéissance, autorité, voilà des mots qui ne peuvent être laïcs, qui ne peuvent se prononcer et surtout se vivre que dans la perspective d'une foi profonde. » Saint Thomas répondrait que le bien commun a sa consistance propre dans l'ordre naturel, qu'il faut une autorité pour en avoir la charge et, chez les sujets, une obéissance afin que les commandements de cette autorité soient assurés de leur effet. Bien sûr, c'est *en fin de compte* l'autorité divine qui fonde toute autorité humaine, mais il n'est pas besoin d'y avoir recours en vertu de la foi surnaturelle pour justifier ni l'autorité ni l'obéissance. Celles-ci *tiennent* proportionnellement au bien commun en cause. Qui n'a pas la foi obéit, dans la cité, et a de quoi discerner les modes et les degrés de l'autorité. Les considérants du P. Lyonnet qui, pas un instant, n'invoquent le bien commun, l'ordre naturel des choses, et met directement en présence la *volonté* de l'inférieur et la *volonté* du supérieur, font vivement percevoir où se trouve la véritable différence entre l'obéissance selon saint Thomas et l'obéissance (tant calomniée) des jésuites. Elle n'est ni dans le plus ou moins de rigueur, ni (du moins selon saint Ignace lui-même bien compris), dans « l'obéissance du jugement », mais dans l'opposition entre l'appel à la *raison*, juge de l'*ordre*, et un *volontarisme*.

efficace du sacrifice. On sent partout ce qu'exprime un témoin : « Dans le P. Lyonnet, les couples contraires des vertus chrétiennes prenaient un équilibre d'exaltation. » S'identifiant au Christ en croix, il était *vrai* en toutes les dimensions à la fois : celle de l'éternité (qui manque tellement à nos contemporains), celle de la profondeur du cœur humain, celle des réalités multiples embrassées et celle de notre temps. Écoutons encore trois cris venus du fond de l'âme :

> Ce matin, j'aurais une folle envie de vous dire comme tout me semble sonner faux, comme tout effort paraît vain, et le Royaume de Dieu dans la nuit. Je me demande si le mieux ne serait pas encore de se faire pauvre et mendiant authentique, tant que le monde ne veut pas être fraternel. — J'ai envie du Paradis. Tu ne sais pas combien j'ai envie du Paradis.

Et sur son lit de mourant, dans son délire :

> Mais offrez donc vos vies, qu'attendez-vous pour offrir votre vie avec le prêtre, pour sauver les âmes qui se perdent.

Maintenant, ce petit recue
parfait nous met en goût. Celu
dont on a pu réunir en quelqu
semaines une pareille antholog
a certainement beaucoup à rév
ler à une patiente recherch
Quoique le P. Lyonnet ne s
évidemment pas de ceux qui
laissent aller au verbiage, il
aura sans aucun doute beaucou
à élaguer pour le public dans l
écrits d'un homme que requ
raient les circonstances, et l'o
ne saurait trop violemment ré
gir contre l'inflation des écri
édifiants. Mais voilà une âme q
paraît mériter une étude dév
loppée. D'autant plus que no
entrevoyons un saint admirabl
ment actuel. Actuel par l'imag
nation du cœur qui le rend pr
phète de ce temps. Actuel en
qu'il combat par son exemple
pire des maux d'aujourd'hui :
parti pris barbare et fratricide.
montre la grandeur du chrétie
qui s'étend aux extrêmes à
fois, et remplit l'entre deux,
étendu sur la croix.

P.-R. Régamey.

[travers les revues

ENSEIGNEMENT PASTORAL

a revue autrichienne *Orbis catholicus* (décembre 1949) publie x belles lettres pastorales. ne est de Mgr Rohracher, ıce-évêque de Salzbourg; c'est lettre ouverte adressée au vernement fédéral pour pro- er contre la presse de corrup- ı. L'autre est de Mgr Wys- ski, archevêque de Poznan et Varsovie, primat de Pologne; e du début de l'année sco- e, elle était destinée aux prê- et aux éducateurs religieux a jeunesse polonaise. Mme Wy- ska en a fait pour *La Vie Intellectuelle* une traduction — de iginal — qui doit paraître s le numéro de février.

gr Wyszynski commence par *Défense de la vérité* dans la- lle il dit en particulier :

Nos jeunes doivent surmonter une crise de confiance à l'égard de ceux qui les enseignent. Ceux-ci sont souvent obligés de produire des théories qui vont à l'encontre de leur conscience et de la conviction de leur foi. Les jeunes sentent cette tragédie cachée de leurs maîtres; ils souffrent avec eux mais ils perdent confiance en eux. Lorsque les jeunes perdent confiance en leurs maîtres et en leurs manuels, lorsqu'ils deviennent apathiques et se laissent manœuvrer, quand ils en arrivent à penser que le véritable effort pour acquérir la science peut être remplacé par une attitude politique, alors toute force doit être mise en œuvre pour les arracher à ce marasme. On peut et l'on doit éveiller de nouveau chez ces jeunes la croyance en la raison humaine qui s'oppose au mensonge et qui impose d'accéder à la vérité avec d'autant plus d'effort que l'accès à cette vérité est plus difficile. Éveillez chez les jeunes la soif de

la vérité, la soif de rechercher la vérité. Depuis des siècles déjà l'humanité avance vers une masse d'erreur et souvent cette masse d'erreur provoque un état de délire ou de possession collective, mais la saine raison finit par dépasser les erreurs et la *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* émerge de nouveau. Sachez gagner l'amitié de la jeunesse de telle sorte que, dans sa quête de vérité, elle vienne vers vous.

Mgr Wyszynski s'élève ensuite contre les réunions en nombre croissant qui empêchent d'avoir les jeunes à la sainte messe le dimanche. Les jeunes sont « contraints de manquer la messe sous la menace de dures représailles ». Aussi,

lorsque les jeunes, pendant le peu de dimanches où ils sont libres, se réunissent à l'église, il nous faut leur donner cœur, calmer leur irritation et éveiller en eux le sentiment de pardon à l'égard des ennemis de Dieu. Nous devons rassembler les jeunes autour de l'autel, leur mettre le missel en main, leur expliquer la liturgie, intensifier l'union eucharistique avec le Christ.

Quelques directives sont ensuite données pour obtenir la participation de plus en plus active des jeunes, tant les jeunes gens que les jeunes filles. « N'épargnez pas le temps qu'il faut pour préparer la jeunesse au service de la sainte messe et pour l'amener à comprendre la liturgie et le mystère eucharistique. Éveillez dans jeunes l'amour de l'art, de musique, du chant choral.

Mais au delà de tel ou tel seignement particulier, il f enseigner surtout l'amour Christ :

Épuisés par le vide spirituel par la misère intellectuelle du térialisme, privés d'un vivant dèle, nos jeunes gens devienn vieux et apathiques avant l'âg nous faut protéger le jaillissen de leur jeunesse pour que esprit demeure en santé lorsq auront atteint l'âge adulte. P à ces attaques du nihilisme, relativisme moral et du dé chantement qui ravissent ses fo à la jeune génération.

... La plupart de nos jeunes pendant désire faire face et s'o ser victorieusement au slogan « l'Église impuissante » : c'es moment de bien leur mettre vant les yeux, en pleine lumi celui qui est le Verbe de vie : *bum vitae*. Prêchez-leur Jé Christ dans la puissance de sa role et de ses actes, dans la ré de son travail inlassable, co serviteur de ses frères, allant qu'au bout du don de soi, par immolation héroïque et to Voici le « Père du siècle futu toujours jeune, toujours viv seul garant du vrai progrès.

Prions le Christ qu'il éclaire sa lumière indéfectible les de ces adolescents angoissés. chez-le dans le langage de tous jours aussi simplement qu'en p l'Évangile, dont la fraîche quence est loin d'être tarie.

Que nos jeunes reprennent tact avec l'Évangile. Une fois

plus, à travers les âges, ils comprendront dans la joie que personne n'est plus près du cœur de l'homme que *le Verbe qui s'est fait chair et a habité parmi nous.* Par ces paroles le Christ doit revivre dans tous nos frères.

Telle est la seule puissance victorieuse malgré toutes les tentatives de la presse pour l'enfermer et la sceller dans une sépulture de silence, malgré tous ces larcins sournois qui enlèvent les crucifix de nos salles de travail. Enflammez les cœurs de nos jeunes d'un ardent amour pour le Christ !...

Mais le Christ est aussi *sol justitiae*, soleil de justice. Ses disciples doivent plus que les autres être sensibles à la misère sociale et travailler à la libération de tous les hommes :

Bien qu'il soit depuis longtemps apparu, ce soleil de justice, le Christ notre Dieu, le monde a toujours faim et soif de justice. Ne nous étonnons pas que la convoitise des nouveautés — *rerum novarum cupiditas* — continue de régner et que la prophétie messianique — *ex usuris et iniquitate redimet animas nostras*, il rachètera nos âmes des mains des usuriers et du pouvoir de l'iniquité — tarde à se réaliser.

... L'immense effort de l'Église n'est pas arrivé à bout de la cupidité des yeux et de l'esprit propriétaire. Bien que nous sentions le danger de l'isolement — *vae homini soli* — nous n'avons pas su encore apprendre aux chrétiens le vrai esprit communautaire et social...

Mais ce n'est pas l'heure des jérémiades. Depuis deux mille ans l'Église chante le *Magnificat*, ce manifeste de la Mère du Verbe de vie : *Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les petits; il a comblés les affamés, et les riches, il les a renvoyés les mains vides.* Une fois de plus, nous devons chanter cet hymne aux siècles futurs. Et avec une telle ferveur qu'une nouvelle lumière en jaillisse. Si, il y a tant de siècles, une humble jeune fille a manifesté une âme si sensible à la misère sociale qu'elle ne l'a pas oubliée à une heure solennelle de sa vie, aujourd'hui, après deux mille ans d'action du ferment évangélique, notre jeunesse doit tendre à égaler cet idéal. Prêchez donc l'Évangile du Christ sous l'angle d'une rédemption intégrale...

Il faut enfin que les jeunes deviennent apôtres. Il faut « sauvegarder en eux à tout prix leur amour pour l'homme » en même temps qu'il faut les garder « contre la contagion de la haine de Dieu ». Aussi les prêtres doivent-ils payer d'exemple, en les aimant et en envisageant « avec le plus grand sérieux le drame intime de ces jeunes cœurs à qui l'on a volé Dieu ».

Quant à vous, très chers frères, vous ne remplirez votre tâche éminente qu'au prix d'une très grande magnanimité. Ces jeunes qui vous sont confiés vous portent un message de la miséricorde divine. Vous ne les aiderez qu'en vous aidant vous-mêmes. Vous ne sauriez leur donner la vérité en vivant dans le mensonge. Vous ne

sauriez les sanctifier si vous n'êtes pas unis à Dieu. Vous ne sauriez les enflammer d'amour tant que vous êtes esclaves des convoitises. Voici l'amour que Dieu vous témoigne : En servant vos frères vous êtes obligés à mieux le servir !...

... Triomphez d'abord sur vos propres champs de bataille ! Gagnez de haute lutte la plus grande liberté de vos esprits, de votre volonté, de vos cœurs, afin que remplis de Dieu vous puissiez vous livrer à vos frères en humbles serviteurs. Quelqu'un m'a écrit il y a peu de temps : « Nous ne pouvons plus nous permettre le luxe de pécher... » J'ajouterais : nous ne le pouvons ni individuellement ni collectivement.

Que par-dessus tout les prêtres s'attachent à l'enseignement religieux :

N'est-ce pas la Parole de Dieu qui nous est confiée ? *Velociter currit sermo tuus.* Puisse notre paresse ne pas perdre une seule de ces minutes précieuses !...

En tous pays aujourd'hui, même là où les fidèles sont encore solidement tenus dans le réseau de leurs rites, coutumes et pratiques catholiques, le problème de l'enseignement religieux se pose avec acuité. Non pas, certes, l'enseignement des élites, mais l'enseignement populaire. Est-ce que la liturgie, dont c'était une des fonctions autrefois d'instruire les fidèles, ne remplirait plus entièrement son rôle ? C'est la question que posait implicitement le P. Jungmann, le jésuite autrichien, au cours d'une *Summer school* à Notre-Dame University l'an dernier aux États-Unis. La revue *Orate fratres* (octobre 1949) reproduit une de ses conférences sous le titre : *The pastoral effect of the Liturgy.*

Le P. Jungmann, considérant l'Église et la société aux IVe-Ve siècles, note la révolution qui s'est produite à cette époque « ... La vie politique, les vies privées des gens, la vie de famille, la situation de la femme, l'appréciation de la dignité de l'homme, qu'il soit esclave ou enfant..., tout est transformé. » Sous quelle influence ?

Pour apprécier le changement qui s'opère, il faut bien se rappeler que tout ce que nous entendons aujourd'hui par « la charge des âmes » — la *cura animarum* — était alors extrêmement peu développé, et que les institutions qui sont maintenant considérées comme essentielles, même en pays de mission, manquaient. Il est vrai qu'il existait une organisation très développée de la charité, présidée et dirigée par les diacres. Mais il n'y avait pas d'école chrétienne, pas même pour l'enseignement du premier degré qui était plutôt réservé à l'initiative privée, ni pour l'enseignement supérieur. D'un autre côté, dans les écoles publiques, ou pour mieux dire semi-publiques, l'élément païen prédominait encore et pour longtemps. Les Églises ne donnaient aucun catéchisme systématique aux enfants,

la formation religieuse de ceux-ci étant entièrement laissée aux parents. L'Église n'avait encore rien prévu spécialement pour la jeunesse; les jeunes devaient se défendre eux-mêmes. Il n'y avait aucune société chrétienne, ou confraternité, ou institution comparables à l'Action catholique organisée. Tout ceci manquait. Au surplus la discipline pénitentielle était pour des siècles dans un état critique, non défini...

Et cependant la vie chrétienne vient vite florissante. La liturgie semble jouer tous les rôles remplir toutes les fonctions. mment cela? Il faut d'abord narquer qu'elle est chose estiellement populaire. Ses fors d'expression sont empruntées x propres formes de culture du ıple.

Les constructions, les habits cclésiastiques, les gestes, le chant, langage ont des formes absolunent familières à tous. La liturgie ependant n'est pas populaire au oint que, par exemple, elle ne erait formée que d'éléments indiènes; l'essentiel, ce qui était 'institution divine, venait d'ailurs, de l'Orient, et de l'Orient ussi provenaient toutes sortes de outumes que l'Église apostolique vait reçues de la liturgie synagoale, par exemple la manière de ommencer et de conclure les prièes, l'usage des psaumes, la divion du temps en la *tierce*, la *sexte* la *none* heure, même pour la rière privée, et beaucoup d'autres oses. Mais ce qui était alors rivé comme un don mystérieux d'en-haut ou de l'Orient était maintenant revêtu et habillé de formes d'expression tout à fait indigènes.

La langue était langue nationale, ou tout au moins il y avait à côté des formules étrangères comme un revêtement de langue nationale qui rendait ces dernières très vite familières. Il est aisé de comprendre comment une liturgie qui était comprise de tous pouvait exercer sa fonction d'enseignante et d'éducatrice.

Dans cet enseignement, la Bible avait naturellement la meilleure part. On en faisait une *lectio continua*, une lecture continue à chaque cérémonie, suivie chaque fois d'un commentaire de l'évêque. Aussi les fidèles étaient-ils habitués aux figures de la Bible. C'est sans difficulté qu'ils voyaient

> en Adam et Abel, en Noé, en Isaac et Joseph, en Moïse et David, des figures qui étaient comme une esquisse de ce que serait le Sauveur. Ève, l'arche de Noé, le temple de Jérusalem, la cité sainte, étaient pour eux des figures de l'Église. Dans le passage de la mer Rouge, le bain de Suzanne, le déluge et maints autres faits, ils voyaient le baptême en préfiguration. Cette manière de penser se lit clairement à travers les peintures des catacombes.

De même, les psaumes étaient d'un usage fréquent et populaire

grâce à l'emploi des « refrains » pour le peuple.

Les fidèles, cependant, ne faisaient pas que d'écouter ou de répondre. Ils avaient une part active dans la liturgie. L'*Amen*, qui était l'expression de l'accord populaire, se faisait souvent entendre. Saint Jérôme rapporte que dans les basiliques romaines l'*Amen* retentissait comme un roulement de tonnerre. De même, les dialogues incessants entre les ministres et les fidèles : *Oremus*, *gratias agamus*, les accordaient les uns les autres dans une prière commune.

La participation du peuple allait plus loin encore. Elle s'exprimait dans les gestes.

> Ceux des fidèles correspondaient à ceux du célébrant. Ils se tenaient debout avec lui dans la direction de l'Orient. Ils levaient les mains avec lui dans l'attitude de l'Orante. En certaines occasions, d'ailleurs assez fréquentes, le diacre criait *Flectamus genua*, et tous s'agenouillaient pour prier en silence jusqu'à ce qu'il dise : *Levate*, levez-vous.

Toutes ces coutumes et bien d'autres encore — le P. Jungmann insiste sur la valeur pédagogique de la communion de tous à la messe, de l'offrande et de la procession d'offertoire, des vigiles, quatre-temps, etc. — augmentaient en chacun le sentiment d'appartenance à une communauté sainte.

> Dans une réunion où l'on a seulement à être là et à écouter, to le monde peut aller et venir. M lorsqu'il voit que tout se déro en un ordre défini, l'étranger se vite qu'il n'appartient pas à u telle communauté. Il se retire lui-même. Et inversement si qu qu'un appartient à cette comm nauté, il sait qu'il ne doit pas manquer. Il arrive à l'heure et n'est pas tenté de partir avant q la réunion en soit terminée.

Le P. Jungmann peut légitim ment conclure :

> A cette époque, d'importan institutions manquaient qui no paraissent indispensables... mais i avait alors une liturgie vivante. liturgie était à la fois l'école ch tienne et l'instruction religieu Elle soutenait et formait les rents à tel point qu'ils devenai capables d'instruire eux-mêm leurs enfants; elle unissait for ment les chrétiens dans une co munauté. Par le moyen de la turgie, c'est-à-dire par la Par de Dieu qu'elle contient et par vertu de ses sacrements, une ciété païenne devint une soci chrétienne.

Le P. Jungmann ne fait pas comparaison avec le rôle actuel ment dévolu, en fait, à la lit gie. Mais elle vient naturelleme à l'esprit. Ne faudrait-il pas aj ter, pour être juste, que l'hom des V^e^-VI^e^ siècles n'était pas — va sans dire — l'homme d'a jourd'hui ? Il était plus près la nature, plus sensible aux cl ses, aux symboles, aux attitud sa vision du monde était to

oche de celle des auteurs bibli-
ues; son esprit était plus mal-
able, plus admiratif, moins
itique. Il était naturellement
ligieux, voire craintif; les for-
s de la nature cachaient pour
i des expressions variées de la
issance de Dieu (ou des dieux).
homme moderne est libéré de
s craintes et de ces croyances.
Il est plutôt tenté d'athéisme et au moins de scepticisme. Il est devenu critique et se méfie facilement de ce qui voudrait exercer sur lui une influence non rationnellement contrôlable. Le rôle de la liturgie, s'il est certes toujours actuel, a perdu de sa facilité.

L'HÉRITAGE DE CITEAUX

Aux États-Unis, le *best seller* ces dernières années est l'au-
biographie d'un jeune cister-
en *Thomas Merton* — en reli-
on P. Marie-Louis — intitulée
e *Seven Storey Mountain*. Tho-
as Merton, après une jeunesse
ouvementée, est entré à la
appe de Notre-Dame de Gethsé-
ani, dans le Kentucky. Ses li-
es et ses ouvrages, qui se mul-
plient à une belle cadence, ont
grand succès et contribuent
rtainement à attirer à l'Ordre
Cîteaux une jeunesse toujours
us nombreuse. Voici d'ailleurs
que lui-même écrit dans un
icle de la *Dublin Review* (*win-*
; 1949) sur « la vie contempla-
e, sa signification et sa néces-
é » :

Il y a six Trappes aux États-
Jnis. Il y en aura bientôt sept. Et
i les trappistes avaient des moi-
es soient envoyées en tout lieu
re d'autres fondations, il y en
urait bien davantage encore; jour après jour des demandes parviennent chez les supérieurs de cet Ordre strictement contemplatif, réclamant que des colonies de moines soient envoyés en tout lieu des États-Unis.

Des six monastères qui déjà fleurissent dans le Kentucky, Iowa, Rhode Island, Georgia, Utah et New-Mexico, deux sont vieux d'un siècle, l'un a cinquante ans et les trois autres ont été fondés dans les cinq dernières années. Les deux plus anciennes abbayes eurent à surmonter de terribles difficultés au cours des cinquante ou soixante premières années de leur existence. Les supérieurs de Cîteaux en Europe, voyant qu'il n'y avait pratiquement aucune vocation américaine pour la vie silencieuse et contemplative de l'Ordre, étaient à peu près convaincus que cette vie était impossible en Amérique. Les Américains paraissaient trop actifs, trop agités. Ils aimaient trop le confort et les loisirs. Il faut, pensait-on, qu'ils parlent, qu'ils explosent. Jamais vous ne pourrez les tenir en paix et les contraindre à une vie de pénitence, de pauvreté,

concentrée sur l'union à Dieu dans l'obscure et purifiante lumière que l'Esprit-Saint infuse dans le cœur de ses moines.

Eh bien ! maintenant, depuis la seconde guerre mondiale, toutes les Trappes aux États-Unis sont pleines à craquer — *crowded to the doors* — de jeunes Américains, vigoureux et heureux, pleins de cette énergie, de ce bon sens, de cette bonne humeur et de cette sociabilité qui caractérisent la nation. En un sens, cela peut compter pour une révolution spirituelle. Et c'est quelque chose qui aura ses répercussions sur des milliers d'Américains qui n'ont jamais pensé sérieusement à devenir moines et pour qui la vie contemplative pourrait bien se révéler comme une question d'importance vitale.

Ne dit-on pas aussi que, du côté féminin, la petite colonie de quinze cisterciennes irlandaises qui partit en Amérique à la fin de l'an dernier compte déjà plusieurs centaines de postulantes ?

Mais revenons à l'article de Thomas Merton. Après ces considérations sur la vie cistercienne aux États-Unis, il entreprend une apologie de la vie contemplative. Il défend sa valeur de perfection contre ceux qui la considèrent comme quelque chose d'étranger et d'ésotérique. Il en montre l'aspect éminemment social :

> ... le dernier des hommes qui devrait être accepté dans un monastère contemplatif est le misanthrope ! Si vous êtes antisocial p tempérament, de grâce n'entr pas dans une Trappe : vous d viendriez fou en dix minutes.

Citant le cistercien anglais Ba duin de Cantorbéry, il présen même la vie contemplative comm une participation à la vie de to les élus et à la vie même Dieu Un en trois Personnes. :

> Puisque la vie de la Sainte T nité est essentiellement social notre contemplation sera plus pa faite en proportion de son entr plus profonde dans la communi qui unit le Père et le Fils da l'unique Esprit.

Enfin il défend le caractère i tellectuel de la contemplati contre les favoris du sentime et de l'émotion.

Souhaitons avec le P. Mar Louis que la vie cistercien prenne de profondes racines da le sol américain, et réjouisso nous de ses progrès. Lorsque l' voit comment les plus conte platifs des Ordres se sont pli comme les autres, en Amériqu à la « nécessité » des « œuv d'utilité sociale », n'aurait-on p quelque raison de craindre, m gré les espérances que peut do ner un Ordre aussi solide q celui de Cîteaux ?

Peut-on chercher chicane au l article de Thomas Merton, savo reux et frais comme tout ce qu écrit ? J'aurais aimé pour ma pa que les cisterciens américai

par l'entremise du P. Marie-Louis, fissent l'éloge de la vie « monastique ». Mais puisqu'il s'agit de la vie « contemplative », pourquoi la justifier par la considération de ses utilités sociales : nécessité de la prière pour obtenir les grâces miséricordieuses de Dieu, rôle de la contemplation chez les docteurs et prêcheurs de l'Église ? N'est-ce pas la vie contemplative au contraire qui pourrait justifier bien des activités des contemplatifs ? N'est-il pas suffisant de regarder Dieu pour lui-même et en lui-même ? J'entends bien que le cher P. Marie-Louis ne dit pas le contraire. Je regrette qu'il n'y insiste pas. Car ce dont l'homme a le plus besoin et ce qui lui est le plus « utile », n'est-ce pas d'apprendre à aimer Dieu gratuitement, même si cela ne « servait » à rien, — simplement parce que Dieu l'a aimé ainsi ?

On peut revendiquer en France, comme un véritable héritage de Bazeaux, tout ce qui se fait ou s'écrit aujourd'hui dans le rayonnement du P. de Foucauld. A ce propos, les *Cahiers Charles de Foucauld*, toujours si abondants, ont pas fini de nous communiquer des « lettres inédites ».

Le volume 16 se fait l'écho d'une petite polémique entre le Général Charbonneau et M. Couvay sur la vocation du P. de Foucauld : fut-il « moine ou missionnaire » ? Le premier tient en effet qu'il fut surtout missionnaire et le second surtout moine. La question n'est pas tout à fait indifférente si l'on considère les nombreux disciples qui veulent marcher sur ses traces. Est-il permis de dire — quelle présomption ! — que la question semble mal posée ? Ne faudrait-il pas voir ce qu'est cette vocation avant de considérer en quelle catégorie la classer ? Il y a tant de paradoxes dans la vie du P. de Foucauld qu'il n'est pas facile de la ranger dans une tradition déjà connue !

Le P. de Foucauld s'en va au désert, mais pourquoi ? Non pas à la manière de Paul ermite ou d'Antoine, pour entrer en lice avec Satan à la suite du Christ et là où le Christ lui-même le rencontra. Il va au désert parce qu'il veut aller aux plus déshérités, à ceux vers lesquels aucun prêtre ne va, parce qu'il y a des soldats français qui n'ont pas de prêtre, parce que le Christ doit prendre possession des moindres parcelles de terre, même les plus désertiques, et que le Père veut y placer le Saint-Sacrement. Charles de Foucauld n'est pas un *Père du désert*, et, cependant, le désert prend sa revanche : il l'oblige à des renoncements toujours plus grands, il marque son âme d'un dépouillement aussi fort que celui des ermites.

Charles de Foucauld n'a pensé que très tard au sacerdoce. Il semble même que les clarisses de Nazareth et de Jérusalem, sur-

tout Mère Élisabeth du Calvaire, aient joué un grand rôle pour le lui faire demander. Il deviendra donc prêtre ; l'apostolat qu'il choisit n'est pas celui de la Parole et de l'enseignement chrétiens, c'est celui de l'exemple, c'est-à-dire celui qui appartient de plein droit aux laïcs et celui auquel sont voués tous les religieux laïcs. Il veut la vie cachée, la vie humble... Il peut être aujourd'hui parfait modèle des laïcs. Et dans le désert il restera une fois plus de six mois, et même une nuit de Noël, ce qui dut lui être particulièrement dur, sans célébrer la messe, parce qu'il n'avait pas de servant. La Providence lui réservait de vivre en grande partie « comme » un laïc. Il n'a même pas, pendant tant d'années, une conversion sur laquelle il puisse sérieusement compter. Et, cependant, il est marqué par son sacerdoce. Il est prêtre pour l'éternité. N'est-il pas significatif néanmoins que ceux qui se réclament aujourd'hui de son patronage — que ce soit dans l'Action catholique, les instituts séculiers, chez les religieux ouvriers ou chez les petites Sœurs ouvrières — soient principalement des laïcs ?

Charles de Foucauld est moine. Il aime la solitude et, malgré des instances amicales, il y demeure. Et, cependant, il écrit énormément. Sa correspondance couvre des milliers de pages. Et il ne refuse de voir personne qui passe auprès de son ermitage. Il multiplie de lui-même certains contacts, comme ceux que nécessite le recueil des légendes et de la poésie touareg.

Moine ou missionnaire ? S'il fallait caractériser la vocation du P. de Foucauld, ne faudrait-il pas dire que, ne briguant aucune fonction dans l'Église, il a voulu être un simple « fidèle », et même le dernier des fidèles, et trouver l'amour parfait dans cette « fidélité » même ? Aussi, aujourd'hui est-il tout naturellement, bien que prêtre, le modèle de ceux qui veulent reconstruire le pont entre le clergé et les infidèles hors de l'Église, c'est-à-dire modèle de tous les laïcs puisque c'est le rôle de tous.

A.-M. H.

Les Livres

LA SAINTE VIERGE

GUITTON : *La Vierge Marie.* l. « Les religions », n. 7. Éd. ntaigne, Paris, 1949; 224 pp.

plusieurs reprises, au cours de ouvrage, M. Jean Guitton dé- une sorte d'accaparement de ologie mariale par les religieux prêtres. « Comme la médita- sur la Vierge et Joseph a été par des religieux et des moines, ur pardonne volontiers d'avoir éré leurs sentiments » (p. 33). me la théorie du mariage et virginité avait été faite par des aux masculins et que les condi- sociales jusqu'ici laissaient la e dans la dépendance, l'état de et l'état d'épouse n'ont pas été en pleine valeur... Le célibat iastique détournait l'attention femme en tant qu'épouse et en que mère, tandis que l'intelli- chaste se concentrait sur la e. La Vierge attirait à elle tout i est disponible dans le senti- masculin, et cela ne prédispo- as à étudier l'amour sous sa naturelle et banale » (pp. 193- Il nous faut donc louer le » qui, après son *Essai sur l'a- humain*, s'efforce de présenter stère de la Vierge, tel qu'il le librement et simplement. avons ici une magnifique réus- e ce que l'on pourrait appeler théologie laïque ». On aime- même, pourquoi pas ? dans cle où les doctrines les moins suspectes de subjectivisme révèlent au regard de l'analyste un coefficient psychologique d'importance, que de nombreux laïcs, à la suite de M. Jean Guitton, deviennent théologiens et renouvellent ainsi la vision des choses que des clercs et des célibataires ont peu à peu imposée — bon gré mal gré — à la théologie.

Quelles belles perspectives déjà le livre de M. G. nous ouvre sur le mystère de Marie, pleinement vierge, mais pleinement épouse aussi dans son cœur, et pleinement mère! Il garde, au surplus, la fraîcheur et la délicatesse, la poésie même dont les vieux moines et les amis de la Vierge avaient jadis imprégné leurs écrits. S'il est vrai que « Marie virginisa Joseph... et cette race sacerdotale qui lui doit de maintenir en ce monde avec aisance le mystère de la virginité virile » (p. 34), n'est-il pas également vrai qu'elle virginise la pensée de tout homme qui vient vers elle et lui demande de guider sa méditation ?

Mais l'auteur a d'autres mérites : il n'a pas seulement parlé avec cette simplicité de la femme, de l'amour, de la maternité. La valeur de cette longue théorie sur la Vierge consiste aussi en une sorte de réflexion constante sur la manière dont les hommes ont médité ce mystère. Après avoir essayé de vivre toute la vie de la Vierge dans l'âme même de Marie, dans les progrès et les épreuves de sa conscience et de son intelligence spirituelle, l'auteur passe en revue le long

cheminement des théologiens depuis les Pères de l'Église jusqu'aujourd'hui et essaye d'en expliquer les progrès ou les retards d'après les époques, les circonstances, les nécessités apologétiques dans lesquelles il s'accomplissait. Toutes sortes de réflexions s'ensuivent sur le développement des dogmes dans l'Église, le rôle respectif du sentiment et du dogme, la priorité du culte sur la théorie, etc. La théologie ne se contente pas d'étudier son objet; elle réfléchit sur elle-même, sa méthode, ses prémisses, les circonstances de sa démarche, son avenir, et elle se critique sans cesse. Ainsi est-elle contrainte à se poser de nouvelles questions et à ne jamais s'arrêter sur ses premières réponses.

Faut-il ajouter quelques réserves ? Peut-être, pourrais-je dire que la traduction : « *Femme qu'y a-t-il entre toi et moi ?* » et la dureté qui se dégage de cette parole ne s'imposent pas au regard des exégètes; que j'aurais aimé aussi que la partie relative au rôle de la Vierge dans le plan rédempteur fût traitée avec plus de
meté : si la fraîcheur du style s
pose (même en théologie!) pour
ter convenablement certains thè
il en est d'autres où l'intelligenc
quête de vérité exige une certain
desse. Mais ceci est aussi discut
Et il reste qu'à défaut de répons
de suprêmes instances que l'on p
rait faire ici et là, le livre de M.
ton a magnifiquement assaini un
jet « gâté par l'hyperbole ».

L'ouvrage est publié dans la co
tion « Les religions » et il est d
« à nos frères protestants, anglic
orthodoxes ». C'est en pensant
jours aux « difficultés des plus h
esprits, en voulant aussi faire face
angoisses de notre temps », que
teur a écrit son livre. Il lui a se
simplement « qu'être honnête, ne
exagérer, faire comprendre sont
moyens d'incliner un cœur vir
bien aimer ». Beaucoup d'édit
s'honoreraient d'avoir publié un
livre.

A.-M. Henr

LITURGIE

Pierre LE BRUN, de l'Oratoire : *Explication de la messe.* Coll. « Lex Orandi », 9. Édit. du Cerf, Paris, 1949; 632 pp.; 800 fr.

Un grand classique de la liturgie et un maître qui n'a pas encore été égalé. Que ce gros volume ne fasse pas peur au lecteur pressé; il est d'un temps où l'on savait parler et se faire écouter. A le fréquenter, on apprendra beaucoup et, ce qui vaut mieux, on entrera dans l'intelligence profonde de la messe. Il n'est pas beaucoup d'ouvrages qui sachent à ce point faire jaillir de la simple explication des rites et des textes la théologie dont ils sont prégnants. Une catéchèse mystagogique, au sens précis qu'a cette expression pour les homélies de Cyrille de Jérusalem, de Théodore de Mopsuète ou de Narsès. Publié en 1716, l'ouvrage a peu vieilli; seuls le style et quelques brèves allusions à des usages disp
rapellent qu'il fut écrit voici plu
deux siècles.

Telle quelle, cette réapparition
P. Le Brun sera la bienvenue.
sa forme première, l'ouvrage
portait de nombreuses dissertat
historiques qui formaient trois
lumes de supplément. La connaiss
des liturgies orientales et la sci
comparative ont fait trop de pro
depuis le XVIIIe siècle pour qu
ait intérêt à les rééditer. On
trouvera donc dans ce volume
l'explication des prières et des
de la messe romaine, mais,
cesse, l'auteur met à profit
ample connaissance des autres l
gies et de la littérature patrist
et médiévale. C'est donc une vé
ble somme qui est mise à notre
position.

I.-H. Dalma

: *la terre à Dieu, Missel des dimanches et des fêtes.* Préface du cardinal Saliège. Éd. Tardy, Bourges, 1949; 608 pp. Illustrations de D. Monsaingeon.

Le titre, avouons-le, nous donne elque crainte. Ce missel rural se-t-il à ranger dans la catégorie des missels jocistes » ou jicistes ? — Il en est rien. Sauf quelques adapta-ns et un souci constant d'utiliser s images à la portée du milieu, ce ssel n'est pas spécifiquement rural. est simplement un très beau mis-. Tous les chrétiens, même en ville, tiliseront avec fruit.

Le titre porte : *Missel des dimanes et des fêtes.* Il contient en effet messes des principales fêtes de nnée. Il contient aussi — par un is de langage de plus en plus fréent mais dont nous profitons — e partie du *rituel* (la liturgie de s les sacrements) et une partie du *viaire* (vêpres et complies du dinche en latin et en français). Ainsi oint-il d'une part l'antique et préux usage des *sacramentaires* pour quels la liturgie des autres sacrents n'était pas encore disjointe de célébration du sacrement eucharisie, et d'autre part les besoins des les qui s'égareraient dans de trop nbreux livres de prières. Il con-t, en outre, une excellente introtion sur l'histoire religieuse de manité, la prière du peuple de u et le vocabulaire du missel. Par tre, il ne contient aucun Kyriale, une ligne musicale (sauf en mole haut de page!).

faut louer particulièrement la entation, les jolies vignettes de inique Monsaingeon, la traduc, — qui est souvent une réus- — la simplicité de l'ensemble, ginalité de certains détails, me les titres de certaines pièces la messe : chant de l'offrande rtoire), oraison sur les offrandes ·ète), chant de communion, etc. t un beau livre et qui fait hon- à « l'Action catholique rurale ».

Missel dominical présenté par les Bénédictins d'Hautecombe. Préface du cardinal Gerlier. Éd. Labergerie, Paris, 1949; XXXII-650 pp.

Les Bénédictins d'Hautecombe ont réuni en un volume, après les avoir revisés, les feuillets liturgiques publiés naguère pour chaque dimanche et dont l'usage avait déjà éprouvé la valeur.

Nul doute que la publication massive des missels individuels depuis le début du siècle a beaucoup aidé les fidèles à connaître les textes liturgiques et les a initiés à la piété de l'Église. On pouvait craindre cependant que le missel individuel ne consomme, au lieu de le réparer, le schisme entre le prêtre qui dit sa « messe là-bas », à l'autel, et le fidèle plongé dans son missel, qui ne voit rien, n'entend rien, mais « lit *sa* messe ». Le missel des moines d'Hautecombe pourra beaucoup aider à réagir contre cet individualisme, destructeur de toute liturgie vraie. Destiné principalement aux paroisses, aux communautés religieuses, aux groupes d'Action catholique, aux pensions, il est tout indiqué chaque fois qu'une collectivité désire psalmodier la messe ou la chanter. Les parties réservées au peuple fidèle — les introïts, répons, graduels, etc. — sont présentées typographiquement avec indications de médiante, de pause, d'accentuation, etc. Ces textes peuvent être alternés ou récités ensemble. Une excellente introduction donne toutes explications nécessaires sur la « messe communautaire », dialoguée ou chantée (le missel contient un *Kyriale* pour le chant), et sur son esprit, sur la tenue normale des fidèles pendant la messe : debout, à genoux, etc.

Le fidèle est en effet un des exécutants de la liturgie collective; ce missel lui met entre les mains sa partie. Le missel individuel jusqu'ici était plutôt le livre du spectateur. Ce livre-ci est destiné au fidèle qui veut avec les autres remplir son rôle, être « acteur ».

On y trouve toutes les messes du dimanche, les messes aussi qui peuvent être célébrées un dimanche et, au propre du temps, quelques vigiles et les Rogations. Par contre, on ne trouve rien pour le vendredi et le samedi saint. Les Pères d'Hautecombe ont sans doute pensé que les offices des jours saints nécessiteraient tout un autre volume, et peut-être ont-ils eu raison. Il est cependant dommage qu'ils ne l'aient pas annoncé au double sens du mot. Une remarque encore : pourquoi la prière eucharistique commence-t-elle à l'*Orate fratres* ? C'est évidemment à la Préface, ou plus précisément au *Dominus vobiscum* qui précède qu'elle commence.

Ce missel est seulement un *missel*. Ce n'est pas un *rituel* et l'on ne pourra l'utiliser pour un baptême, une confirmation, etc., ou pour se préparer au sacrement de pénitence. Ce n'est pas non plus un *bréviaire*, et l'on n'y trouvera ni vêpres ni complies. Personne ne peut lui reprocher d'être fidèle à son titre.

Il faut féliciter les auteurs pour la présentation, la traduction, les explications. A cet égard le missel contient à la fin un excellent petit lexique « biblique et liturgique ». En vingt-deux pages il groupe des explications sur les mots bibliques en usage dans la liturgie et sur quelques expressions liturgiques dont l'intelligence est indispensable à une initiation chrétienne parfaite.

Avec de tels livres, l'édition liturgique française n'a plus rien à envier aux livres étrangers.

A.-M. H.

BERNADOT et ROGUET : *Petit Office de la Sainte Vierge*. Édit. du Cerf, 1950, 232 pp.; broché 250 fr., relié 500 ou 950 fr.

Cette nouvelle édition porte encore le nom du P. Bernadot. Elle conserve en effet ce qui donnait valeur incomparable à son travail : « Ces introductions aux heures et aux psaume si savoureuses et si profondes da leur simplicité. » Le Centre de Past rale liturgique a revu tout l'ouvrag et le P. Roguet y a ajouté un avan propos présentant l'histoire du pe Office, le situant par rapport à l'O fice canonial (qu'il vaut mieux app ler ainsi plutôt que « grand Office » donnant le sens des psaumes gradue et quelques indications pratiques.

L'originalité de la nouvelle éditio réside en la nouvelle traduction d psaumes. Elaborée par le P. Tourna professeur à l'École biblique de Jér salem, et M. R. Schwab pour la *Bi de Jérusalem*, elle est disposée typ graphiquement de telle façon qu'el permette la récitation chorale. C sera peut-être heurté par les bru queries de cette traduction (ma n'est-on pas surpris chaque fois q l'on récite *en français* les psaumes qui a voulu être fidèle jusque da sa rudesse à la poésie hébraïque. E est au moins virile. Elle ne perm pas que l'on s'évade en une fa sentimentalité, ou que l'on échap à la question du Dieu très haut d vant qui la prière nous place.

La nouvelle édition ajoute : l Complies — mais du dimanche se lement — de l'Office canonial selo le rite dominicain.

HUGUENY et BESSON : *Le liv d'heures du tertiaire de Saint-D minique* ou *Petit Office de la Sain Vierge*. Édit. Labergerie, Pari 1950; 690 fr., 1080 fr., 1260 f 1960 fr., suivant le luxe des reli res. Custode assortie au liv d'heures avec rabat à patt 960 fr.

La première édition de cet ouvra paru en 1934 était épuisée depu longtemps. Avec l'accord du Pè Provincial de France, les éditions L bergerie (17, rue Cujas), ont entr pris la réédition du livre d'heur dominicain sur papier extra « B ble » dans un grand et beau cara tère.

La présentation est soignée. La traduction vient d'être revue; les hébraïsmes en particulier ont été supprimés afin de faciliter la récitation des formules en français. L'édition a été allégée d'un certain nombre de compléments tels que l'Office des morts. Par contre, la nouvelle édition comporte, à la suite du petit Office de la Sainte Vierge, les complies du grand Office au rite dominicain pour tous les jours de la semaine. A cet égard, c'est le seul ouvrage de ce genre absolument complet. Il contient aussi les mémoires des saints et bienheureux de l'Ordre.

RELIGIEUX ET MYSTIQUES

THOMAS MERTON : *The seven Storey Mountain*, 430 pp., 1948, et *The waters of Siloë*, 378 pp., 1949. Éd. Harcourt, Brace and Co 383 Madison Av., New-York 17, N. Y.

Jeune cistercien, prêtre seulement depuis mai 1949, Thomas Merton est aujourd'hui l'auteur le plus populaire des États-Unis. Son autobiographie dont le titre est emprunté à une image de Dante, *The seven storey Mountain*, la montagne aux sept étages (l'édition anglaise est intitulée : *Elected Silence*, j'ai choisi le silence...) a été l'un des plus grands succès de librairie l'an dernier. On parle de près de trois cent mille exemplaires vendus rien qu'aux États-Unis.

Fils d'un père anglais, né en Nouvelle-Zélande, artiste de profession, voyageur à travers le monde, et d'une mère américaine quaker, Thomas est né en France en 1915 au cours d'un voyage de ses parents. Il passa son enfance en divers pays d'Europe et en Amérique. A vingt ans, il était orphelin. Il quitte l'Angleterre où il se trouvait, part pour l'Amérique. Bientôt il enseignera à l'université Columbia. Écrivain d'avant-garde, poète et un peu bohème, il cherche la paix de l'âme. Il la trouve un jour chez les cisterciens dont un professeur de Columbia lui avait parlé.

L'autobiographie, que Mgr Fulton J. Sheen compare aux *Confessions* de saint Augustin, en a la fraîcheur et la simplicité. Avec cette différence que ce ne sont plus les controverses manichéennes ou donatistes qui hantent l'intelligence de ce jeune Américain du XX^e^ siècle ! Avec cette différence aussi que l'itinéraire spirituel de Th. Merton est plus « inattendu », plus paradoxal. Ce sont des hommes comme William Blake, Aldous Huxley qui persuadent l'auteur de la nécessité du renoncement, c'est un moine hindou qui l'invite à étudier saint Augustin et la mystique chrétienne. Mais le récit est bien savoureux. Il ne manque pas non plus d'humour. Peut-on ajouter qu'il sera particulièrement attirant pour les lecteurs français ? Rapportant les souvenirs de ses dix ans, lors d'un voyage en France, Th. Merton écrit :

> Lorsque je revins en France, en 1925, retournant au pays de ma naissance, je revenais aussi aux fontaines de la vie intellectuelle et spirituelle du monde auquel j'appartenais... C'est en France que brillaient les plus belles fleurs de la délicatesse et de la grâce, de l'intelligence et de l'esprit, de la compréhension et de la mesure, de la proportion et du goût... France, tout entière haut-lieu des cathédrales les plus belles, des villes les plus captivantes, des monastères les plus fervents, des universités les plus grandes.
>
> La chose la plus étonnante est que la France possède toutes ces perfections ensemble. Elle est passée maître en tous les arts depuis la cuisine jusqu'à la logique et la théologie, depuis la construction des ponts jusqu'à la contemplation, depuis la culture de la vigne

jusqu'à la sculpture, depuis l'élevage du bétail jusqu'à la prière. Et elle possède tous ces arts plus parfaitement, séparément et ensemble, qu'aucune autre nation.

Pourquoi les chansons des petits Français sont-elles plus gracieuses, leur langage plus intelligent et mesuré [...] ? Qui peut expliquer ces choses ? France, je suis heureux d'être né sur ta terre, et je suis heureux que Dieu m'ait ramené vers toi pour un temps avant qu'il ne soit trop tard.

L'histoire de Th. Merton nous séduit par sa fraîcheur, sa ferveur, son exubérance même. L'auteur écrit de sa cellule, et le monde qu'il connaît bien, pétillant de couleur et de vie, lui apparaît maintenant, dans la paix de sa contemplation, plein de péché et de promesses tout ensemble.

Le récit a donné soif aux lecteurs américains. Ils ont demandé à l'auteur de donner une suite à son autobiographie : comment a-t-il enfin trouvé la paix dans son abbaye ? La réponse est venue dans un second volume : *Les eaux de Siloë*, « les eaux de la paix », dit l'auteur dans l'Introduction. Le frère, M.-Louis, aujourd'hui P. M.-Louis, conte l'histoire de l'Ordre de Cîteaux, décrit la vie quotidienne du trappiste à Notre-Dame de Gethsémani, parle de la vie contemplative et de la pénitence. Il se prête avec simplicité et humour à toutes les questions que ses lecteurs pourraient bien lui poser. Il n'hésite pas à entrer dans le détail — il donne même un lexique des termes monastiques — et prévient à l'avance toutes les curiosités en expliquant le langage par gestes des trappistes.

Aux débutants qui craindraient d'aborder l'anglais (ou du moins l'américain), il faut ajouter que la langue de l'auteur est facile. Qu'elle donne courage à ceux qui savent encore peu l'anglais! Quant aux autres, qu'ils patientent : on nous annonce une traduction.

A.-M. Henry.

Saint VINCENT DE PAUL : *Œuvres présentées par* André Dodin, prêtre de la Mission. Collection « Les Maîtres de la spiritualité chrétienne ». Textes et études. Paris, Aubier, 1949; 240 pp.

Le succès du film *Monsieur Vincent* a provoqué dans le grand public un intérêt et une curiosité que certains éditeurs ont su exploiter en relançant ou en lançant sur le marché des biographies, anciennes ou nouvelles, du fondateur des Filles de la Charité. Ceux qui ont été récemment séduits par l'extraordinaire charité de ce prêtre trouveront dans le petit livre de M. Dodin que nourrir et développer leur sympathie. Il n'y a rien de tel pour connaître les saints que de les écouter eux-mêmes, surtout lorsqu'ils parlent sur ce ton direct, vivant, plein de bon sens et en même temps imprégné d'une si délicate sensibilité spirituelle, qui est celui de Monsieur Vincent. Quant à ceux qu'un long commerce avec les écrits de saint a déjà familiarisés avec son esprit, ils aimeront cette brève anthologie qui compensera éventuellement sur les rayons de leur bibliothèque l'absence des quatorze volumes d'œuvres publiés par P. Coste (Œuvres complètes en principe. Mais depuis 1925 un certain nombre de lettres et de documents inédits ont été publiés. Et ce n'est sans doute pas fini!) L'introduction de M. Dodin n'a fait pas trente pages. Sans doute n'a-t-il pas dépendu des Prêtres de la Mission que le livre fût un peu plus épais. Du moins l'introducteur n'a pas perdu une ligne du petit nombre de pages dont il disposait. Pas de vaine littérature; des indications précises, nettes, schématiques mais suggestives, sur la carrière de saint Vincent et le développement de ses multiples œuvres, sur les lignes fo

entales de sa doctrine spiri-
le. Des notes insérées en tête des
rents fragments achèvent de
arer réellement à une lecture
des textes (empruntés à la cor-
ondance, mais surtout aux con-
nces spirituelles faites aux Prê-
de la Mission ou aux Filles de la
ité). Ceux qui aborderaient
la première fois les écrits de
sieur Vincent trouveront là un
me, un saint, un maître spirituel.
écrivain aussi. Ils comprendront
quoi Mgr Calvet a tenu na-
e à souligner la place prise
l'histoire de la littérature fran-
par cet humble prêtre qui ne
réoccupait pas de faire de belles
ses, et ne connut d'autres an-
es que celle de la misère du
re peuple des campagnes qui
rt de faim et se damne...

A. Duval.

MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-
SUS, O.C.D. : *Je veux voir Dieu.*
rascon, Édit. du Carmel, 1949;
pp.

nte Thérèse, n'étant qu'une
t, s'enfuit un jour de la mai-
paternelle vers le pays des Mau-
ans l'espoir d'y perdre la vie et,
ne on s'enquérait des motifs de
gue : « Je suis partie, dit-elle,
que je veux voir Dieu et que,
le voir, il faut mourir. » L'in-
t explique le titre du présent
age. Thérèse trouva Dieu de
non point chez les Maures,
comme avait fait saint Augus-
au dedans d'elle-même, par une
he continue vers les profon-
s de son âme, par une intério-
on progressive dont le *Château*
ieur nous décrit les étapes.
é par ces précédentes descrip-
, le R. P. Marie-Eugène a écrit
ivre copieux dont la première
che fut une suite de conféren-
aites à un groupe d'esprits cul-
avides au surplus de s'initier
prière carmélitaine. Ce sont les
gnements des grands maîtres du
Carmel : saint Jean de la Croix, Thérèse de Lisieux et surtout sainte Thérèse d'Avila, qu'on trouvera ici.

L'ouvrage comprend trois chapitres : le premier définit le programme de la spiritualité thérésienne (présence divine, connaissance de soi, oraison, dévotion au Christ, ascèse, etc.); le deuxième parle des trois premières Demeures du *Château* qui sont encore, on le sait, en deçà de la vie proprement mystique; le troisième traite des problèmes généraux que notent vie mystique et contemplation; il sert d'introduction à un second livre promis par l'auteur, *Je suis fille de l'Église*, qui étudiera les quatre dernières Demeures, plus immédiatement ordonnées à ce sommet qu'est la vie apostolique.

Nous ne saurions résumer parfaitement en quelques lignes l'ouvrage présent, si abondant, peu préoccupé d'ailleurs d'établir en tous ses détails un ordre strict. L'auteur, semble-t-il, veut surtout communiquer aux autres les richesses qu'il a puisées dans l'expérience des âmes, dans une longue réflexion personnelle et dans la connaissance familière des maîtres du Carmel. Ce qu'il nous offre est plein de sagesse, et les grandes lignes d'une synthèse générale se dégagent d'un ensemble un peu touffu. Certains points sont assez neufs : on insiste par exemple sur l'unité de la sainteté, en remarquant que chacun des dons de l'Esprit exploite pour sa part sans l'épuiser la plénitude d'une action divine toujours égale à elle-même.

On pourrait sans doute critiquer certaines formules hâtives : « L'amour est le bien diffusif de soi » (p. 296); « la charité elle-même qui n'est ordonnée à aucun objet précis... qui est elle-même greffée sur l'essence de l'âme » (p. 306, note). Il ne semble pas que *contuitus* ait chez Richard de Saint-Victor un autre sens qu'*intuitus* (p. 394). Peut-on dire que l'expérience mystique ne soit qu'une expérience indirecte de

Dieu ? (p. 321); dans l'expression « quasi expérience », il se pourrait que le mot *quasi* ait surtout pour but de transposer un vocable, qui appartient en propre au domaine de la connaissance sensible. Il nous semble que c'est un concordisme désastreux que d'appliquer aux sept Demeures du *Château* le schéma des trois voix purgative, illuminative et unitive; l'auteur d'ailleurs ne fait qu'y inviter avec beaucoup de discrétion (p. 128, note). Pourquoi réserve-t-il aux V^e^ Demeures l'union de la volonté à Dieu ? cela nous reste obscur, quand nous songeons que la volonté est déjà captive dès ce repos en Dieu que les spirituels nomment du nom barbare de quiétude.

Tant de problèmes sont abordés dans le livre du P. Marie-Eugène qu'il soulève bien des interrogations. Il sera bienfaisant pour les âmes, pour celles surtout qu'attirent particulièrement les sublimités du Carmel.

J.-A. R.

Dom JEAN LECLERCQ : *Saint Bernard mystique* (Les grands mystiques). Paris, Desclée de Brouwer, 1948; 494 pp.

Ce livre suffirait à nous faire bien connaître saint Bernard. Dans le but de nous initier à la vie spirituelle du grand mystique, un érudit, très au fait de l'état présent des recherches, nous offre, l'un suivant l'autre, une biographie et un florilège. La biographie s'appuie au témoignage de deux théologiens, tous deux très experts à discerner les dons spirituels : Guillaume de Saint-Thierry et Arnauld de Bonneval; leur œuvre fut continuée, on le sait, par un moine de Clairvaux, Geoffroy d'Auxerre, qui avait été le secrétaire de saint Bernard. Dom Leclercq nous peint, en quelques deux cent cinquante pages, un saint Bernard hautement mystique, continûment sublime, moribond perpétuel plus efficace que personne, un peu effrayant, doit-on dire, à notre humaine ture. Quant à l'attitude qu'il dans son conflit avec Abélard et jadis l'historien Vacandart esti peu glorieuse, Dom Leclercq, en négyriste résolu, la justifie et plique par le mysticisme du s celui-ci ne pouvait qu'être méfia l'égard de la scolastique, telle q bélard la représentait à ses yeux

Achevons le récit de cette vie h que et voici saint Bernard qui parle lui-même. Un florilège im tant et judicieusement composé est présenté en l'une des meille traductions anciennes, l'une des moins connues, on veut celle de Laffineur; on a cepen modifié son texte quand il était cessaire. Ajoutons que les fragm empruntés au traité de la *Cons ration* reproduisent l'excellente duction de D. Dalloz (Grenoble, dier et Richard, 1945). La transc tion d'une langue à l'autre l toujours échapper quelques nuan les comparaisons que nous avons tes nous font croire qu'ici l'orig n'a pas été trahi outre mesure. sons ce livre où nous apprendr de saint Bernard les étapes d'un nérarire spirituel qui va de l'humi à l'extase.

J.-A. R.

D^r^ MARIA MARESCH : *Katha von Siena*, 9 illus. hors-texte. Herder, Vienne, 1948.

Cet ouvrage se présente com un ouvrage d'édification, sa ba ne laisse aucun doute à cet éga Douloureusement éprouvée par mort de son mari, Mme Maresc pensé à toutes les jeunes fem qui, en suite du terrible conflit ces dernières années, sont condam nées, à l'âge du mariage et de maternité, à une autre vie où l' teur leur montre une véritable cation et pour laquelle elle l donne sainte Catherine de Sien comme modèle.

Là, en effet, est la grande ori

nalité de sainte Catherine d'avoir ouvert à la femme qui, jadis, n'avait le choix qu'entre la vie de moniale cloîtrée et le mariage, un nouveau chemin, en révélant la grandeur de l'Action apostolique dans le monde. C'est pourquoi aussi l'ouvrage insiste sur les hésitations de Catherine devant sa vocation et l'importance de son entrée dans le Tiers-Ordre.

Aussi les pages essentielles de ce livre dans la pensée de son auteur nous semblent être celles de la deuxième partie : *Catherine de Sienne et notre temps*; quatre brefs chapitres étudient successivement la personnalité de la Sainte, la doctrine et la pratique de la cellule intérieure où l'on se connaît soi-même et Dieu; la vocation de la femme qui sort de cette cellule pour se donner aux autres; enfin l'œuvre pacificatrice et réformatrice de Catherine qui élargit son action jusqu'aux extrémités mêmes de l'Église. Le mouvement qui entraîne et enchaîne ces chapitres est bon; il y a des remarques suggestives sur le rôle de Catherine dans l'histoire de la spiritualité et de la civilisation. Le ton est uniformément fendu et éloquent, riche de mots abstraits et de raccourcis ambitieux sur l'évolution de la pensée humaine ou de la culture de la personnalité : âme augustienne, grandiose secret, extériorisation de son commerce et intensité de son expérience spirituelle, situation de Catherine devant Nietzsche; elle accomplit la philosophie grecque, etc. Style plus parénétique qu'historique.

Ce qui manque à ce portrait, en effet, c'est le décor historique. Si prenante que soit cette psychologie, on voit mal qu'elle est celle d'une italienne du XIV[e] siècle; avec Mme Maresch nous sommes en dehors du temps. Il aurait été pourtant intéressant, à nous en tenir à la thèse de l'auteur, de comparer Catherine aux autres femmes de son temps, à une sainte Brigitte de Suède par exemple, ou à une Jeanne de Naples, et de se demander ce qu'on pensait à son époque de la femme et de son rôle dans la société en interrogeant ou Pétrarque ou un Boccace.

On pourrait faire des réserves analogues sur la première partie du livre, la plus importante (pp. 9-98) consacrée à la vie de la sainte. L'auteur nous présente l'histoire traditionnelle, telle qu'elle résulte notamment de la biographie de Raymond de Capoue, sans entrevoir même les problèmes posés par les sources; le petit ouvrage qu'elle cite du P. Lemonnyer aurait dû pourtant la mettre en garde contre une confiance trop aveugle dans les hagiographes. Bien au contraire, elle « en remet », romançant le séjour de la sainte à Avignon jusqu'à la faire parler devant le consistoire (p. 74). Alors que la tendance actuelle, sans même parler de la position critique de M. Fawtier, est de ramener à de justes proportions l'activité de Catherine en la présentant plutôt comme une animatrice et une prophétesse que comme une tête politique, Mme Maresch ne cesse de nous parler de ses plans grandioses, de la sagesse politique, de la puissance politique qu'elle constitue (par exemple pp. 29, 51, 56, 78).

L'ouvrage ne comportant pas de notes pour accompagner le texte, on se demande souvent sur quels documents sont fondés telles interprétations, tels récits ou telles paroles. Lorsque Mme Maresch donne ses sources, il lui arrive de citer saint Antonin, dont l'autorité est bien tardive.

Nous ne nous attarderons pas à relever les erreurs qui parsèment l'ouvrage sur le soulèvement des patrimoines (p. 35), sur les premières relations de Catherine et de Raymond de Capoue (p. 36), sur le caractère de l'anticléricalisme florentin pendant la guerre des Huit Saints (p. 68), etc., ou les omissions regrettables qui faussent souvent les perspectives; presque rien sur Gier. Colombini, dont la personnalité domine pourtant le milieu

siennois au début de la vie de Catherine; rien sur la règle du Tiers-Ordre dominicain. Nous préférons reconnaître que le récit est mené avec brio et vie et qu'il s'en dégage émotion et recueillement.

Une troisième partie contient des morceaux choisis dans l'œuvre entière de Catherine et qui peuvent donner au lecteur novice une première idée de cette personnalité assez attachante pour que Mme Maresch, nonobstant son impréparation à une tâche difficile, se soit consacrée généreusement à la faire revivre.

E. Delaruelle.

DIVERS

G. THILS : *Théologie des réalités terrestres.* — II. *Théologie de l'Histoire.* Bruges, Desclée de Brouwer, 1949, In-8°, 112 pp.

Après avoir passé en revue et critiqué les différentes conceptions de la « théologie de l'histoire » qui se sont fait jour ces dernières années, M. Thils montre que c'est la loi de l'Esprit, à l'œuvre dans la création glorifiée, qui est la loi de l'histoire temporelle de l'humanité en marche vers sa plénitude. En intensifiant la présence du « spirituel » chrétien dans le monde qui l'entoure, le baptisé travaille lentement mais sûrement à l'établissement de la royauté terrestre du Seigneur. On voit par là le sens de cet essai qui, en réaction contre certain « eschatologisme » par trop pessimiste, voit dans la « théologie de l'histoire » comme l'annonce prophétique de la spiritualisation progressive des civilisations temporelles. Mais n'est-ce pas, au rebours, être cette fois trop optimiste ?

P. C.

Les Études religieuses. N° 651 : *Nourritures terrestres et libertés chrétiennes,* E. Bernimont, docteur en philosophie. — N° 652 : *La sainte Trinité et la vie du chrétien,* chanoine Phillipp, maître en théologie. — N° 655-656 : *Le renouveau catholique en France,* André Louis. A l'Office général du Livre. Abonnement : 24 numéros, 120 fr.

Les éditeurs de cette collection préviennent qu'elle n'est ni une anthologie ni un « digest », mais une étude approfondie sur un point de doctrine ou un fait qui intéresse particulièrement la conscience contemporaine. En effet, chacune de ces trois brochures nous a apporté une lumière précise et claire sur le thème envisagé et constitue par elle-même les éléments de base d'une discussion plus large en ces domaines. Nous pensons que ces plaquettes peuvent être classées par catégories, un précieux instrument de travail et de documentation.

L.-M. G.

P. Adalbert HAMMAN, O. F.M. : *La Rédemption et l'histoire du monde.* Alsatia; 150 pp.; 300 fr.

« Ni travail technique ni ouvrage de piété », nous avons là, avec un essai de présentation kérygmatique du dogme de la Rédemption, un effort pour intégrer dans l'histoire totale du monde l'œuvre salvifique du Christ. C'est un effort méritoire à une époque éveillée par le marxisme au problème du sens de l'histoire; et un effort nécessaire puisque le temps — comme l'a si bien mis en relief O. Cullman — n'est pas pour Dieu « une réalité ennemie, mais le moyen de grâce par lequel il veut opérer le salut de l'homme ».

Écrit dans un style parfois un peu ardu. Belle synthèse cependant. Utilisant les travaux d'un P. de Lubac, d'un M. Richard, d'un Cullman, s'appuyant sur des bases scripturaires et patristiques solides, cet ouvrage mérite de trouver une large

dience auprès de tous ceux, prê-s et laïcs cultivés, qui s'attendent trouver dans un exposé dogmati-e une source d'épanouissement rituel.

E. Caumon.

NOPPEL, S. J. : *Aedificatio Cor-oris Christi. Aufriss der Pastoral*, e édit. Fribourg (Br.), Herder, 949; in-8°, 260 pp.; relié 7,60 DM.

n vaste effort est fait aujourd'hui ir rajeunir la théologie. Dans cette oration nouvelle, la théologie torale devra occuper une place portante. Cette conclusion s'est ement dégagée des controverses our du livre du P. Jungmann : *Frohbostschaft* (1936). La rupture e la science des facultés et la lication est due sans doute en ie à une théologie doctrinale ffisamment centrée sur le salut, s encore à une pastorale qui que d'ambition.

ntre la théologie doctrinale et l'a-olat proprement dit, il y a place r ce qu'on a appelé une « science rumentale exécutoire », tenant pte, d'une part, des principes l'enseignement dogmatique et al, et, d'autre part, de l'expé-ce du prêtre engagé immédiate-t dans l'action.

ouvrage du P. Noppel repré-e une étape intéressante dans ce vement vers une pastorale plus inale. En milieu allemand prin-ement, la théologie pratique été fortement influencée par onceptions politiques et religieu-le Marie-Thérèse, qui cherchait obiliser toutes les forces au ser-de l'État. D'où une insistance culière sur le côté administratif charge du prêtre. Celui-ci de-« gouverner » sa paroisse au ser-à la fois de l'Église et de la

-tes, dès les premières décades statut universitaire de cette nou-discipline, on put remarquer réactions dans un sens nettement opposé. Pour Johann Michael Sailer (1751-1832), auteur de *Vorlesungen aus der Pastoraltheologie*, le prêtre n'était plus avant tout un fonctionnaire civil et ecclésiastique, mais un associé à l'œuvre de salut réalisée dans le Christ. Ce point de vue absolument sain ne parvint cependant pas à s'imposer d'emblée à l'enseignement de la théologie pastorale.

Il fallut attendre le renouveau de la doctrine du Corps mystique pour observer un revirement. Celui-ci est net aujourd'hui. Il suffit de comparer l'ouvrage du P. Noppel à des traités similaires d'il y a vingt ou trente ans. Les questions canoniques qui relèvent de l'institution ecclésiastique ont cédé le pas à une problématique plus intérieure.

Le livre du P. Noppel n'a cependant pas encore parfaitement mis en œuvre toutes les virtualités des principes de sa propre méthodologie. Si la tactique pastorale est précieuse, elle n'aura de valeur et d'efficacité que dans la mesure où elle sera une application très explicite de l'enseignement doctrinal du Christ.

Jérôme Hamer.

Dom Ch. POULET : *Histoire du christianisme*. Fascicule XXVIII. Paris, Beauchesne, 1948.

L'entreprise de Dom Poulet progresse à un rythme qui permet d'entrevoir un achèvement maintenant assez rapide. Avec le présent fascicule, l'histoire du jansénisme trouve sa conclusion dans un chapitre sur l'affaire du refus des sacrements; le dernier paragraphe : « Le bilan du jansénisme », est particulièrement bien venu en dépit des remarques que l'on pourrait faire ici ou là. Le livre II, sur *Les origines de l'Angleterre contemporaine*, nous fait remonter à la première moitié du XVII^e siècle, au règne de Charles I^er, pour redescendre jusqu'à celui de Guillaume III. C'est d'histoire religieuse qu'il s'agit, bien entendu; l'histoire politique n'étant évoquée

que dans la mesure — très importante — où elle conditionne le développement des sectes ou est influencée par lui : Puritains, Quakers, déistes, Wesliens, etc. Après un chapitre sur la « Crise de la conscience européenne » (très inspiré, dans son contenu comme dans son titre, du livre de P. Hazard), le livre III, *Le philosophisme*, se poursuit par un chapitre sur « Voltaire et le voltairianisme ». Espérons que dans les fascicules suivants, Dom Poulet saura se dégager du rythme ordinaire des manuels et, en face du tableau de l'incrédulité croissante, nous présenter celui des richesses positives du christianisme au XVIII[e] siècle.

A. D.

Problèmes du clergé diocésain (n° 3) : *Le Clergé diocésain face à son idéal*. Édit. du Vitrail, Paris, 1949; in-8° couronne de 80 pp.; 120 fr.

Il ne s'agit pas, comme pourrait le suggérer le titre, d'une étude de théologie et de spiritualité sur le clergé diocésain dans la ligne de celles de MM. Masure, Lemaître, Thils. Cette brochure groupe une série de courtes notices sur diverses organisations sacerdotales destinées à assurer la sanctification du clergé diocésain, dans le sens d'une vie plus communautaire. Ces notices ont, avant tout, un caractère pratique. Elles indiquent l'historique, le but et l'esprit, les conditions d'admission, le règlement et les renseignements bibliographiques de ces organisations sacerdotales.

Dans une première catégorie entrent les groupements sacerdotaux qui apportent à leurs membres un règlement général de vie et un idéal communautaire au sens large (réunions, abonnements collectifs à des revues, retraites, etc.), qu'il s'agisse d'associations sacerdotales autonomes : prêtres du Sacré-Cœur, prêtres de Saint-François de Sales, Société du Cœur de Jésus, — ou de tiers-ordres, dans la mouvance d'un grand Ordre : dominicain, franciscain, augustinien, carmélitain, mariste...

Une deuxième catégorie groupe « instituts » qui entendent bien grouper une forme diocésaine d'apostolat sous la direction de l'évêque, mais veulent assurer à leurs adeptes une vie communautaire assez stricte, plus ou moins calquée sur celle des religieux, avec noviciat, parfois minaires spéciaux, et, dans la mesure où les circonstances le permettent, cohabitation, commensalité, communauté de biens. Ces « instituts » sont : « mono-diocésains » avec ou sans « corps franc » : Prêtres du Prado, Congrégation Missionnaire de la Plaine et de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, Prêtres de la Vie Commune; ou « poly-diocésains », de droit pontifical ou non, avec émission de vœux ou non : Chanoines réguliers, Fils de la Charité, Missionnaires des Campagnes (évangélisation des milieux ruraux), Mission de France (évangélisation des milieux déchristianisés).

Enfin, il convient de mettre à part des groupements de piété qui n'ont pas pour but d'orienter et de sanctifier toute une vie sacerdotale, mais se proposent d'atteindre, sur le plan de la prière et du sacrifice, un objectif bien déterminé. Ces organisations sont parfois internationales et peuvent grouper des prêtres de l'un ou l'autre clergé : pieuse union sacerdotale de Lisieux, Association des Prêtres adorateurs, Ligue de sainteté sacerdotale, Alliance sacerdotale universelle des Amis du Sacré-Cœur.

Jean Andrieux

Jules Billing : *Caritas*. Édit. Caritas, Strasbourg; 320 pp.

En présentant un tour d'horizon systématique et complet des diverses institutions sociales et des œuvres charitables du diocèse de Strasbourg, M. le chanoine Billing met le lecteur dans l'admiration du beau travail qui se fait dans son diocèse. Il met dans les mains de tous ceux et ceux

i s'y dévouent un guide et un
strument de travail dont on sou-
iterait qu'il en existe de semblables
ur tous les diocèses.

BERT MIALHE : *Le charme de Dieu.* Préface du R. P. Sertillanges. Paris, Aubier, 1948; 206 pp.

Ce livre plaira à certains, déplaira d'autres : ceux qui lui demanderont une leçon de théologie, d'exégèse ou de littérature. On ne saurait eux dire, pour le présenter, que P. Sertillanges qui, dans sa préface, écrit : « L'auteur de cet essai nble redouter beaucoup d'être usé de paradoxe au seul vu de titre. Ce n'est pas sans raison. is la raison ne vise et n'atteint que lecteur peu attentif et en outre, ravers lui, notre temps occupé de tragiques chimères. Le charme de eu est une expression poétique bliquée à un sujet aussi grave émouvant, et de ce fait on doute e le choix en soit heureux, quand la laisse ainsi à elle-même... Eh n, non. A lire le texte, à supposer on n'y ait pas réfléchi d'abord, s'aperçoit qu'il y a, en effet, un rme de Dieu, et que la poésie à sujet n'est ni banale, ni exclue d'adoration fervente. »

Ces « fructueuses et gracieuses pronades auxquelles on nous convie » iront à ces chrétiens dont le sens Dieu est assez vif et assez chaleux pour ne rien laisser perdre des indres signes qu'il nous fait. ux qu'il adresse à notre cœur et otre imagination — si subjectifs ils soient — méritaient d'être sugés à notre foi.

RI DUCLOS : *Jésus parmi nous.* réface du R. P. Riquet. La Nouelle Édition, Paris, 27, rue Jouert.

Modestement, l'auteur retrace en pages l'émouvant itinéraire spiuel de ceux qui, dans les camps la mort, découvrirent à force de uement et d'abjection, le Christ nt, souffrant et mourant parmi eux. De cette intimité poignante, établie à la faveur de la plus profonde misère, le rescapé gardera une nostalgie, que le retour à la vie civile risquera de rendre vaine et stérile si un dépassement nouveau ne s'accomplit. Grâce à la disponibilité du cœur et à un don de soi total aux autres, ce dépassement est possible. Comment découvrir, aujourd'hui comme hier, Jésus vivant parmi nous ? Ces pages nous l'enseigneront.

L'esprit d'Ozanam. Pensées sur la vie chrétienne recueillies et préfacées par Son Exc. Mgr Villepelet. Egloff, Paris; 160 pp.

Puisées pour la plupart dans les deux volumes de ses lettres, ces pensées — complétées par des extraits du *Testament* et deux admirables prières — ont été réunies dans l'intention de dégager la spiritualité de Frédéric Ozanam et de les utiliser dans la méditation. « Ozanam n'a pas vieilli », peut dire l'éminent auteur de ce précieux travail. Non seulement sa langue ne nous heurte pas, mais l'actualité de sa préoccupation dominante demeure la même. Ce grand chrétien paraît devoir devenir de plus en plus le guide averti d'une spiritualité du laïcat. Celui-ci, engagé dans l'évangélisation du monde moderne, doit se souvenir des réalités invisibles et poursuivre l'humilité, le désintéressement au service des pauvres. Le souffle d'ardente conviction qui anima toute la vie du maître parcourt encore ces pages qu'on aimera méditer longuement.

L.-M. G.

J. HELLÉ : *Les miracles.* Éd. Sun, Paris, 1949; 308 pp.

Documentaire bien informé, en un style alerte qui semble celui d'un journaliste, sur un certain nombre de faits extraordinaires, dont tout le monde a entendu parler, mais sur lesquels peu sont exactement informés : Thérèse Neumann, qui est l'objet d'un jugement très nuancé; Catherine

Emmerich, Ars et Lourdes, miracles d'humilité; Fatima, ou l'ère de la Vierge, l' « épidémie » de Beauraing; quelques simulateurs : Nicole Tavernier, Rose Tamisier, les possédées d'Ezkioga. L'ouvrage ne porte pas l'imprimatur, mais il est de bon aloi et en plein accord avec la doctrine catholique. Son principal intérêt est sans doute de bien mettre en valeur que le miracle authentique se distingue par ses fruits spirituels et par la santé de l'atmosphère qui l'entoure. C'est à partir de ces critères que l'auteur n'hésite pas à ranger parmi les simulations inconscientes le cas de Beauraing auquel l'épiscopat belge s'est récemment montré plus favorable (cf. chan. A. Monin : *Notre-Dame de Beauraing*, Desclée de Brouwer, 1949).

I.-H. D.

Dr Alexis CARREL : *Le voyage de Lourdes*, suivi de *Fragments de Journal* et de *Méditations*. Coll. « L'Épi - », Plon, Paris, 1949; 172 pp.

Ce recueil de fragments permettra de suivre l'itinéraire spirituel du grand biologiste depuis ce voyage de 1903 où, devant un miracle dont le jeune médecin était particulièrement apte à reconnaître l'invraisemblance naturelle, le surnaturel s'imposa à lui comme physiquement, jusqu'à ses ultimes méditations au soir de sa vie. Le témoignage de D.-Alexis Presse, qui fut son dernier confident, confirme la continuité de cette recherche de Dieu dont quelques pages de *L'homme, cet inconnu*, et l'opuscule sur la *Prière* permettaient de discerner quelle place elle tint dans la vie de leur auteur. Apologétique du fait qui, comme toute apologétique, a ses limites et ses insuffisances, mais qui, dans les perspectives qui étaient celles du Dr Carrel et qui, nous le voyons par le succès des livres de Lecomte du Noüy sont agréées par beaucoup de nos contemporains, vaut indiscutablement.

I.-H. D.

Louise LEFRANÇOIS-PILLON : *Maîtres d'œuvres et tailleurs de pierre des cathédrales*. Édit. Robert Ilfont, Paris, 1949; 260 pp.

A la suite de nombreuses études particulières, Mme Lefrançois-Pillon avait publié en 1946, dans la collection « Présences », une étude d'ensemble, *L'esprit de la cathédrale*, qui tentait d'interpréter les cathédrales gothiques dans leur rapport avec le milieu social qui les vit naître. Son nouvel ouvrage reprend le même sujet sous un angle plus humain encore, en même temps que plus technique : la cathédrale dans ses rapports avec ceux qui l'ont construite. Sujet passionnant et trop négligé. On se satisfait trop aisément de l'anonymat d'œuvres où les romantiques ont voulu voir l'émanation quasi spontanée d'une communauté. Elles le sont pour une part, mais il y eut des hommes qui furent la conscience de cette communauté et lui fournirent le moyen de s'exprimer. L'auteur, sans négliger l'architecture s'attache avec prédilection à la sculpture dont elle suit l'évolution tout à travers du XIIIe siècle. Sous sa conduite, on apprendra beaucoup; on apprendra surtout à voir et, en regardant, à entrer en intimité avec des hommes dont la maîtrise technique fournissait à l'impression de foi un instrument jamais surpassé. Ce qui fait la valeur incomparable de la sculpture au XIIIe siècle, comme celle du Ve siècle, c'est que non seulement elle accepte le monde de la création, mais le transfigure par la seule profondeur du regard qui nomme chaque être par son nom propre. Nous avons désappris à voir ainsi les créatures. Cet ouvrage, exactement informé, peut nous rendre le goût de cette contemplation authentique d'œuvres familières mais toujours riches d'enseignements.

I.-H. Dalmais.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à nos lecteurs qu'il ne nous est possible de leur fournir que s *ouvrages édités par les Editions du Cerf. En ce qui concerne les autres uvrages signalés dans cette rubrique, ils voudront bien s'adresser, soit à leur braire, soit directement aux maisons d'édition intéressées.*

MAND (Dom David) : *L'ascèse monastique de saint Basile, essai historique.* Édit. de Maredsous, 1949; 365 pp.

NGOT (Joseph) : *O toi qui souffres tant, mon frère.* Nouv. édit. Spes, Paris, 1949; 259 pp.; 250 fr.

pproches de l'Inde. Textes et études publiés sous la direction de Jacques Masui. Cahiers du Sud, Marseille, 1949; 355 pp.

rchivo teologico Granadino, vol. II, 1948. Ed. par la Faculdad teologica de la compania de Jesus, Grenade, 1949; 327 pp.

utour de Fatima, quelques documents. Fatima-Éditions, 3, rue Constantine, Toulouse, 1949; 19 pp.; 20 fr.

ALTASAR (Hans Urs von, S. J.) : *Laïcat et plein apostolat.* Version française et présentation par E. Bernimont, O. P. La Pensée catholique, Liége, 1949; 104 pp.; 21 fr. belges.

RABE (P.-H., O. M. I.) : *Jésus notre Sauveur.* Édit. de l'Université, Ottawa, 1949, 312 pp.

RDY (Chan. G.) : *Les religions non chrétiennes.* Coll. « Verbum Dei », VII. Desclée et Cie, Paris, 1949; 355 pp.

CQUE (Maurice, C. SS. R.) : *Marie Médiatrice.* Casterman, Paris-Tournai, 1949; 63 pp.; 85 fr.

SSIÈRES (Albert, S. J.) : *Evangile et liberté.* Spes, Paris, 1949; 122 pp.; 130 fr.

VAL (Dom Marcel, O. S. B.) : *Les litanies de la Sainte Vierge.* Procure Générale du Clergé, Paris, 1949; 54 pp.; 60 fr.

SSON (Chan. Etienne) : *La liturgie de la messe expliquée aux fidèles.* Libr. E. Vitte, Lyon, 1950; 290 pp.; 300 fr.

UPPENS (P.-F., O. P.) : *Theologia Biblica, I : De Deo Uno.* Marietti, Turin, 1949; 307 pp.

ARMOT (François, S. J.) : *L'amour du Christ et l'apostolat moderne.* Spes, Paris, 1949; 253 pp.; 325 fr.

hemerides carmeliticae, Annus II, fasc. 3, et Annus III, fasc. 1. Libreria Fiorentina, Carso 1, Firenze; 621 et 218 pp.

FONTENELLE (Mgr R.) : *Petit catéchisme de l'Année sainte 1950*. Édit. Saint-Paul, Paris, 1949; 31 pp.; 24 fr.

FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE (R. P., O. C. D.) : *La Règle du Carmel et son esprit*. Édit. du Seuil, Paris, 1949, 117 pp.

GUANO (E.) : *L'Anno del Signore*. Édit. Studium, Rome, 1949; 200 pp.; 300 L.

GUÉRANGER (Dom) : *L'Année liturgique*, II : *Septuagésime, Carême et Passion*. Desclée et Cie; in-18, 1.028 pp.; broché 975 fr., relié toile 1.200 fr.

JEDIN (Hubert) : *Storia del Concilio di Trento*. Morcelliana, Brescia, 1949; vol. I, 486 pp.; 1.800 L.

JOMBART (Emile) : *Manuel de droit canon, conforme au Code de 1917 et aux plus récentes décisions du Saint-Siège*. Beauchesne, Paris, 1949; 564 pp.

Le journal spirituel de Newman (1859-1880). Mélanges de science religieuse, extrait. Facultés Catholiques, Lille, 1949; 184 pp.

KOLLER (P. Ange, O. F. M.) : *Essai sur l'esprit du berbère marocain*. 2e édit. 1er Prix Maréchal Lyautey. Édit. franciscaines, Fribourg, 1949, 604 pp.

LATHOUD (David) et CHIMINELLI (Pierre) : *Jubilé 1950*. Bonne Presse, Paris, 1950; 116 pp.

Missel Dominical présenté par les Bénédictins d'Hautecombe. Labergerie, Paris, 1949; 650 pp.

OLIVER (M., O. Cist. R.) : *Fair as the moon*. Gill et Son, ltd. Dublin, 1949; 235 pp.; 1 vol. cart. 12/6.

PARSCH (Dom Pius) : *Le renouveau liturgique au service de la paroisse, sens et portée de la liturgie populaire*. Traduit sur la 2e édition par l'abbé M. Grandclaudon. Casterman, Paris-Tournai, 1950; 315 pp.

PARIS (P. Godefroy DE, O. F. M.) : *Les Frères mineurs capucins en France, histoire de la Province de Paris*, tome III : *De l'expulsion projetée à l'approbation enregistrée (1597-1601)*. Bibliothèque franciscaine provinciale, Paris, 1950; 707 pp.

PÉRINELLE (O. P.) : *Les psaumes, prière du Christ et la tienne*. Bonne Presse, Paris, 1949; 40 pp.

Petit Office de la Sainte Vierge, Rite dominicain. Édit. du Cerf, 1950; 227 pp.; broché 250 fr.

Le Peuple de la Messe, Album 1948, *Fêtes et Saisons*. Édit. du Cerf, Paris, février 1950; 30 fr.

POLLIEN (D. Francesco di Sales, Certosino) : *La pianta di Dio*. Libreria Editrice Fiorentina, 1949. Fiorenze; 846 pp.; 1.200 L.

QUARTO DI PALO (Angelo) : *Ipotesi et Realtà (Appunti di critica)*. Prof. Maglione, édit., Rome, 1949; 103 pp.

STOCKER (Dr A.) : *Psychologie du sens moral (Principes d'hygiène mentale)*. Édit. Suzerenne, Genève, 1949; 253 pp.; 7,50 fr. suisses.

TOURNAY (Raymond, O. P.) : *Les psaumes*. Coll. « Les belles prières ». Procure Générale du Clergé, Paris, 1950; 56 pp.; 60 fr.

VILLEPELET (Mgr) : *Pourquoi les vêpres ?* Libr. E. Vitte, Lyon, 1949; 100 pp.; 100 fr.

VILNET (Jean) : *Bible et mystique chez saint Jean de la Croix* (études carmélitaines). Desclée de Brouwer, Paris, 1950; 255 pp.

WALLON (Germaine) : *Les notions morales chez l'enfant, essai de psychologie différentielle (filles et garçons)*. Presses Universitaires de France, Paris, 1949; 250 pp.; 500 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1950. — Impr., n° 529.